PQ
2390
.S5
O8
1843
v.2
SMFS

LE COMTE DE SOMBREUIL.

IMP. DE BAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

LE

COMTE DE SOMBREUIL

PAR

Mme la comtesse Dash.

II

Bruxelles.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Ce.

1843

I

RÉCIT.

M. de Sombreuil arriva chez l'évêque le cœur palpitant, l'âme émue, et lorsqu'il embrassa sa sœur, il ne trouva pas un mot à lui dire. Un seul nom était sur ses lèvres; ce nom il désirait et il craignait de le prononcer. Marie vint à son secours.

« Ne voulez-vous pas voir la duchesse d'Éponnes, Charles? lui demanda-t-elle.

— La duchesse d'Éponnes, Marie, répondit Charles d'une voix tremblante; vous parlez sans doute de Mme de Sorcy?

— Je ne vous comprends pas, mon frère; Mme d'Éponnes n'a point changé de nom; elle vous attend avec impatience.

— Elle n'est donc pas mariée?

— On vous a trompé, Charles, elle vous aime toujours.

— Cela est-il vrai, monseigneur? Marie, ne vous jouez pas de moi?

— Elle vous attend, vous dis-je.

— Oh! marchons, marchons, allons vers elle. Voudra-t-elle me voir, me pardonner!

— Monsieur le comte, reprit l'évêque, je vous remets mademoiselle votre sœur, je vous remets votre fiancée. Dieu est bon, il vous frappe d'un horrible malheur, et d'un autre côté il vous rend l'espoir de votre avenir, il faut l'adorer! »

M. et Mlle de Sombreuil se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Nous voilà seuls au monde, Marie, murmura le jeune homme, au milieu des sanglots; prions pour eux et aimons-nous!

— Pauvres orphelins, ajouta M. de Hercé, puisse la bénédiction d'un vieillard vous servir

d'égide ! Que le ciel vous garde et vous préserve des ingrats ! »

Ce mot sortait bien d'une âme éprouvée par les chagrins de la vie. Rien n'est en effet plus affreux que l'ingratitude ; c'est une offense qu'on pardonne, mais qu'on n'oublie pas. Elle creuse sans cesse un sillon dans la pensée, elle jette son venin sur tout ce qui nous entoure, elle nous empêche de croire, et c'est le dernier degré du désenchantement.

Mlle de Sombreuil conduisit son frère au modeste logement qu'elle occupait avec la duchesse. Celle-ci les attendait près de la porte ; lorsqu'elle les entendit, elle se laissa tomber sur une chaise ; elle n'avait plus de force pour supporter le bonheur.

Je ne connais pas de mots qui puissent rendre cette entrevue, ces ravissements, ces désirs, ces joies sans terme, ce sentiment enfin qui nous tuerait s'il avait plus que la durée de l'éclair. Il n'y eut pas besoin d'explication, après un regard, ils s'étaient tout dit ! L'amour est le plus éloquent des orateurs, il lui suffit d'un geste pour résumer des volumes.

« Que je vous ai cherchée ! que je vous ai pleurée ! s'écria-t-il enfin.

— Et moi !

— Oh ! tout est fini puisque nous sommes près l'un de l'autre. N'en parlons plus, n'en parlons jamais.

— Hélas ! ma Gabrielle, même en vous revoyant je suis bien malheureux !

— Je suis désormais près de vous pour vous consoler, Charles, ne le voulez-vous pas ?

— Mon amie, vous êtes mon ange tutélaire. Je le sens, si je ne vous avais pas retrouvée, mon courage était abattu, c'en était fait de ma gloire, de ma carrière, je cédais à ce sort affreux qui me poursuivait depuis si longtemps.

— Et vous avez pu douter de moi, Charles !

— Tout s'est réuni pour m'inspirer ces doutes, pardonnez-les-moi, mon amie ; mais quand vous saurez...

— C'est à moi de vous tout apprendre, c'est à moi de vous tout expliquer. Moi aussi j'ai eu mes jalousies, moi aussi j'ai soupçonné votre amour.

— Gabrielle !

— Écoutez-moi donc et vous jugerez.

En vous quittant à Paris, je courus sans m'arrêter jusqu'à Vienne. J'avais hâte de remplir ma mission, de sauver la reine, et je croyais alors que l'Empereur le pouvait facilement. Mon nom me servit de passe-port à la cour d'Autriche ; Sa Majesté Impériale me reçut sans difficultés. Je lui présentai la lettre de notre souveraine, il la lut les larmes aux yeux, réfléchit un instant, puis il me demanda si j'étais assez dévouée à Marie-Antoinette pour ne reculer devant aucun sacrifice, et pour me consacrer entièrement à son salut. Vous comprenez que je n'hésitai pas.

« — Eh bien ! me répliqua-t-il, vous allez partir pour Paris. Vous y arriverez dans le plus grand mystère, vous vous mettrez en relation avec les chefs des républicains. On vous donnera pour eux de l'argent, beaucoup d'argent. Changez de nom, voilez vos démarches. Que personne dans l'univers, pas même votre amie intime, ne se doute de ce qui se passe, excepté les gens qu'il vous est indispensable de consulter, et revenez

m'instruire du résultat. Surtout n'écrivez rien ! Voilà, madame la duchesse, quelles sont mes instructions, les ordres de la reine de France. Elle et moi nous comptons sur vous. »

Je n'avais plus qu'à obéir. Je vous écrivis la lettre qui vous a été remise. Quelques jours après j'étais à Paris. Ma première visite fut pour monsieur votre père et pour Marie. Nous nous revîmes avec joie et avec terreur. M. de Sombreuil me parla de votre séparation d'une façon qui me fit venir les larmes aux yeux ; car moi aussi j'étais séparée de vous. Il me fallait un guide : ce fut lui que je choisis. Je lui confiai tout, je réclamai ses conseils. Sa partialité pour le vicomte n'avait pu être affaiblie, même par les événements des Invalides ; il me répliqua sur-le-champ.

« — Adressez-vous à lui, madame la duchesse, il est ici envoyé secret de la Vendée. Par monsieur son beau-frère, il connaît tous les gens alliés au pouvoir ; il vous les présentera. Lui seul peut vous conduire dans ce dangereux moment. »

Je crus M. de Sombreuil, c'était votre père.

Nous fîmes venir M. de Sorcy et nous nous entretînmes longuement de nos projets. Il les approuva tous, et son dévouement, à présent encore, ne me semble pas devoir être mis en question.

Nous commençâmes nos démarches. Nous vîmes, ou du moins nous communiquâmes par des tiers avec les monstres qui tenaient en prison notre maître et sa famille. Nous leur cachions nos noms et notre demeure : l'échafaud nous attendait. Des espions nous suivirent. On nous découvrit bien vite ; et, un jour que nous étions réunis chez monsieur votre père, le vicomte reçut une lettre du marquis de Fécand, qui l'engageait à partir au plus vite, ainsi que moi, car nous devions être arrêtés dans la soirée. M. de Sombreuil fit hâter nos préparatifs. Il fut convenu que nous transporterions le siége de nos opérations sur les bords du Rhin, que de là nous correspondrions à la fois avec l'Allemagne et avec la France, et que le banquier de la cour de Vienne continuerait à payer les sommes promises aux républicains séduits.

Votre souvenir ne m'avait pas quittée un instant pendant cette longue absence. Je comprenais votre inquiétude, vos craintes; je brûlais du désir de vous rejoindre. Il me fallut y renoncer; car j'ignorais ce que vous étiez devenu. Votre famille partageait mon incertitude. Je demandai en grâce la permission de vous écrire. Elle me fut accordée d'autant plus facilement, qu'une nouvelle circonstance se joignit à toutes les autres.

Le comte m'emmena dans sa chambre et me dit :

« — La prévention de mon fils contre M. de Sorcy, prévention justifiée par la jalousie et l'amour de tous les deux, m'a forcé à lui rendre une justice plus éclatante. Vous voyez aujourd'hui si j'avais tort. Son dévouement à la cause royale, à votre personne, à tout ce qui me touche, ne saurait être révoqué en doute. Vous allez partir ensemble. Vous ne pouvez ni ne devez vous quitter. Des liens indissolubles vous ont été imposés autrefois; on ignore votre désir de les rompre. Pendant ce voyage portez son nom,

passez pour sa femme. Votre réputation et la réussite de vos projets s'en trouveront bien. M. et Mme de Sorcy n'inspireront de soupçons à qui que ce soit. Mme la duchesse d'Éponnes, l'amie de la reine, voyageant avec un jeune homme, attirera l'attention de tout le monde.

« — Et Charles ? m'écriai-je.

« — Il faut le prévenir. Sans vous expliquer franchement, écrivez-lui qu'une nécessité impérieuse vous force de vous soumettre à ce subterfuge ; vous ajouterez que c'est par mon conseil, et il n'aura plus de craintes. »

Que vous dirai-je ? On me représenta mon devoir, ma renommée ; on prétendit que vous-même consentiriez à tout, que vous me sauriez gré d'avoir prévenu la calomnie : je cédai. Je vous écrivis en conséquence ; le banquier se chargea de la lettre, j'ai découvert qu'elle ne vous était pas parvenue.

Je parcourus l'Allemagne dans tous les sens avec mon compagnon. Je dois lui rendre la justice de dire que je n'eus pas à m'en repentir. Son respect égala toujours ses soins. Je vous

cherchai en vain, vous n'étiez nulle part; vous aviez disparu de Vienne sans laisser de traces, et dans la crainte de compromettre les intérêts dont j'étais chargée, je n'osai pas pousser trop loin mes réclamations.

J'appris enfin que vous étiez à l'armée, que vous aviez près de vous une jeune fille charmante, que vous en étiez aimé, et que vous partagiez cet amour. Dès lors, je renonçai à toute espérance. La mort du roi m'avait porté un coup affreux, celle de la reine acheva de me décourager. J'avais tout perdu. Le vicomte me quitta et retourna dans la Vendée. Avant son départ, néanmoins, malgré votre infidélité, et par une de ces inconséquences du cœur que rien n'explique, je réclamai de lui la rupture définitive de nos engagements.

« — Vous êtes libre, me répondit-il, madame, mais puissiez-vous ne vous en jamais repentir! »

Depuis lors je ne l'ai plus revu.

Je me rendis à Londres, mes ressources étaient épuisées; il me fallut travailler pour vivre. Je m'y soumis sans murmure, tout m'était indiffé-

rent. Un journal m'apprit que vous étiez arrêté à Paris, ainsi que toute votre famille. Je réunis le peu de bijoux qui me restaient ; je les vendis, et quelques jours après j'étais à Paris. Grâce au ciel, la nouvelle était fausse ! M. de Sombreuil craignant pour sa fille, me conjura de revenir ici avec elle, et nous confia toutes les deux à la garde de M. de Hercé, le digne évêque de Dol. Marie ne voulait point abandonner son père ; il le lui ordonna ; elle insista en vain, nous l'emmenâmes.

Stanislas, occupé à la fois de sa passion et de sa haine pour les ennemis du roi, se mettait à chaque instant dans le cas d'être arrêté. Il était donc nécessaire d'arracher votre sœur à ce sort inévitable, ou à l'abandon dans lequel la laisserait la perte de ses deux protecteurs.

Nous sommes de retour ici depuis quelques semaines ; nous vous cherchions, ou pour mieux dire, Marie vous cherchait, moi je vous craignais. Comme la police de Londres est une chimère et que les émigrés se cachent presque tous, nous désespérions d'arriver jusqu'à vous. Hier, à la

messe, une jeune fille vint s'agenouiller près de moi ; elle me regarda longtemps et devint très-pâle. Mon livre d'heures, placé sur ma chaise, attira son attention ; elle me demanda, par un geste, la permission de le toucher. Sur le premier feuillet se trouvait le nom et les armes de feu monsieur le duc.

« — Madame, me dit-elle d'une voix à peine intelligible, n'êtes-vous pas la duchesse d'Éponnes ?

« — Pourquoi cette question ?

« — Et cette personne qui vous accompagne n'est-elle pas Mlle de Sombreuil ?

« — Encore une fois, d'où vient...

« — M. de Sombreuil est à Londres et il vous cherche, madame. »

Et elle me donna votre adresse en me saluant. Je la rappelai, je causai avec elle quelques minutes, et je compris tout ; c'était Pulchérie !

Vous savez le reste. »

M. de Sombreuil baisa la main de sa fiancée avec une sorte de respect et de repentir.

« Et maintenant, Gabrielle, voudrez-vous encore de moi ? reprit-il timidement.

— Vous me le demandez, et vous êtes là ! Charles. »

Il fut convenu qu'aussitôt après la fin du deuil, le mariage serait terminé. M. de Sombreuil crut devoir ce délai à la mémoire de son père, et la duchesse y consentit avec toute la superstition du cœur.

Le chevalier entra un instant après et vint partager la joie de ses amis. Le changement de ses traits frappa Mme d'Éponnes et Marie.

« Vous avez donc bien souffert, chevalier ? dit Gabrielle.

— Tout le monde souffre, répliqua-t-il en souriant avec tristesse, mais qui oserait se plaindre en face de ces orphelins ?

— Nous sommes près d'eux, ajouta la duchesse.

— Et moi je suis seul ! » murmura Volude.

II

LES GENTILSHOMMES FRANÇAIS.

Aussitôt que M. de Sombreuil eut retrouvé Gabrielle, il redevint lui-même. Sa tête se releva ; son regard prit une expression fière et brillante, il osa regarder l'avenir, il y rencontra deux choses : la vengeance et le bonheur. On parlait plus que jamais d'une expédition projetée. Charles se montra alors aux émigrés réunis à Londres, sous les auspices de l'évêque de Dol et de M. de Kergariou, de retour de sa mission depuis quelques jours.

La réputation du comte l'avait précédé. Chacun connaissait sa conduite à l'armée des princes et les malheurs de sa famille. Malgré sa jeunesse, il devint presque un objet de respect et de vénération pour tous. Les distinctions les plus flatteuses lui furent prodiguées, c'était à qui le recevrait, à qui lui ferait des offres de service, il eut des amis aussitôt qu'il eut du bonheur.

Un matin M. de Kergariou vint lui apprendre que le prince de Galles, et M. Pitt, avec lesquels il avait eu la veille une longue entrevue, désiraient connaître l'opinion de M. de Sombreuil sur différentes mesures à prendre.

« Mon opinion à moi, interrompit Charles en rougissant, à mon âge!

— Vous avez une renommée tellement populaire, mon cher comte, que l'on vous croit un vieillard.

— J'ai eu des souffrances pour plusieurs vies, cela est vrai, poursuivit le jeune homme. Et quand aurai-je l'honneur d'être reçu par Son Altesse Royale?

— Demain matin je vous présenterai à elle. Le prince a de grands desseins sur vous.

— Oh ! mon Dieu ! me donnerait-il un commandement ?

— Peut-être ! »

M. Bernier et le chevalier entrèrent en ce moment.

« Je suis bien heureux, mes amis, dit Charles, je verrai demain le prince de Galles et M. de Kergariou me fait espérer un emploi actif dans l'expédition qui se prépare.

— Vous m'emmènerez alors, monsieur le comte, répliqua le médecin. Je ne serais pas fâché de rentrer en France.

— Et Mlle Pulchérie ?

— Elle viendra me rejoindre, la pauvre enfant ! l'air natal lui fera du bien, elle est si triste ! Mon colonel, vous lui avez passé votre maladie !

— Elle se guérira comme moi, avec du bonheur, ajouta M. de Sombreuil en regardant le chevalier. Mais vous, mon cher Volude, je vous trouve plus pâle que de coutume, est-ce que vous souffrez davantage ?

— J'irai mieux aussi en revoyant la France, mon ami. Oh ! Londres est mortel.

— Docteur, soignez-le bien. Soignez surtout son cœur. Mlle Pulchérie, à laquelle je conserve tant de reconnaissance, devrait, ainsi que lui, voir beaucoup ma sœur et Mme la duchesse d'Éponnes.

— Ma fille va tous les jours chez ces dames, mon colonel, elles la comblent de bontés.

— Elles lui rendront ce que vous m'avez donné, docteur.

— Eh bien ! mon colonel, si je vous avais laissé mourir à Luxembourg ?

— Vous aviez raison et j'étais un fou.

— Parbleu !

— Oui, raison, et cent fois raison. La destinée qui m'attend est si belle ! Si je vis, le bonheur ; si je succombe, la gloire, un nom immortel ! ses regrets et ceux de mes amis, et pour tout cela un cœur de vingt-trois ans !

— Vous êtes le premier auquel j'entende dire une aussi bonne parole, monsieur le comte. Il est très-rare que la jeunesse sache ce qu'il y a de beau à être jeune.

— Oh ! moi, je le sens, à l'ardeur qui m'anime, à une sorte de fièvre qui me révèle ma puissance. Mon sang bout, je voudrais dominer le monde et je ne connais pas de tâche au-dessus de mes forces.

— Et vous, mon neveu, reprit M. de Locmaria, ne comprenez-vous pas aussi l'existence de cette manière.

— Monsieur, répondit tristement le chevalier en montrant sa croix, il n'y a qu'une chose dans ma vie, les promesses que j'ai faites.

— Et moi, mon ami ?

— Pour qui les ai-je faites, Charles ?

— Écoutez-moi, Volude, vous me brisez le cœur. Pourquoi vous obstiner à garder des serments que tout le monde oublie. Vos vœux ne sont pas prononcés, vous aimez, vous êtes aimé, unissez votre sort à celui de Pulchérie et donnez-moi le bonheur d'en être témoin.

— Pulchérie ! s'écria le docteur.

— Sans doute, docteur, ils ont la même maladie que moi ; ne le disiez-vous pas tout à l'heure ?

— C'est singulier ! poursuivit M. Bernier en

secouant la tête, ce n'est pas là ce que j'aurais cru.

— Vous ne répondez rien, mon ami?

— Une fois nous avons causé sur ce sujet, Charles, vous avez donc oublié que ma résolution est inébranlable.

— J'ai tout oublié, Volude. Je suis si heureux, que je voudrais vous voir heureux comme moi.

— Vous savez que c'est impossible. Je ne suis pas libre, et elle ne m'aime pas, continua-t-il en cachant son visage dans ses mains et en fondant en larmes.

— Mon neveu, interrompit M. de Kergariou, on pourrait faire annuler vos vœux par le saint-père.

— Monsieur le chevalier, ajouta le docteur, si Pulchérie vous aime, ne le ferez-vous pas?

— Faites-la venir, reprit le comte, elle vous le dira elle-même.

— Ici! devant nous!

— Vous êtes son père, M. de Locmaria est celui de Volude, moi... je suis son frère...

— Soit ! cette douleur d'ange me brise. »

Pulchérie entra.

« Ma fille, continua le médecin, M. le chevalier de Lage vous aime.

— Moi, mon père !

— S'il était libre, accepteriez-vous sa main ? »

Pulchérie garda le silence, Volude n'avait pas changé de position et semblait étranger à tout.

« Mademoiselle, demanda Charles, réfuseriez-vous de me conserver mon ami ? »

La jeune fille leva les yeux vers lui ; la parole expira sur ses lèvres.

« Monsieur le chevalier a fait un vœu, murmura-t-elle lentement, s'il en demandait l'annulation, la grâce qu'il a obtenue par son dévouement lui serait retirée, peut-être... et... »

Une pâleur mortelle se répandit sur ses traïts, elle n'acheva pas.

« Vous le voyez bien, mon ami, s'écria Volude en se jetant dans les bras de Charles, même en ce moment, c'est à vous seul qu'elle pense ! »

Ces mots jetèrent un embarras étrange au milieu des acteurs de cette scène. M. Bernier

emmena sa fille : M. de Kergariou pressa la main de son neveu.

« Voulez-vous partir pour Malte, mon enfant ? lui demanda-t-il.

— Oh ! non ; je veux rester auprès de lui, j'ai acheté sa présence assez cher. »

Le même soir, M. Bernier, seul dans sa chambre, avec Pulchérie, l'interrogea sur ses sentiments.

« Nous devons sortir de cette maison, n'est-il pas vrai, ma fille ?

— Pourquoi cela, mon père ?

— L'explication d'aujourd'hui...

— N'a rien de blessant pour personne ; j'ai répété seulement ce que M. le chevalier de Lage m'avait dit lui-même, qu'il ne pouvait pas m'épouser.

— On a tiré des conséquences de ce refus.

— Encore une fois, mon père, je n'ai pas refusé, on ne m'a pas demandée.

— Soyez franche Pulchérie, l'état où vous êtes m'inquiète, un chagrin secret vous consume, ne vaut-il pas mieux quitter Londres ? Notre

parente n'a pu nous y rejoindre, une expédition se prépare, j'en ferai partie, que deviendrez-vous alors?

— Je vous suivrai.

—Mais... je ne voudrais pas vous blesser, mon enfant, pourtant votre position dans la société où nous vivons aujourd'hui ne me semble pas convenable. Nous avons ici deux jeunes gens très-remarquables et très-au-dessus de vous : l'un est le fiancé d'une grande dame, l'autre a prononcé des vœux ; chacun d'eux prétend que vous aimez l'autre. Vous êtes jeune, sans fortune, il faut songer à vous marier et craindre la calomnie. Je vous ai toujours connue parfaitement raisonnable, je m'en rapporte à vous-même, que devons-nous faire ?

— Vous n'avez rien à craindre ni de ces messieurs, ni de moi, mon père. Quelles que soient leurs idées sur mon compte, ils sont incapables de se permettre un mot dangereux. Moi... eh ! bien, cela est vrai, j'ai un amour dans le cœur. Cet amour est sans reproche comme sans espérance. Je ne me marierai pas. Je ne veux

tromper personne, et je ne puis plus donner ma foi à un mari. Laissez-moi le soin de me diriger moi-même, et soyez sans inquiétude, je ne ferai rien dont nous ayons à rougir.

— Je m'en rapporte à vous, Pulchérie, car vous êtes une noble fille. Restons ici, puisque vous le désirez. Néanmoins votre avenir m'inquiète. Qu'arrivera-t-il, bon Dieu ! si je succombe !

— Mon avenir est fixé dans ma pensée, mon père, aucun événement ne le changera. Ne vous tourmentez pas, la Providence est grande !

— Irez-vous voir demain Mme la duchesse d'Éponnes?

— Oh ! oui, mon père ; elle est si bonne, elle me montre tant d'intérêt ! aussi je l'aime ! Son bonheur m'est plus cher que le mien ! »

M. Bernier la regarda étonné.

« Pas de jalousie, pensa-t-il. Est-ce donc le chevalier qu'elle préfère? »

Le lendemain, M. de Kergariou vint prendre M. de Sombreuil et le conduisit à Windsor, où se trouvait alors la cour. Une foule nombreuse

attendait dans les antichambres. Aussitôt qu'ils parurent, ils devinrent le sujet de toutes les conversations. La beauté de Charles, son admirable taille, la distinction de ses manières, l'auréole de gloire et de malheur qui brillait sur son front, étaient autant d'aliments offerts à la curiosité. Les émigrés se rapprochèrent de lui et lui exprimèrent leur violent désir de marcher sous ses ordres.

« J'ai bien peu d'expérience, messieurs, pour vous diriger, mais je tâcherai de vous suivre, » leur répondit-il.

Cette modestie enchanta tout le monde. On se raconta les hauts faits de ce jeune homme si peu orgueilleux, et lorsqu'on l'appela pour entrer dans le cabinet de Son Altesse, il ne trouva pas un envieux.

Le prince de Galles fut frappé de sa bonne mine.

« On m'a parlé de vous, comte de Sombreuil, dit-il, et je suis bien aise de vous voir. Vous connaissez les projets du gouvernement du roi; il nous faut des chefs braves, dévoués pour

commander cette expédition, j'ai jeté les yeux sur vous.

— Monseigneur a trop d'indulgence ; à mon âge...

— Vous avez prouvé que vous étiez un vieux capitaine, monsieur, j'ai toute confiance en votre mérite.

— Je tâcherai de la justifier.

— Vous connaissez la situation de la Vendée ?

— Parfaitement, monseigneur ; du moins aussi bien que possible à une pareille distance.

— Nous y trouverons tous les secours nécessaires ; et lorsque le printemps sera venu, nous mettrons la flotte à la mer.

— Et qui commandera ?

— M. de Puisaye, général des armées du roi de France en Bretagne. L'expédition aura ensuite ses chefs particuliers.

— Monseigneur veut-il me permettre une observation ?

— Certainement.

— Pourquoi ne pas nous réunir tous sous une même volonté, pourquoi ne pas mettre à notre

tête un de nos princes? Ils ont vaillamment combattu dans les dernières campagnes. Nous avons trois Condés, monseigneur ! »

Le prince de Galles hésita un instant.

« Les souverains de l'Europe ne le permettraient pas, monsieur.

— Songez-y, monseigneur, jamais plus belle et plus noble armée n'aura déployé sa bannière pour une plus belle et plus noble cause. Vous allez réunir tout ce qui reste de nos officiers de marine, de nos officiers d'artillerie, la partie intelligente des gentilshommes français.

— Nous connaissons vos officiers de marine, monsieur, répliqua le prince en souriant; la guerre de l'indépendance nous a appris, à nos dépens, ce qu'ils valent et ce qu'ils savent.

— Je n'aurais pas osé le rappeler à monseigneur; mais ce souvenir sera sans doute une raison de plus pour l'Angleterre de se montrer généreuse.

— N'en doutez pas, monsieur.

— Et l'on peut compter sur nous; je vous réponds de tous.

— Voilà un digne chef, M. de Kergariou, et je vous remercie de m'avoir mis à même de le connaître. Vous avez été bien malheureux, comte de Sombreuil?

—Oui, monseigneur, mon père et mon frère ont payé de leur sang la fidélité de leurs principes. Je suis prêt à répandre le mien pour la même cause.

— Ce serait dommage! En vérité, ce serait dommage! répondit Son Altesse avec émotion. Vous allez partir dans quelques semaines pour le Hanovre. Vous y trouverez les cadres des régiments de Damas, de Rohan, de Béon, de Salm, de Périgord, qui formeront la division sous vos ordres. On recrutera des soldats parmi nos prisonniers, parmi les militaires de bonne volonté qui se présenteront. Vous compléterez le reste en Bretagne.

— Je suis aux ordres de monseigneur.

— Le vicomte d'Hervilly aura la première division. Il faudra organiser, discipliner vos troupes, je veux vous revoir avant votre départ, monsieur. Je ne saurais vous dire à quel point je m'intéresse à vous. »

Et le prince le congédia.

Cette longue audience montra de plus en plus la haute faveur de Charles. On l'accabla de compliments, on le félicita de toutes parts. Lorsqu'il revint auprès de la duchesse :

« Mon amie, lui dit-il, je suis doublement heureux de vous voir aujourd'hui. J'ai entendu tant de mensonges! Votre tendresse si vraie me fera du bien.

— Qu'a dit le régent, Charles?

— Il m'a annoncé que j'allais m'éloigner de vous. C'est la seule mauvaise parole qu'il m'ait adressée.

— Vous partez?

— Je commande une division de l'armée; il me faut la passer en revue.

— Hélas! nous souffrirons encore de l'absence!

— Je reviendrai bientôt, Gabrielle, et je ne cours aucun danger dans ces parades.

— Oui, mais vous reviendrez pour me quitter encore, et alors le danger sera immense.

— Nous avons le temps d'y songer.

— Oh ! voyez-vous, Charles, je crois que je mourrai d'inquiétude.

— Soyez tranquille. Je ne puis rien craindre, vous m'aimez.

— Geneviève n'aimait-elle pas votre frère ? »

M. de Sombreuil ne répondit pas ; il passa lentement ses doigts sur son front.

« Et quelle est l'époque fixée pour l'embarquement ? reprit la duchesse.

— Le mois de juin.

— D'ici là nous serons unis, et je pourrai vous suivre.

— Ne répétez pas ce mot, Gabrielle. Me suivre dans un pareil moment, au milieu de la guerre civile !

— Vous voyez donc bien que le péril est immense !

— Ma belle duchesse, répliqua Charles en lui baisant les mains, vous n'êtes point un soldat. »

Ainsi que l'avait annoncé le prince, M. de Sombreuil reçut l'ordre de se rendre promptement en Hanovre, où l'armée avait été licenciée. Cette

séparation, si cruelle pour les amants, fut adoucie par la certitude de leur prochain bonheur et par la promesse réitérée de se donner souvent de leurs nouvelles.

Le première lettre de Mme d'Éponnes fut toute aux regrets et à la douleur. Elle ne supportait pas l'absence, et les idées les plus sinistres l'assiégeaient. Celles qui suivirent, en réponse à d'autres adressées par Charles, furent moins tristes et moins découragées.

« Mon ami, lui écrivait-elle un jour, vous « avez reçu du ciel un don bien étrange. Vous « êtes aimé exclusivement, et ceux qui vous « chérissent s'épurent par cette affection même. « Le chevalier, que vous avez laissé derrière « vous pour la première fois de votre vie, est « plus affligé que moi, si c'est possible. Cette « âme est si belle! On y découvre à chaque in- « stant de nouveaux trésors. Il adore Pulchérie. « Il est convaincu qu'elle a pour vous une pas- « sion ardente; il lui sait presque bon gré de vous « préférer à lui. Hier ils étaient tous les deux

« chez moi. Marie et Mlle Bernier travaillaient à « une aube, dont nous voulons faire présent à « M. de Dol, pour notre mariage. Volude les « regardait en silence.

« — Avez-vous écrit à mon frère, madame? « demanda votre sœur.

« — Ce matin même, répondis-je.

« — Et quand attendez-vous M. le comte, « ajouta Pulchérie?

« — Pas avant six semaines.

« — Et cette terrible expédition aura lieu tout « de suite?

« — Bien peu de temps après.

« —Oh! madame, j'irai en pèlerinage à Sainte-« Anne d'Auray, s'il en revient sain et sauf, » « s'écria-t-elle en joignant les mains.

« Le chevalier se leva, courut à elle, et lui « prenant le bras :

« — Vous avez bien raison de l'aimer ainsi, « reprit-il; c'est ce qu'il y a de plus parfait sur « la terre. »

« Puis il devint pâle comme un spectre et re-« tourna lentement s'asseoir.

« Vous voyez, Charles, jusqu'à quel point « vous êtes chéri. S'il est vrai que Pulchérie ait « pour vous un amour sans espoir, elle est encore « plus admirable que M. de Lage, car elle me « soigne, elle reste près de moi, elle prévient « mes désirs, c'est plus qu'une sœur. Et jamais « un murmure, jamais une plainte! Seulement, « lorsque je parle d'avenir, elle baisse les yeux « et elle soupire. Il y a dans ce cœur une pro- « fonde désolation. Elle n'en reviendra pas.

« Je suis souvent tentée d'être de votre avis « et de croire qu'elle aime le chevalier; tant de « dévouement me paraît impossible. Je ne crois « pas que j'en fusse capable. Ne me mettez point « à cette épreuve, mon Charles bien-aimé, j'y « succomberais. Revenez vite. Tout se prépare « ici pour notre union et pour votre embarque- « ment, hélas!

« Si vous saviez comme je suis fière de vous, « comme votre éloge, prononcé de toutes parts, « va jusqu'à mon âme. Vous êtes la seule per- « sonne de ce monde qui ait désarmé l'envie. Nul « n'a osé dire du mal de vous. Je vous attends

« avec mon cœur ; c'est la plus douce et la plus
« pénible manière d'attendre. Votre sœur est
« près de moi ; nous parlons de vous. Le soir,
« nous prions avec monseigneur de Hercé et ses
« *deux anges*. Le ciel doit les exaucer ; et c'est
« toujours pour vous que nous prions.

« GABRIELLE. »

A peu de jours de là Charles revint.

Ce fut une grande fête pour tous ceux qui le pleuraient. Après la duchesse et sa sœur, Pulchérie eut sa première pensée. Quelque fidèle que soit un homme, quelque modestie et quelque générosité qu'il ait, son amour-propre est toujours flatté d'un amour qu'il repousse, et lorsque cet amour est pur, dévoué, sans bornes, il lui faut presque de la vertu pour ne pas s'y rendre. Il y a plusieurs cases dans le cœur. Nous n'avons pas la faculté de les remplir toutes. Je suis très-persuadée que si on cherchait bien dans celles que l'on appelle reconnaissance, en pareil cas, on y trouverait quelque chose de plus tendre que de l'amitié. Ce sont là les secrets du sentiment ;

secrets ignorés souvent de celui qui les garde comme de celui qui les fait naître.

Pulchérie était parvenue à s'embellir d'une passion malheureuse; sa position, ridicule chez tout autre, inspirait à chacun de l'intérêt. Elle vivait en sœur avec Marie, avec la duchesse, avec Volude. Lorsque Charles parut, elle fit un immense effort sur elle-même, et redevint Mlle Bernier, la fille du médecin, se tenant modestement à sa place. Elle avait osé monter jusqu'à ses amis; mais lui! c'était pour elle plus qu'un monarque, il avait la royauté de son amour.

M. de Sombreuil rendit compte de sa mission aux ministres d'une façon si brillante, qu'on ne parla d'autre chose dans le conseil. Les chefs émigrés, les Bretons, les colonels des régiments désignés, tous, jusqu'aux officiers de la marine anglaise, venaient consulter le jeune général. Il mettait ses succès aux pieds de Gabrielle, et sa gloire alors devenait du bonheur!

Rien ne s'opposait plus au mariage projeté; il fut fixé au 4 juillet 1795. Le deuil de Charles était sur le point de finir. Madame d'Éponnes

avait désiré que ce jour-là il n'en fût pas question.

« N'êtes-vous point comme moi? disait-elle un jour à Pulchérie restée seule avec elle; dans les circonstances où nous sommes, ces crêpes me glaceraient l'imagination; je croirais que je ne dois plus le revoir.

— Ayez plus de confiance en Dieu, madame; il est bon et juste!

— Mon enfant, ma chère Pulchérie, au milieu de mon bonheur et de mes espérances, il y a une pensée douloureuse, c'est la vôtre. Vous souffrez, cela est évident, et vous vous taisez, ce qui augmente vos souffrances.

— Madame la duchesse...

— N'avez-vous pas d'affection pour moi, pour Marie, au moins?

— Je vous aime l'une et l'autre d'un attachement de sœur.

— Alors, pourquoi garder le silence? Votre pâleur et vos regards abattus nous inquiètent tous; et votre père...

— Mon père! Oh! n'est-ce pas, madame, que vous aurez soin de lui?

— Ne lui restez-vous donc pas, mon enfant ?

— Vous voulez que je vous dise tout, madame. Eh bien ! non !

— Oh ! mon Dieu ! quel est votre projet ? »

Pulchérie ne répondit pas.

« Achevez votre confidence, je vous en supplie.

— Je ne le puis pas, madame, non, *à vous*, je ne puis pas tout dire.

— A moi plus qu'à toute autre, Pulchérie, croyez-le. »

La jeune fille tomba à genoux et fondit en larmes.

« Madame, pardonnez-moi ! murmura-t-elle.

— Que voulez-vous que je vous pardonne, pauvre martyre ?

— Vous le savez donc ?

— Je le sais et je vous admire.

— Oh ! madame, vous ignorez combien je suis coupable. Je l'aime plus que je n'aime Dieu, je crois ! C'est une grande faute, mais je l'expie chaque jour.

— Malheureuse créature !

— Oui, madame, bien malheureuse, bien à plaindre; je sens tous mes torts, je les regrette, et malgré moi je l'aime. Vous qui allez être sa noble compagne, vous devez me trouver indigne de pitié.

— Vous me brisez le cœur, Pulchérie.

— J'ai tout fait pour obtenir au moins son estime. J'ai voulu être pour lui une humble amie, une *chose* qui lui appartînt ; je me suis mise à vos ordres, je vous ai entourée de soins, pour tâcher de vous faire oublier la perte de vos grandeurs. Je n'ai pas pensé à être jalouse, je n'ai pensé qu'à être utile, à lui laisser par vous un souvenir. Cela est mal peut-être, madame ?

— Cela est sublime, mon enfant !

— Merci de me dire cela, je ne suis plus si malheureuse.

— Et à présent, que comptez-vous faire?

— Je vous conduirai à l'autel. Je prierai Dieu de toute mon âme de vous donner ma part de bonheur, et de me laisser les chagrins. Puis je suivrai mon père et monsieur le comte, et là, madame, je veillerai sur lui en votre nom.

— On ne vous recevra pas à bord des bâtiments de guerre.

— Mon projet est formé, je descendrai sur les côtes de Bretagne, plus haut que les troupes royalistes, et par terre je rejoindrai facilement l'armée. Il y a bien d'autres femmes !

— Hélas ! j'ai vu hier une lettre qui nous donne de tristes détails sur la vie qu'elles y mènent. Vous n'aurez pas la force d'y résister.

— Ma force est là, dit-elle en mettant la main sur son cœur.

— Que Dieu vous protége donc, pure et sainte victime ! Vous vous dévouez pour tous, lui seul peut vous en récompenser ! »

III

DIEU ET LE ROI.

M. de Sombreuil était alors dans une des grandes crises de son existence. Il voyait approcher le jour où l'accomplissement de tous ses vœux lui apporterait un nouveau bonheur et lui imposerait de nouveaux devoirs ; en même temps il allait se trouver chargé d'une responsabilité immense, en accomplissant une œuvre de gloire et de dangers. Aussi, bien souvent au milieu d'une conversation d'avenir avec la duchesse, son front se couvrait de nuages, et il se deman-

dait s'il y avait un avenir pour lui. Sa fiancée comprenait et partageait ses graves réflexions, et leurs propos d'amour se terminaient par des larmes.

Le contrat de mariage, bien vite dressé, car ni l'un ni l'autre n'apportaient rien à la communauté que des espérances, fut néanmoins revêtu de la signature du roi d'Angleterre, qui voulut donner une marque de distinction à un jeune homme si haut placé dans son estime. Charles se sentit glorieux d'être ainsi apprécié par le prince et par ses compatriotes, qui tous lui témoignèrent un intérêt extrême dans cette circonstance.

« Vous le voyez, disait-il un soir à la duchesse, tout le monde envie mon bonheur. Je reçois des félicitations continuelles : savez-vous qu'il y a de quoi devenir fier ?

— Oh ! mon ami, combien vous me touchez en me parlant ainsi. Hélas ! j'ai presque oublié notre mariage, je ne pense qu'à cette séparation, qui doit le suivre, et qui me désespère.

— Nous nous reverrons bientôt, ma Gabrielle,

notre expédition ne peut être longue, aussitôt après le succès je reviendrai vers vous, et si la guerre se prolonge, c'est vous qui me rejoindrez. Vous serez la femme d'un soldat, vous trouverez en Bretagne des compagnes de dévouement et vous ferez comme elles, vous vous mettrez à l'abri derrière notre courage.

— Combien je vous remercie de ce projet, mon ami ! Mais si vous ne réussissez pas ?

— Alors, Gabrielle, vous ne m'attendrez plus. »

Une larme fut toute la réponse de la duchesse. Elle n'osa pas regarder cette destinée en face, dans la crainte d'en être effrayée ; elle porta sa pensée ailleurs.

« Notre bon évêque nous bénira dans la chapelle des prêtres irlandais, Charles ; heureusement il y aura peu de monde, car je serais honteuse de ma toilette.

— Il est certain que les présents de noce ne sont pas brillants, madame la duchesse.

— Pourquoi m'appelez-vous madame la duchesse ?

— C'est que dans quelques jours il vous faudra perdre ce titre.

— Oh ! mon Dieu ! répondit-elle en souriant, je serai bien plus glorieuse de votre nom.

— Vous me faites là un bel holocauste, chère amie.

— Autrefois, peut-être ; à présent ce n'est plus rien.

— Oui, mais plus tard !

— Plus tard je serai votre femme, c'est ma plus belle couronne ! »

Il en est ainsi chez les âmes délicates ; lorsque l'un fait un sacrifice à l'autre, c'est celui qui donne qui remercie.

Le 4 juillet, M. de Sombreuil fit porter chez sa prétendue une corbeille couverte avec ces mots : « Voilà mon cadeau d'épousailles, chère « Gabrielle, je ne puis pas vous offrir des bijoux, « je vous envoie des fleurs. Les fleurs, ce sont les « diamants de l'amour, c'est la plus douce et la « plus suave chose de ce monde après lui, avec « lui surtout. Conservez toujours ce bouquet « que vous porterez demain, le jour de mon

« bonheur, le jour où vous m'appartiendrez enfin,
« vous que j'ai tant pleurée. Je serai près de vous
« dès votre réveil, je ne veux pas perdre un seul
« des instants qui vont devenir l'unique bien de
« ma vie. »

La corbeille renfermait un admirable bouquet des plus belles fleurs. Leur parfum embaumait la chambre où la duchesse devait passer les dernières heures de solitude. Les hommes ne savent pas combien nous savourons les petites jouissances. Ils nous rendent bien plus malheureuses que nous ne pouvons les faire malheureux; pourtant la délicatesse de nos organes, celle de notre cœur peut-être, nous accorde des raffinements de sensations, dont ils ne se douteront jamais. Ainsi les fleurs données par ce qu'on aime, cet encens du cœur qui nous enivre, qui nous rappelle des souvenirs de rêverie et de tendresse, ils ne comprennent pas sa puissance. Ah! c'est souvent plus vrai et plus doux que des serments faussés trop vite. Nous croyons à nos chimères, jusqu'à ce qu'ils nous réveillent et qu'ils les forcent à s'évanouir.

Pulchérie, condamnée à voir le seul homme qu'elle eût aimé devenir l'époux d'une autre femme, s'était réfugiée dans la religion, ce grand sanctuaire des cœurs malades. Elle avait accepté une résignation presque angélique ; en portant ses regards vers le ciel, elle s'efforça de ne plus songer à la terre. Cependant sa santé fut sur le point de céder à de pareils assauts, elle dépérissait à vue d'œil, il fallait que la lutte finît ou qu'elle y succombât la première.

Le chevalier, plus malheureux qu'elle peut-être, parce qu'il se reprochait sa passion, garda la même réserve. Ils étaient près de Charles, avec leurs âmes si naïves et si dévouées, comme des chérubins à genoux devant un tabernacle. Pulchérie s'occupa de tous les arrangements de la fête, elle veilla à ce que tout fût préparé, elle présida aux invitations, au modeste repas qui devait suivre la cérémonie, et voulut tout voir, tout juger elle-même. Mme d'Éponnes éprouvait pour elle une sorte de respect en la suivant de l'œil au milieu de ces détails. Elle se demandait quelquefois si cette jeune fille n'était pas plus

digne qu'elle du bonheur qui lui était destiné, et si elle trouverait au ciel la récompense d'une abnégation si profonde.

La veille du mariage, Charles rentra de bonne heure dans sa petite chambre, il y trouva son ami, si profondément absorbé qu'il ne l'entendit pas.

« Volude, lui dit-il, c'est moi.

— Je vous attendais, Charles, répliqua le jeune homme en relevant les yeux, je voulais causer avec vous une dernière fois.

— Une dernière fois, mon ami, d'où vous vient cette pensée? Est-ce que nous devons nous séparer ?

— C'est aujourd'hui le dernier jour qui m'appartienne dans votre existence, Charles ; demain vous allez me quitter, vous allez vivre auprès d'une femme que vous aimerez plus que moi, et je n'aurai que la seconde place à présent.

— Mon mariage changera-t-il quelque chose à mon cœur? J'aime Mme d'Éponnes comme je l'ai toujours aimée, comme je l'aimerai toujours, et vous, mon ami, vous êtes un ingrat de douter de mon affection.

— Je n'en doute pas, Charles, Dieu m'en garde ! Vous m'avez accoutumé à y croire. Mais que serai-je pour vous maintenant, au milieu de votre vie de gloire et d'amour ? Un souvenir lointain, un meuble *habitué* qu'on ne regarde pas et dont la présence vous est nécessaire.

— Vous souffrez, Volude, voilà pourquoi vous êtes injuste, je vous le pardonne.

— Eh bien ! oui, je suis injuste, je le sens ; mais si vous saviez ce que j'endure, si vous saviez combien je suis malheureux. Et la religion me défend d'aller me faire tuer !

— Oh ! pourquoi n'avez-vous pas gardé votre indifférence, ou pourquoi ne cédez-vous pas à nos raisonnements ?

— Cela devait être ainsi, Charles, je devais essuyer toutes les peines de la vie sans en connaître les joies. Il faut se soumettre.

— Permettez que je vous dise toute ma pensée. Je ne puis croire à l'amour de Pulchérie. Elle chérit la duchesse, elle a pour elle les soins les plus tendres : ce n'est pas ainsi qu'agit une rivale. »

M. de Lage sourit d'un air d'incrédulité.

« Enfin, si elle vous avait choisi, si vous étiez nécessaire à son bonheur, refuseriez-vous sa main?

— Vous êtes cruel, mon ami, vous savez bien que cela n'est pas possible.

— Mon Dieu, pensa le comte, si je pouvais le rendre heureux malgré lui! »

En ce moment le docteur entra.

« Mon colonel, on parle de départ?

— Déjà!

— Oui, le bruit se répand que l'on doit appareiller très-promptement. Les régiments sont en mer, et l'on s'attend d'un instant à l'autre à recevoir l'ordre de les rejoindre.

— Ma pauvre Gabrielle!

— Et ma fille!

— Hélas! murmura le chevalier, personne ne me regrettera, moi!

— De qui tenez-vous ces nouvelles, docteur?

— De M. de Kergariou, qui arrive de Whitehall.

— Est-ce que le prince de Galles l'a reçu?

— Non, mais il a recueilli ces nouvelles. »

Charles se tut. Il réfléchissait profondément.

« Mlle Pulchérie est-elle chez elle? demanda-t-il.

— Elle y est, avec monseigneur de Dol.

— Puis-je y monter?

— Certainement, monsieur le comte.

— Veuillez m'attendre ici tous les deux, j'ai besoin de les voir. Docteur, vous me le permettez? »

Il frappa à la porte de la jeune fille. A son aspect elle se leva et rougit extrêmement.

— Pardonnez-moi, monseigneur, et vous, mademoiselle, de venir troubler votre pieux entretien. Je réclamerai un moment d'attention.

— Nous vous écoutons, monsieur le comte.

— Il y a dans le monde un être qui m'est plus cher que moi-même, mademoiselle, un être dont l'âme angélique mérite le bonheur le plus immense. Cet être, vous le connaissez, c'est le chevalier de Lage. Déjà une fois je vous ai parlé pour lui; vous ne m'avez pas entendu peut-être, du moins vous n'avez rien décidé. Aujourd'hui,

c'est avec plus d'instance encore que je m'adresse à vous. Il vous aime, il se meurt; vous seule pouvez nous le rendre. Si vous le voulez, ces vœux imprudents qui l'enchaînent seront rompus; il vous devra sa félicité, et vous aurez toute la reconnaissance de mon cœur.

— Excusez-moi, monsieur le comte, répliqua froidement Pulchérie, vous venez à moi avec franchise, c'est avec franchise que je vous répondrai. Monseigneur a reçu ma confession; il pourra vous attester la vérité de mes paroles. Si j'aimais monsieur le chevalier de Lage, peut-être accepterais-je le rôle que vous me proposez, peut-être aussi serais-je arrêtée par le même scrupule que lui. Je n'y ai jamais songé; mais je ne suis plus libre. Je ne crains pas de le dire devant Dieu, car c'est à lui que je me donne. Je ferais le malheur de votre ami et le mien. Vous le savez comme moi, le supplice le plus grand qu'on puisse imposer à un homme, c'est celui de faire une victime d'une femme qu'il aime. Attendons tout du temps et de la Providence. M. de Lage trouvera de la force dans la reli-

gion... comme bien d'autres, et dans le dévouement sera sa récompense. C'est pour la dernière fois, je l'espère, que j'aurai à m'expliquer là-dessus.

— Mademoiselle a raison, reprit M. de Hercé ; il ne faut pas céder à un premier mouvement de générosité et détruire ainsi deux existences.

— Je me soumets, monseigneur. Pourtant l'idée du malheur de Volude me déchire ; c'est moi qui en suis la cause.

— Dieu s'est servi de vous peut-être ; néanmoins vous n'êtes qu'un instrument, monsieur le comte.

— Oh ! c'est une triste veille de mariage. »

Dans le bonheur, les chagrins de ceux qu'on aime sont comme un ver passant sur une fleur, ils la ternissent. »

Pulchérie quitta son siéga et se dirigea vers la porte, pour faire comprendre à Charles qu'elle désirait rester seule avec le prélat.

« Je me retire, mademoiselle, poursuivit M. de Sombreuil, je me retire, l'âme navrée. J'espérais mieux de cette démarche. Comment peut-on ne pas aimer Volude ! »

En entrant dans la chambre, le comte évita les regards de son ami, qui l'interrogeaient. Celui-ci comprit ce muet langage, et le découragement rentra dans son cœur.

« Si nous recevons l'ordre de nous embarquer au milieu de la cérémonie, mon colonel, que ferez-vous ?

— En pouvez-vous douter ? J'obéirai.

— Quoi ! malgré votre mariage ?

— Docteur, vous qui êtes un vieux militaire, croyez-vous donc que je puisse agir autrement ?

— Vous obtiendriez, sans doute, quelques heures de prolongation.

— Je ne demanderai pas une minute, monsieur. Je dois l'exemple à tous. Il faut bien payer de quelques sacrifices l'honneur de commander à des gentilshommes français, qui tous me passent en expérience et en mérite.

— Vous êtes digne de cette distinction, monsieur le comte. Vous le prouvez chaque jour davantage.

— Et je le prouverai mieux encore, s'il plaît

à Dieu. Mais il se fait tard. Je dormirai peu cette nuit, et j'ai besoin d'être seul. Adieu, mon cher docteur. Embrassez-moi, Volude. »

Le chevalier se jeta dans ses bras, il le pressa longtemps contre sa poitrine.

« Vous m'appartenez, cher enfant, lui dit Charles à voix basse. Vous avez sacrifié tout votre avenir pour moi : mon cœur vous le rendra, soyez sans crainte, et j'espère que je vous ferai tout oublier. »

Le chevalier ne répondit que par une étreinte plus vive, et puis il quitta l'appartement.

Les nuits sont courtes au mois de juillet. Le comte passa la plus grande partie de celle-ci à chercher du courage dans son devoir. Dès que le jour commença à poindre, il fit sa toilette de mariage, et dès lors une seule pensée l'occupa : il allait devenir le protecteur, l'époux de Gabrielle. Il pouvait à peine y croire.

« Mon Dieu, disait-il, j'ai tant souffert, que je ne m'accoutume pas au bonheur. »

Le chevalier et le docteur entrèrent dans sa chambre.

« Êtes-vous déjà prêt, mon ami ? On ne nous attend pas encore.

— Si vous étiez à ma place, Volude, vous comprendriez mon impatience. Ma vie a été si douloureusement traversée, que j'ai hâte d'en finir avec la fatalité. Jusqu'à ce que la duchesse m'appartienne, je croirai toujours que je vais la perdre, et je ne respire pas loin d'elle. Quand nous serons réunis, elle ne m'échappera pas.

— Partons alors, reprit M. de Lage. Nous resterons jusqu'à son réveil sous ses fenêtres. »

Charles sourit.

« Elle ne dort pas, mon ami, elle ne dort pas non plus, j'en suis bien sûr.

— Qu'on est heureux d'être désiré ainsi! » ajouta le pauvre jeune homme.

Il fut impossible de trouver un carrosse à cette heure. Celui qu'on avait demandé ne devait venir que beaucoup plus tard

« Eh bien ! allons à pied. Nous ne rencontrerons personne dans les rues.

— Vous allez crotter vos souliers, monsieur

le comte ; et cela sera peu galant pour la mariée. Une si grande dame !

— Je crois que vous avez raison, docteur. Alors, comment faire ?

— Attendre.

— Vous ne songez pas, monsieur, qu'elle m'attend aussi.

— A mon âge on ne se souvient plus de ces choses-là, mon colonel.

— J'entends un bruit de roues, interrompit Charles. Voilà peut-être ce que nous cherchons. »

C'était, en effet, un fiacre attardé qui regagnait sa maison, après une nuit d'orgie, sans doute. On obtint, avec peine, qu'il se détournât de son chemin et qu'il conduisît les deux amis. Ils ne se parlèrent pas pendant la route. Chacun d'eux avait à réfléchir : mais leurs réflexions étaient bien différentes.

Ils arrivèrent chez Mme d'Éponnes, et, ainsi que l'avait prévu Charles, elle les attendait. Sa physionomie rayonnait de bonheur. Marie et Mlle Bernier l'avaient parée, et l'une n'avait pas l'air plus tranquille que l'autre.

« Vous voilà, mon frère, dit Marie en riant. On ne vient point ainsi chez sa fiancée plus de trois heures avant le moment fixé.

— Il me semble cependant, ma petite sœur, que vous êtes éveillée de bon matin. Qu'elle est belle, mon Dieu ! poursuivit-il en regardant Mme d'Éponnes.

— Elle n'a cependant ni diamants ni dentelles.

— J'ai vos fleurs, Charles, votre cher présent.

— Merci, mon amie ; et il lui baisa la main.

— Voyez, continua la duchesse, il semble que tout participe à notre joie. Quel beau temps ! Quel air pur ! Le vent est frais, le soleil s'est levé sans nuages. Oh ! quelle douceur d'être heureux sous un si beau ciel !

— Oui, le vent souffle vers la Bretagne, répliqua Charles en pâlissant.

— Ne parlez pas de cela, je vous en conjure.

— Charles est ainsi, ajouta Marie ; il a toujours une pensée triste au milieu du bonheur.

— Cela est vrai, ma pauvre Marie !

— Et voilà pourquoi il a placé une scabieuse dans ce bouquet.

— La fleur des veuves, s'écria Gabrielle.

— Arrachez-la, reprit Pulchérie avec vivacité.

— Vous êtes un enfant, Mlle Pulchérie, répliqua Charles avec un sourire.

— Non, monsieur, répondit-elle, je ne suis qu'une femme.

— Monseigneur a-t-il paru ? demanda Volude.

— Non, il demeure maintenant à Greenwich, où se trouve un pauvre prêtre de son diocèse qui l'a appelé près de lui. Il sera ici à dix heures.

— C'est un saint homme que M. de Hercé ; une union bénie par lui doit être heureuse, murmura Mlle de Sombreuil.

— Et si vous saviez comme notre petite chapelle est jolie, reprit la duchesse : elle est garnie de roses, de lis, de jasmins, j'y ai fait placer des drapeaux blancs et l'écusson de France ; après la messe, nous chanterons le *Domine salvum fac Regem.*

— Nous sommes restées jusqu'à minuit pour parer le tabernacle, c'est un véritable bouquet de mariée, le parfum en monte jusqu'au ciel.

— Et nous n'y avons pas mis de scabieuses, monsieur, continua Mme d'Éponnes.

— Monseigneur a-t-il vu tout cela ?

— Non, non ; j'étais seule avec le sacristain et un bon vieux curé irlandais qui priait dans un coin ; je lui ai demandé de nous recommander à la Vierge, et il m'a répondu qu'elle protégeait les fiancés qui s'aiment bien.

— Alors nous sommes certains qu'elle ne nous oubliera pas. »

Pendant ces propos, le chevalier et Pulchérie se tenaient à l'écart ; Gabrielle s'en aperçut la première et se rapprocha d'eux.

« Monsieur de Lage, lui dit-elle en lui présentant un anneau, je vous dois mon présent de noces ; il ne sera pas si beau que si nous nous étions mariés dans la petite chapelle de l'hôtel d'Éponnes, en présence de toute la cour ; mais il vous sera précieux, je l'espère. »

L'anneau contenait un médaillon tournant, représentant d'un côté le portrait du comte, et de l'autre celui de la duchesse ; ce genre de bijou était fort à la mode alors.

« Il ne me quittera jamais tant que je vivrai, madame, répondit Volude avec émotion.

— Quant à vous, Pulchérie, vous qui êtes une sainte, et qui allez peut-être braver de grands dangers, voulez-vous porter cette croix bénite, elle vous servira de sauvegarde. »

Pulchérie s'inclina en silence et prit la croix sur laquelle étaient gravés le nom de Charles, celui de Gabrielle, et la date de ce jour mémorable. Elle y déposa un baiser respectueux et passa la chaîne autour de son cou.

Cette scène muette émut considérablement ceux qui y assistaient. On savait qu'il y avait là deux cœurs brisés, et chacun sentit dans le sien le contre-coup de cette douleur.

La porte s'ouvrit, et M. de Kergariou parut. Son air grave, presque solennel, vint augmenter la disposition involontaire de Mme d'Éponnes à la tristesse.

« Qu'avez-vous, monsieur? dit-elle.

— Je vous demande pardon, madame, mais il faut que j'entretienne M. de Sombreuil et mon neveu sur-le-champ.

— Qu'y a-t-il ? au nom du ciel. »

Les jeunes gens le suivirent dans une autre pièce.

« Armez-vous de courage, monsieur le comte, l'ordre arrive à l'instant, l'armée est dans la rade de Spithead, le vent est favorable, nous n'avons pas une minute à perdre, il faut partir.

— Partir, monsieur ! et mon mariage ?

— L'honneur et le devoir commandent, monsieur, vous savez ce que vous avez à faire. »

Charles cacha sa tête dans ses mains, Volude l'embrassa avec énergie.

« Je vais chercher l'évêque, mon ami, il vous donnera la bénédiction nuptiale sur-le-champ.

— Cela est inutile, mon neveu, monseigneur est déjà embarqué. On a pris à Greenwich tous ceux qui s'y trouvaient.

— Alors un autre prêtre...

— Où trouverez-vous un prêtre catholique à cette heure ?

— A la chapelle irlandaise, mon oncle.

— Mais il y a bien loin d'ici à la chapelle irlandaise, et nous n'avons pas le temps de nous y ren-

dre, je vous le répète, la barque nous attend.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Charles, cette épreuve est trop forte !

—Nos forces sont proportionnées à nos charges, mon jeune ami ; pensez que la gloire, le bonheur de notre pays nous appellent en France, et vous trouverez un dédommagement dans cette certitude.

— Je puis au moins lui dire adieu ?

— Hâtez-vous, monsieur le comte, les moments sont précieux, ne l'oubliez pas. »

Ils rentrèrent tous trois dans la chambre. A leur aspect, la duchesse poussa un cri terrible et se précipita vers M. de Sombreuil. Elle avait tout deviné.

« Vous partez ! s'écria-t-elle.

— Calmez-vous, mon amie, reprit-il, j'ai besoin de tout mon courage, ne me l'ôtez point.

—Ah ! vous ne me quitterez point ainsi, Charles, dites que vous ne le ferez pas !

— Hélas ! je n'en suis pas le maître, Gabrielle.

— Vous avez au moins quelques heures ?

— A peine quelques minutes.

— Quoi ! pas même le temps...

— Pas le temps de marcher à l'autel, madame, ajouta M. de Kergariou.

— Mais vous êtes ma femme, ma Gabrielle, répétait le jeune homme en la couvrant de baisers, mais Dieu a reçu nos serments, et à mon retour vous me serez rendue ; car je vous aime plus que tout au monde, plus que ma vie, plus que mon honneur... si vous n'étiez pas une noble créature qui me soutiendrait dans cette affreuse tentation !

—Allez, mon ami, puisqu'il le faut, interrompit la duchesse au milieu de sanglots déchirants, allez, et que Dieu vous garde. Je me souviens que je vous ai consacré à la cause de la royauté ; je serai digne de vous jusqu'à la fin.

— Partons, monsieur, disait tout bas M. de Locmaria. Nous arriverons trop tard.

— Adieu, ma bien-aimée, murmura Charles à genoux devant la duchesse. Je vais où je dois me rendre. Mon désespoir est sans bornes. Donnez-moi l'espérance.

— Nous nous reverrons, répliqua-t-elle. Faites votre devoir, et ménagez votre vie.

— Adieu, mon frère. Pensez aux martyrs qui du haut du ciel vous contemplent.

— Adieu, adieu, tout ce que j'aime. Adieu, Pulchérie. Ayez soin d'elle. Adieu, ma Gabrielle adorée. »

M. de Kergariou fit signe au chevalier. Tous les deux entraînèrent Charles pendant que la duchesse, à moitié évanouie, se penchait sur le sein de Mlle de Sombreuil. Lorsqu'elle entendit fermer la porte elle se releva en tressaillant.

« Il n'y est plus, madame, continua Pulchérie. Que Dieu veille sur lui ! »

Je ne connais pas de mots qui puissent rendre une pareille douleur. Il faudrait la peindre comme les anciens peignaient celle des pères, avec un voile.

Pendant ce temps, Charles, la tête à moitié perdue, suivait ses compagnons et le docteur. Ils montèrent tous dans une chaloupe, qui les conduisit au vaisseau où ils étaient attendus. On respecta l'affreux chagrin du comte. Personne ne lui adressa la parole, pas même le chevalier. Il souffrait aussi, ce faible enfant, mais il ne

songeait pas à se plaindre. Son infortune s'effaçait devant celle de son ami.

En arrivant au vaisseau qu'ils devaient monter, la première personne qui les reçut fut l'évêque de Dol. Charles se jeta dans ses bras. On se racontait à l'oreille sa triste aventure, et chacun le plaignait du fond de l'âme.

« Mon fils, dit le prélat, ici vous êtes général d'armée ; vous répondez de la vie de ces hommes, de l'avenir de la France, du salut du roi ; il faut oublier tout le reste.

— Vous avez raison, monseigneur, et vous serez content de moi. »

Les émigrés étaient réunis sur le pont. Tous regardaient avec joie ces rivages de l'Angleterre, qui fuyaient devant eux.

« Nous allons en France, disait M. de Locmaria au chevalier.

— Nous allons à la victoire ! répondait l'intrépide jeune homme.

— Messieurs, s'écria Charles, qui venait de faire un violent effort sur lui-même, messieurs, vive le roi ! »

Et il tira son épée, qu'il agita en l'air.

« Vive le roi, répétèrent les émigrés avec enthousiasme.

— Et Dieu sauve notre patrie, » ajouta l'évêque.

Il y eut alors un instant de délire, dont rien ne peut donner l'idée. Cette brillante jeunesse, ces nobles et valeureux chevaliers, marchant à la délivrance de leur pays et de leurs princes, semblaient les anciens croisés courant vers la terre sainte. Leurs cris firent lontemps retentir les échos, et ce ne fut que bien longtemps après leur départ qu'on cessa de les entendre.

IV

QUIBERON.

Ainsi que je crois l'avoir déjà dit dans le courant de cet ouvrage, je n'ai ni le projet, ni le talent de raconter les graves événements de cette époque. Mais je suivrai M. de Sombreuil jusqu'à la fin de sa glorieuse carrière, et, avant de descendre avec lui sur le théâtre de ses derniers exploits, je crois pouvoir ne rien faire de mieux que d'emprunter à un ouvrage très-remarquable la description de cette plage à jamais célèbre. La puissance de raisonnement, le style et

l'exactitude des détails font de ce livre une immense autorité pour le sujet que je traite. L'auteur connaît le pays, il l'habite, il a obtenu des renseignements sur les lieux mêmes, et de témoins auriculaires. Aussi chacune de ces lignes est marquée du cachet de la vérité ; et si l'on ne partage pas son opinion, au moins est-il impossible de s'empêcher de le croire (1).

« Entre Vannes et Lorient, à sept lieues environ de chacune de ces deux villes, la côte de la Bretagne s'allonge du nord-ouest au sud-ouest, à plus de trente lieues dans la mer, pour former une pointe d'inégale longueur : c'est Quiberon. Cette pointe est naturellement divisée en deux parties, la falaise et la presqu'île. La falaise se joint au continent, entre les bourgs d'Ardevin et de Ploërmel, plus près de ce dernier. En cet endroit, la côte s'est un peu relevée en colline, c'est la hauteur de Sainte-Barbe, au pied de laquelle est situé l'étang du moulin de Bégo. Au delà se déploie la falaise, longue d'une lieue,

(1) Relation du désastre de Quiberon en 1795, par M. Charles de Latouche, ancien maire de Belle-Isle-en-Mer.

d'abord large d'un quart de lieue au moins, se rétrécissant toujours entre deux mers, pour finir par un isthme de trois cents pas au plus, que j'ai vu quelquefois entièrement couvert par de grandes marées, lorsqu'elles sont secondées par le vent.

« C'est une plaine muette, dont la monotonie n'est coupée que par des bancs de sable mouvants, que le vent charrie et amoncelle. Elle est recouverte par endroits d'un gazon maigre et clairsemé, mais parmi lequel croissent, au printemps, une multitude de petits œillets, de petits rosiers, qui ne s'élèvent que de quelques lignes, et dont les fleurs sont fort odorantes. On avait le projet d'y semer une forêt. Les habitants de Ploërmel, en possession immémoriale d'y faire pâturer leurs troupeaux, s'y sont opposés. Au-dessus de l'isthme, le terrain se relève encore de l'est à l'ouest, où se trouve le fort Penthièvre, sur un petit rocher escarpé, au bord de la pleine mer. Il commande l'entrée de la presqu'île, entièrement fermée par un camp retranché, à marée haute; car, à marée basse, une assez large

grève se découvre, et laisse un passage à l'est.

« Au delà du fort Penthièvre, commence la presqu'île. Elle a une demi-lieue de largeur moyenne. Sa plus petite longueur jusqu'au bourg est de deux lieues, et la pointe de Beccouguel s'élève à une demi-lieue plus loin. La côte de l'ouest, haute d'environ soixante pieds, est roide, escarpée, garnie d'écueils, qui la rendent presque toujours inabordable. Elle n'a que le petit havre de Porteri, à peu près impraticable. La côte de l'est, au contraire, est basse, très-accessible, ayant deux bons havres, port Halinguen et port d'Orange. Le sol est sablonneux et peu fertile, ne produisant pas assez de blé pour la nourriture d'une population de dix-huit cents âmes, répandue dans une vingtaine de villages et dans les deux bourgs de Saint-Pierre et de Quiberon; mais on cultive avec soin la pomme de terre. Il y a peu de bétail, la mer n'est pas poissonneuse; on y trouve seulement des huîtres et des coquillages, ressource précieuse pour les habitants. C'est à tort qu'on a dit qu'ils étaient tous pêcheurs. Au contraire, ils ne pêchent point,

et ne possèdent même pas de chaloupes. La plupart naviguent au cabotage, au long cours ou sur les vaisseaux de l'État; le reste, en petit nombre, s'occupe des travaux agricoles dont les femmes sont presque exclusivement chargées.

« Le pays, subdivisé par des murailles à pierres sèches en une infinité de petites parcelles, présente un aspect d'autant plus triste, qu'il est dépourvu d'arbres : à peine en compte-t-on une douzaine à Kdarid. Il y a peut-être quinze ou vingt mûriers ou figuiers dispersés dans les villages. Le chauffage ordinaire consiste dans la fiente de vaches, pétrie et desséchée au soleil, et dans une espèce de varech ou goëmon, que l'on fait rouir en eau douce et dessécher ensuite. Les sources, quoique assez nombreuses, sont peu abondantes en été. Il y a en hiver trois ou quatre petits étangs que les chaleurs changent promptement en marécages.

« Lorsque Quiberon est dépouillé de ses moissons, rien de plus aride; on ne voit que des sables, des murailles et la mer. Une armée ne pourrait

y trouver des ressources suffisantes pour y subsister. . . . . , ... »

Ces lignes peignent mieux que je n'aurais pu le faire cette plage triste et désolée, sur laquelle allait se passer un des drames les plus frappants des temps modernes. C'est bien ainsi qu'on se figure cette presqu'île sans verdure, sans forêts, sans fleurs, presque sans habitants ; c'était bien là que devait s'engloutir le reste de notre valeureuse noblesse française ; c'était bien là que devait s'éteindre le dernier effort de la royauté, le dernier héroïsme de sa cause. Le deuil est partout. On y cherche en vain les traces de quelques jardins, de quelques joyeuses villas, on n'a devant soi que du sable et la mer, au-dessus de soi que le ciel nébuleux de la Bretagne et le soleil pâle de ces contrées.

La Vendée avait héroïquement combattu depuis la fin de 92. Elle avait soutenu à elle seule les efforts de la république, et plus d'une fois fait reculer les armées victorieuses de toute l'Europe. La mort successive de ses chefs, tués

les uns après les autres, avait introduit la discorde dans ses rangs, et le découragement ne tarda pas à la suivre.

Charette et Stofflet, restés seuls de tant de braves, se disputaient le commandement. D'un autre côté, la convention sentant la nécessité de mettre fin à cette guerre intestine, consentit à donner un gage éclatant de sa bonne volonté envers la Bretagne par le jugement et l'exécution de Carrier, ce bourreau des Nantais et la terreur de tout ce qui n'était pas sans-culotte effréné.

Après sa mort, on envoya dans l'Ouest onze commissaires pris dans le sein de la convention et choisis parmi les plus modérés, et l'on confia la défense du pays au général Canclaux qui commença l'œuvre achevée plus tard avec tant d'habileté et de bonheur par le général Hoche. Ces commissaires garantirent aux insurgés, par une proclamation, la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés, s'ils voulaient mettre bas les armes et se soumettre sans délai à la république.

Dès que ces dispositions furent connues, elles partagèrent plus que jamais les opinions. Les

royalistes véritables ne voulaient entendre à aucun arrangement, ni recevoir aucune grâce des régicides. On ouvrit néanmoins les prisons et l'on délivra des certificats d'amnistie à tous ceux qui consentirent à les accepter. Une portion des insurgés se laissa gagner par le désir de la paix, et aussi par des bruits adroitement répandus d'un acheminement vers la monarchie.

C'était là ce que désiraient les délégués. Ces bruits prirent de la consistance en n'étant point démentis, et bientôt ils arrivèrent jusqu'à l'armée de Charette, voisine de Nantes, et par conséquent plus à même de les recueillir. Quelques amis de l'ordre intervinrent entre les commissaires et le général de la cause royaliste; on représenta à Charette que le pays fatigué demandait le repos; on lui promit le retour des Bourbons aussitôt qu'on aurait pu terminer les démarches indispensables. On lui accorda de plus deux millions pour les frais de la guerre, et une amnistie pleine et entière pour lui et le dernier de ses soldats.

A ces conditions, Charette et ses officiers jurèrent soumission à la république française une

et indivisible, reconnurent ses lois et prirent l'engagement formel de n'y porter aucune atteinte.

Lorsqu'on apprit à l'armée de Stofflet la soumission de la division Charette, il n'y eut qu'un cri d'étonnement et de colère. Les chefs jurèrent de conserver leurs positions et de combattre jusqu'à la mort les assassins de Louis XVI. Pendant ce temps, le traité signé à la Jaunais avait son exécution. M. de Charette fit son entrée à Nantes, avec les représentants, et son état-major, la cocarde blanche au chapeau et les fleurs de lis au collet de son habit. Ce fut un spectacle étrange que celui-là : les deux partis confondus ensemble, conservant chacun leurs insignes et se mêlant dans les rues comme au banquet civique.

Stofflet et les siens, d'abord furieux, comprirent bientôt la nécessité d'imiter leurs camarades. On les gagna petit à petit. On leur fit des promesses trompeuses, on leur assura que les princes viendraient incessamment et que la liberté de Louis XVII serait le prix de leur soumission. Ils signèrent le même traité que Charette et ob-

tinrent, comme lui, de rester armés, et tout prêts à recommencer les hostilités si les conditions n'étaient pas exécutées.

Les bandes de chouans qui s'étaient formées dans la Bretagne ne prirent point de part à la capitulation des Vendéens; ils continuèrent leurs agressions et inquiétèrent d'autant plus les républicains, que peu à peu leurs troupes s'augmentèrent de tous les mécontents disséminés dans le Morbihan et le Finistère.

Le comte de Puisaye, qui commandait à ces soldats indisciplinés, passa en Angleterre et vint demander à Pitt un secours que celui-ci n'hésita point à lui promettre, dans la persuasion que le désordre établi en France dérangeait l'équilibre de l'Europe. Il comprenait à merveille que la restitution du trône à la maison de Bourbon devenait un point de sécurité pour l'Angleterre et pour les puissances continentales.

Le chevalier de Tinteniac, brave comme son épée, se mit à la tête d'un corps de chouans; bientôt son exemple fut suivi par tous les gentilshommes. Les Vendéens s'aperçurent qu'ils

avaient été joués et la guerre recommença avec plus d'acharnement encore.

Des messagers se rendirent plusieurs fois à Londres auprès du régent, Monsieur, comte de Provence.

L'expédition de Quiberon fut résolue, les chefs désignés, les époques fixées.

De leur côté, les républicains cherchèrent par tous les moyens possibles à arrêter l'essor des populations bretonnes. On envoya soixante mille hommes dans le pays et on en donna le commandement au plus célèbre des généraux de cette époque, à Lazare Hoche.

Cet homme, né dans une classe obscure, fut d'abord simple soldat aux gardes françaises, et à vingt-quatre ans il commandait en chef. Il reprit les lignes de Wissembourg et débloqua Landau, malgré les efforts d'une armée aguerrie; chacun de ses grades avait été le prix d'une action d'éclat, et après cette vaillante campagne, il reçut pour récompense une prison. A la chute de ses persécuteurs, il fut envoyé à Rennes avec la mission de combattre les rebelles et de pacifier

la Bretagne. Il fit l'un et l'autre de manière à mériter l'admiration de la postérité.

Hoche était beau, d'une beauté militaire surtout, loyal, généreux, incapable d'une mauvaise action; il avait pris pour axiome : *Des choses et non des mots.* En effet, pendant sa courte vie, il agit ponctuellement, il fut toujours digne de lui-même, c'était un héros du temps antique.

Il débuta par la clémence :

« — Quoi donc! disait-il aux royalistes dans « sa proclamation, vous préférez les bois et les « forêts à vos toits paternels! Vous préférez le « nom et le métier de bandits au nom de citoyens, « à la profession paisible de cultivateurs! Vous « préférez une mort honteuse et inévitable à la « gloire de servir la patrie! Quel délire! quel « égarement! Cessez donc, Français, de vous « armer contre la république; elle veut que « vous soyez libres et égaux. Rentrez dans son « sein, jouissez-y de ses bienfaits, ne prolongez « pas une vaine résistance qui me contraindrait

« de déployer des forces menaçantes et d'agir « avec rigueur. »

Ce langage modéré ne fit aucun prosélyte. La fermentation était à son comble, les insurgés s'armaient de toutes parts. Le mépris qu'inspirait un gouvernement faible et sanguinaire, sous le voile d'une feinte modération, la crainte de voir revenir la terreur avec d'autres noms et d'autres hommes, donnèrent de l'énergie aux plus timides, on appela à grands cris les émigrés et les Anglais.

Telles étaient les dispositions des deux partis, lorsque le comte de Puisaye mit à la voile à la tête de la première division de l'armée royale, sous le commandement immédiat du comte d'Hervilly. Cette division se composait de cinq régiments :

D'Hervilly ou Royal-Louis.

Du Dresnay.

D'Hector ou Royal-Marine.

De Rothalier ou Royal-Artillerie.

La Châtre ou Loyal-Émigrant.

Ils portaient la cocarde blanche.

La seconde division, sous les ordres du comte Charles de Sombreuil, était également de cinq régiments :

De Damas.

De Rohan.

De Béon.

De Salm.

De Périgord.

Il y avait encore un autre corps de soldats anglais dirigés par Son Altesse Royale monseigneur le comte d'Artois, puis la réserve commandée par le major-général Dayle, et lord Moira.

L'une et l'autre de ces divisions resta à Plymouth, prête à suivre les deux premières, selon que l'expédition avait été échelonnée.

Sir John Warrem embarqua sur son escadre le comte de Puisaye, le comte d'Hervilly et les régiments qui leur obéissaient. Leur descente devait s'opérer la première et ils étaient attendus avec une vive impatience. L'amiral Villaret-Joyeuse aperçut de Brest le convoi et sortit pour lui donner la chasse, il fut complétement battu

et les Anglais entrèrent en vainqueurs, le 26 juin, dans la baie de Quiberon.

Le 27 au matin les chefs royalistes se rendirent sur la côte à la tête de quatre mille hommes ; ils chassèrent les républicains du bourg de Carnac et s'y établirent, puis ils se dirigèrent vers la mer et le débarquement s'opéra, aux cris de : Vive le roi !

L'enthousiasme de la population ne peut se décrire. Elle se précipitait en masse au-devant des émigrés, en les appelant les sauveurs de la France, et dès ce premier moment les caractères des deux chefs, leurs manières de voir différentes, dont les résultats devaient être si désastreux, commencèrent à se développer.

Le comte de Puisaye, adroit, insinuant, plein de finesse, ambitieux et hardi, connaissait le pays par une longue habitude. Il savait dominer les Bretons en se prêtant à leurs défauts mêmes et en les laissant faire la guerre à leur façon. Il était parvenu, sans antécédents, ou même, ce qui est plus fort, avec des antécédents républicains, étranger à la Bretagne, il était

parvenu, dis-je, à recueillir l'héritage des La Rochejaquelin, des Bonchamps et des Lescure. Son but était presque atteint. Il possédait la confiance des princes, celle de l'Angleterre et celle de ses soldats. Encore quelques efforts et il devait recueillir le fruit de ses travaux, en replaçant sur le trône, non plus l'infortuné Louis XVII, dont il venait d'apprendre la mort, mais Louis XVIII, monarque très-capable de gouverner et de reconnaître les bons services de ceux qui lui rendraient sa couronne.

Le comte d'Hervilly, au contraire, homme à vues courtes, d'un esprit étroit, mais d'une grande bravoure et d'une fidélité inébranlable, prenait tout au pied de la lettre. Il estimait avant toute chose la discipline, et ne faisait pas le moindre cas de cette armée sans chefs réguliers, marchant en désordre et combattant selon son caprice. Il avait des instructions secrètes et ne voulut jamais les laisser modifier par les circonstances. Ce fut à son entêtement plus peut-être qu'à l'inconcevable imprudence du comte de Puisaye que le général Hoche dut la victoire.

Pendant que les trois corps des insurgés, commandés par MM. le chevalier de Tinteniac, comte de Boisberthelot et vicomte de Vauban, prenaient leurs positions, s'emparaient déjà des bourgs et des villages de la côte, M. d'Hervilly paraissait avec ses soldats dans la presqu'île et s'obstinait à faire des vieilles bandes des chouans, des militaires marchant alignés et réunis sous un même uniforme.

M. de Boisberthelot s'était emparé d'Auray. Les fonctionnaires publics avaient quitté la ville, dans laquelle les royalistes furent reçus à bras ouverts. Il se forma un bataillon de cinq cents volontaires, qui se réunit aux chouans et qui ne fut pas le moins courageux de cette valeureuse phalange. Les autorités de Vannes, effrayées, se dirigèrent sur Rennes. Le découragement gagna tout ce qui ne tenait pas au parti bourbonnien. Le général Hoche fit évacuer les côtes et se retira jusqu'à Ploërmel.

Personne ne semblait devoir arrêter la course des émigrés. S'ils avaient profité de ce premier moment de surprise répandu, non-seulement en

Bretagne, mais dans toute la France, ils pouvaient se créer des voies de communications avec l'Anjou, le Poitou et le Maine.

M. de Puisaye voulut marcher en avant, il faut lui rendre cette justice. Le comte d'Hervilly s'y opposa ; il prétexta des ordres qui lui prescrivaient d'attendre les deux autres escadres avant de s'éloigner des côtes, et surtout la nécessité de discipliner, d'organiser les nouvelles recrues et de leur apprendre l'art militaire. Cette différence de sentiment amena encore une discussion et enfin la nécessité de dépêcher un envoyé vers M. Pitt, afin de savoir de lui lequel des généraux devait diriger l'autre.

En attendant, le temps s'écoulait. Les ennemis revenaient de leur surprise et Hoche avait trop d'habileté pour ne pas regagner ses avantages. On perdit de la sorte cinq jours, les plus précieux et les plus utiles. Les chouans soutenaient M. de Puisaye ; et les émigrés, le comte d'Hervilly, dont l'habileté leur était depuis longtemps connue. Peu s'en fallut que ces querelles n'eussent des suites plus sérieuses et que cha-

cun ne défendit son opinion avec acharnement.

On décida enfin qu'on s'emparerait du fort Penthièvre, la clef de la presqu'île, pour atteindre le but que se proposait la comte d'Hervilly, qui, par une idée inconcevable, voulait y réunir toutes les forces de l'expédition et se placer ainsi entre la mer et le feu des républicains. Le 3 juillet, le fort fut assailli. On y avait laissé pour garnison six cents soldats de l'ancien régiment de la Reine, qui, partageant la terreur générale, n'essayèrent de faire aucune défense et se rendirent à discrétiou dès qu'ils en furent sommés au nom du roi. Quatre cents hommes, excités par d'anciens officiers qu'ils reconnurent, demandèrent du service et furent incorporés dans les régiments. On envoya les autres en Angleterre avec les officiers, comme prisonniers de guerre.

Pendant ce temps le général Hoche prit des mesures pour profiter de la longue inaction des royalistes qu'il ne s'expliquait pas. Il rentra à Vannes, envoya ses troupes de tous les côtés, se fit amener des pièces d'artillerie, demanda

des secours aux généraux cantonnés à Nantes et en Normandie et tomba sur Auray, au moment où l'on s'y attendait le moins. A la seconde attaque la ville fut emportée.

MM. de Tinteniac et de Vauban furent aussi chassés de leurs conquêtes. Les royalistes, dépourvus de canons, ne pouvaient résister à une armée plus nombreuse et fournie de toutes les ressources de la guerre. M. d'Hervilly avait promis d'envoyer son artillerie au secours des Vendéens; malgré leurs demandes réitérées, il s'y refusa et s'empressa au contraire d'évacuer toute la ligne en avant de la falaise, pour se réfugier dans la presqu'île. Il arriva de cette manœuvre que les chouans, cantonnés à cinq ou six lieues de là, se trouvèrent sans intermédiaire avec le corps d'armée.

Le général Hoche attaqua tous les cantonnements à la fois. Incapables de tenir tête à ses troupes disciplinées, les chouans ne se voyant pas secourus, se crurent sacrifiés et se débandèrent. Quelques-uns s'élancèrent avec désespoir dans les colonnes ennemies et pénétrèrent de

vive force dans l'intérieur du département. Les républicains mobilisés s'étaient répandus dans les campagnes et y exerçaient des excès et des vengeances atroces. On massacra des femmes, des enfants et des vieillards; on pilla les fermes. Tous ceux qui pouvaient échapper à ces infamies fuyaient vers la côte, chargés de ce qu'ils avaient sauvé du pillage. Il y avait plus de dix mille malheureux réfugiés sous la protection de George Cadoudal.

Aussitôt que la retraite commença, cette horde épouvantée se précipita vers la falaise. Les habitants de Ploërmel arrivèrent d'un autre côté. Il y eut encombrement partout. C'était à qui parviendrait le premier. Les bestiaux, les meubles embarrassaient leur marche, pourtant ils emportèrent tout, et ne laissèrent rien derrière eux. Afin de leur donner le temps de s'écouler, le bataillon d'Auray s'était placé en avant des positions que l'armée venait de quitter, et pendant plus de deux heures il essuya le feu des républicains, sauvant ainsi, par cette généreuse action, la vie de leurs compatriotes.

Hoche avançait toujours. Les trois colonnes se réunirent pour opérer leur retraite plus en ordre et garantir les fuyards qui les précédaient. Rien n'est comparable au courage que déployèrent dans cette occasion ces paysans sans discipline. Ni les boulets, ni les charges de cavalerie ne causèrent aucun désordre dans leurs rangs. Souvent embarrassés des femmes et des enfants, qui ne pouvaient marcher aussi vite qu'eux, ils se retournaient pour combattre, jusqu'à ce que ceux qu'ils protégeaient se fussent éloignés. Ils parvinrent enfin sous le canon du fort, et M. d'Hervilly se décida à donner l'ordre de faire feu sur les républicains.

Ceux-ci s'écartèrent, car il devenait désormais impossible de forcer les insurgés dans une position semblable. Les ennemis se retirèrent donc sans être inquiétés ; les royalistes avaient assez d'occupation chez eux pour ne pas songer à les poursuivre. Cette multitude épouvantée, qui les avait précédés, acculée entre les palissades du fort et les troupes de Hoche, encombrée de bagages, ne pouvant ni avancer ni reculer, se trou-

vait dans un état épouvantable. En vain les femmes et les enfants, à genoux, suppliaient-ils les soldats d'ouvrir les portes et de les recevoir, la rigide sévérité de M. d'Hervilly refusa cette grâce et les repoussa. Cette mesure prudente et dictée par la nécessité était pourtant souverainement impolitique. Elle ne put même avoir son exécution ; quelques boulets étant tombés au milieu de ces pauvres fuyards, ils poussèrent des cris horribles. Les insurgés les entendirent, apprirent quelle en était la cause, s'élancèrent aux palissades, les arrachèrent, les brisèrent en vomissant des imprécations et des menaces, et livrèrent enfin le passage aux infortunés qui n'attendaient plus que la mort.

De ce moment, la discorde s'établit plus que jamais dans les deux corps. Les régiments émigrés, composés de tout ce que la noblesse de France avait de plus instruit et de plus distingué, soumis à une discipline exacte et continuelle, se moquaient des officiers vendéens obligés de prier leurs soldats pour en obtenir l'obéissance. Les premiers exaltaient jusqu'aux nues les talents et

la bravoure du comte d'Hervilly, les autres ne reconnaissaient aucune autorité que celle du comte de Puisaye, et de leurs chefs immédiats. Les distributions inégales de vivres achevèrent la désunion. Les troupes soldées par l'Angleterre recevaient une portion complète. Les Vendéens n'en avaient que la moitié.

Pendant quelques jours, les républicains et les royalistes se fortifièrent chacun de leur côté ; les uns en deçà, les autres au delà du fort Penthièvre, placé entre les deux camps et devenu par conséquent le point le plus capital de la contrée. On eut le tort d'y laisser pour toute garnison les transfuges qu'on y avait trouvés. Cependant les royalistes commencèrent à sentir la gravité de leur position, et la nécessité d'une commune défense les réunit. Le conseil assemblé déclara qu'il fallait surprendre le général Hoche, l'inquiéter, l'empêcher de continuer ses préparatifs d'attaque, et tâcher de se faire un chemin à travers ses colonnes avant l'arrivée du renfort qu'il attendait chaque jour.

Cette entreprise échoua ; les troupes se pré-

sentèrent de toutes parts, l'artillerie, les provisions de toute espèce leur furent prodiguées; deux représentants du peuple, Tallien et Blad, vinrent se réunir à ces formidables ennemis. Dès ce moment, les esprits justes des émigrés durent comprendre qu'ils étaient perdus.

Le 7 et le 10 juillet, ils essayèrent des sorties presque sans résultats. Les avantages se balancèrent; enfin les émigrés demandèrent à grands cris l'assaut du camp des républicains.

« Non, certainement, messieurs, leur répondit le comte d'Hervilly, je ne suis pas assez content de vous pour cela. »

Au milieu de tous ces malheurs, un ennemi plus terrible, la disette, menaçait les insurgés. Quiberon, surchargé de plus de vingt mille hôtes étrangers, ne pouvait suffire à leur subsistance. L'eau même commençait à manquer. Il fut résolu qu'on ferait une diversion et qu'on tâcherait d'attaquer l'ennemi sur ses derrières. Pour cela, une expédition fut décidée. Mais ici nous allons retrouver quelques-uns des personnages de notre histoire et rentrer dans le cadre du roman.

Ce chapitre, consacré tout entier à un récit exact de l'état de la Bretagne, paraîtra peut-être un peu aride. Néanmoins, cette histoire, presque de notre temps, est pleine d'intérêt; de plus, elle était absolument nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre et pour mettre le lecteur à même d'apprécier la véritable situation de mon héros, au moment où il reparaîtra sur la scène.

V

ANCIENNES CONNAISSANCES.

La position de M. de Puisaye en Bretagne était fort difficile ; il commandait un corps de chouans, qui ne reconnaissaient ni ordre ni discipline, et il était dominé lui-même par un homme habile, hypocrite et vendu à ses ennemis. Cet homme, c'était le vicomte de Sorcy.

Depuis plusieurs années déjà, il y avait dans l'âme du vicomte une haine cachée, alimentée par l'envie, poussée à l'extrême par une jalousie presque excusable, et devenue enfin un besoin

de vengeance que rien ne pouvait apaiser. Bien qu'il fût plus âgé que M. de Sombreuil, il l'avait trouvé partout sur son chemin ; au service d'abord, dans les salons ensuite, et, ce qui était mille fois plus douloureux, auprès de Mme d'Éponnes. L'amour de Stanislas et de la marquise de Fécand mit le comble à sa colère, et dès lors il employa tous ses moyens pour perdre cette famille odieuse.

La mort de MM. de Sombreuil ne l'avait point satisfait. Charles restait encore et sur lui se résumaient toutes ses fureurs. Il le suivit de l'œil dans sa glorieuse carrière, il dévora comme des affronts personnels, les éloges dont il l'entendit accabler. Lorsque M. de Puisaye songea à l'expédition anglaise, ce fut lui qui lui en inspira la pensée, qui lui en dicta les préliminaires, ce fut lui encore qui désigna Charles comme un des officiers les plus capables de commander, et lorsqu'une fois il l'eut en sa puissance, il jura qu'il expierait toutes les larmes qu'il lui avait coûtées.

Le débarquement, les circonstances qui les

suivirent, la combinaison des marches étaient son ouvrage. Il effraya M. de Puisaye d'un comité mystérieux, dont il était en effet l'agent près de lui, et qui tenait le général sous sa domination, tel que le conseil des dix à Venise. Ce pouvoir occulte ne se montrait pas, ses ordres étaient impérieux, absolus, il fallait y obéir. De là les dissensions entre le comte de Puisaye et M. d'Hervilly; chacun avait ses instructions secrètes, ni l'un ni l'autre ne voulaient y manquer. Seulement l'un était sciemment trompeur, l'autre fut toujours de bonne foi.

Ainsi quand la presqu'île fut envahie par les pauvres Bretons, chassés de leurs chaumières, quand les troupes royalistes se trouvèrent placées entre la mer et leurs ennemis, il devint nécessaire de chercher un expédient pour remédier à cette faute, ce fut M. de Sorcy qui s'en chargea.

Il signifia à son chef un ordre péremptoire de faire sortir sur-le-champ deux divisions, en leur traçant leur itinéraire, et en les prévenant qu'au but de leur course ils en apprendraient davan-

tage. Il devait se trouver des agents inconnus qui leur indiqueraient leur destination respective. M. Jean-Jan commandait un de ces corps et M. de Tinteniac l'autre. Ces deux braves officiers avaient fait leurs preuves dans plus d'une circonstance. On ne pouvait révoquer en doute ni leur habileté, ni leur bravoure, ni leur honorable caractère, on ne pouvait faire un meilleur choix.

M. de Puisaye consentit avec une incroyable imprudence à ce démembrement de ses forces, il envoya ainsi à la mort des soldats et des généraux sur lesquels il pouvait compter, sans réfléchir à la nécessité de combattre des troupes qui s'augmentaient chaque jour de toutes les recrues faites dans les départements voisins. Il se laissa entraîner par le prétexte spécieux du manque de vivres, inconvénient auquel il aurait été bien facile de parer, puisque la mer était libre et que l'on pouvait embarquer avec ordre les bouches inutiles.

Lorsque la marche des colonnes fut réglée, on habilla en rouge les premières compagnies, pour faire croire à la présence des soldats an-

glais et imposer aux ennemis une grande crainte de leur assistance. Les deux chefs désignés acceptèrent sans hésiter la mission périlleuse qui leur était confiée. Ils s'abandonnèrent aveuglément à la conduite de M. de Puisaye, et consentirent à s'en rapporter complétement aux guides qu'il leur annonça.

Au moment où le conseil qui précéda leur départ venait de se terminer, Mercier, qui avait suivi son protecteur, et qui faisait partie de la garnison du fort Penthièvre, demanda le vicomte.

« Qu'y a-t-il ? dit celui-ci.

— Une lettre pour monsieur le vicomte, elle est apportée de Vannes, par un des messagers ordinaires.

— Donne-la-moi. »

M. de Sorcy rompit l'enveloppe ; aussitôt qu'il eut lu les premières lignes, il laissa échapper une exclamation.

« Elle est échappée ! Que peut-elle être devenue ?

— Serait-il vrai ?

— Oui, on m'écrit que le voisinage des bleus

a effrayé ses gardiens, qu'ils se sont enfuis, et que, se trouvant seule, elle a fait comme eux.

— Et l'on ne dit pas de quel côté...

— Non, aucun indice. Cependant il paraît que les fermiers chez lesquels on l'avait placée ne se sont point dirigés par ici, ils ont au contraire marché vers la Normandie, peut-être les aura-t-elle suivis!

— Cela est possible.

— Et alors sa perte est inévitable, sans secours, sans argent, sans protection.

— J'en ai bien peur, la pauvre dame!

— N'importe, il faut examiner ces paysans qui nous encombrent, il faut s'informer, les interroger; s'ils l'ont rencontrée, ils ne l'auront pas oubliée sans doute.

— Bien certainement.

— Il est important surtout qu'elle soit retrouvée avant le débarquement du deuxième corps; M. de Sombreuil ne doit pas la voir, il serait capable de faire de la chevalerie.

— Il suffit, monsieur le vicomte, je vais chercher.

— Jean-Jan et Tinteniac vont partir. Qu'un des nôtres s'échappe et aille instruire les républicains de leur itinéraire. Tout va bien. J'espère que d'ici à quelques jours les dernières forces royalistes se trouveront traquées dans cette souricière, et que rien ne troublera plus la paix de la France. Combien avez-vous déjà de transfuges?

— Dix, les autres attendent leur tour.

— Je les réserve pour une plus grande entreprise, et ce sera toi qui la conduiras. Les premières récompenses t'appartiendront. Oh! je voudrais que tout fût fini et vivre en repos, soit à Paris, soit dans une terre. Enfin ce ne sera pas long! Va, songe à nos recherches. »

Le soir même, les chouans désignés s'embarquèrent avec le même enthousiasme. Ils se dirigèrent vers les parties du Morbihan qu'ils devaient occuper, et la presqu'île se trouva de la sorte dégagée de quelques-uns de ses habitants. M. de Tinteniac marcha au-devant du danger, en soldat sans peur et sans reproche. Néanmoins cette espèce de partie de Colin-Maillard ne lui convenait nullement. Il ne se consola que par le dan-

ger même : dans sa route il livra plusieurs combats, et son armée rouge frappa tellement les imaginations bretonnes, qu'on en parle encore dans les campagnes. Partout il annonçait l'arrivée des émigrés et plusieurs régiments de l'armée anglaise. Partout les populations se ralliaient autour de son drapeau, mais partout aussi les républicains l'attaquaient; il marchait toujours, parce qu'il avait ordre de le faire, sans s'inquiéter des obstacles, c'est là le véritable courage.

Hoche avait été instruit par les transfuges de cette diversion méditée. Trop habile général pour rien changer à son plan de blocus, il ordonna à des colonnes mobiles de se porter à la suite des chouans, et d'empêcher à tout prix leur jonction. Ce n'était, hélas! pas difficile. Que pouvaient sept mille hommes dispersés contre des régiments aguerris et dix fois plus nombreux? Le général Champeaux rencontra le chevalier de Tinteniac à la Trinité-en-Porhoet. Les royalistes étaient animés d'une telle exaltation, qu'ils battirent complétement leurs enne-

mis et continuèrent leur marche triomphale ; mais dans la soirée, les républicains se rallièrent et revinrent à la charge. Ils inquiétèrent toute la nuit les intrépides aventuriers, et ne les rejoignirent pourtant que le lendemain au château de Coëtlogon, au moment où ils dînaient. George Cadoudal sauta sur son sabre, se mit à la tête de ceux qu'il put réunir, pendant que M. de Tinteniac ramenait les autres, et une seconde victoire fut le prix de leur vaillance.

Cette victoire fut cruellement achetée. Le brave Tinteniac, acharné à la poursuite des bleus, méprisant les périls qui l'entouraient, fut atteint par la balle d'un grenadier, au moment où un des siens ajustait le soldat ; les deux coups partirent à la fois : le soldat et le général tombèrent à côté l'un de l'autre !

Dès lors l'armée se trouva dans l'impossibilité d'exécuter les prétendues instructions de M. de Puisaye. Personne que M. de Tinteniac ne savait où se diriger. On lui avait recommandé le plus grand secret sur le but de son entreprise, et s'il en ignorait les suites, ses officiers ne devaient

pas connaître même les préliminaires. Néanmoins ils ne se séparèrent pas. Ils furent assaillis de toutes parts par des forces bien supérieures aux leurs. Il leur fallut alors s'éloigner de plus en plus de leur quartier général, où il leur fut désormais impossible de retourner.

MM. Jean-Jan et de Lantivy furent tout aussi malheureux ; les efforts les plus magnanimes ne les sauvèrent pas, et ils se virent contraints de se disperser.

Ainsi périrent, par la trahison, des hommes braves et fidèles. Ils tombèrent les armes à la main, et leur mémoire sera à jamais vénérée.

Cependant l'escadre qui portait le second corps d'expédition s'approchait des côtes. Pendant la traversée rien n'avait pu dissiper la mélancolie de Charles ; ni les pieuses exhortations de l'évêque de Dol, ni l'affection si tendre de Volude, ni les raisonnements de M. de Kergariou.

« Je ne la reverrai plus, répondit-il au chevalier. Je mourrai dans cette expédition.

— Vous aviez de semblables pressentiments

à l'armée des princes, et ils ne se sont pas réalisés.

— C'est qu'alors, mon ami, je ne me croyais pas aimé et je voyais l'avenir à travers mes larmes; à présent il ne me manque plus rien que le temps, et le temps m'échappera, je le sens.

— Quoi! le désir de combattre, la gloire, cette vengeance, que vous avez tant désirée, rien ne vous console, Charles!

— Mais songez donc, Volude, que quelques instants encore et elle m'appartenait, et nous étions unis! Si mon devoir ne m'avait arraché de ses bras, à présent nous serions ensemble; cette femme, mon premier, mon seul amour, que Dieu m'avait envoyée pour remplacer la famille que j'ai perdue. Ah! je suis trop malheureux!

— Ne vous plaignez pas, Charles, elle vous aime! »

Le 13 juillet les navires approchèrent de la baie. Tous les émigrés étaient sur le pont et saluèrent de leurs regards cette terre natale qu'ils venaient délivrer de ses tyrans.

« Voilà la Bretagne, mon neveu, dit M. de

Kergariou d'une voix émue ; le pays de votre mère, le mien.

— Et nous allons y descendre pour soutenir l'honneur de notre nom, monsieur; je veux montrer que, moi aussi, je suis gentilhomme et digne fils d'une Bretonne. »

Le jour se levait. Le soleil radieux et sans nuages montait derrière les côtes et parsemait les flots de paillettes d'or. Un coup de canon du vaisseau amiral, auquel répondirent les autres vaisseaux et le fort Penthièvre, annonça l'arrivée du deuxième corps. M. de Sombreuil, resté jusque-là dans sa cabine, parut avec l'évêque de Dol. A l'espect des falaises, il sembla visiblement ému.

« La France, messieurs! » dit-il en ôtant son chapeau.

Tous les officiers l'imitèrent ; M. de Hercé leva les yeux au ciel.

« N'allez-vous pas prier Dieu afin qu'il nous bénisse, monseigneur? reprit le jeune général. Beaucoup d'entre nous, sans doute, vont toucher cette terre chérie pour y fermer les yeux ; nous avons besoin de la clémence du ciel.

— Je compte célébrer tout à l'heure le saint sacrifice, monsieur le comte ; si vous voulez y assister, ainsi que ces messieurs, nous joindrons nos vœux aux vôtres, et Dieu nous entendra. »

On dressa un autel. Les matelots anglais reçurent ordre de ne pas troubler la cérémonie, et le plus grand silence régna à bord. Le vénérable prélat, entouré de ses prêtres, entonna d'une voix sonore le *Te Deum,* qui fut répété en chœur par tout ce qui l'entourait. Les yeux mouillés de larmes, ils étendirent les bras vers la patrie.

La patrie ! ce mot magique, qui donne aux pauvres comme aux riches l'amour du sol ; qui met en commun, pour la défense, ce qui appartient à quelques-uns dans la paix. La patrie ! qu'on regrette lorsqu'on en est loin, et qu'on déchire lorsqu'on s'en rapproche, sans le moindre scrupule. La patrie ! qui fait les héros et les traîtres. Oh ! c'est une puissante chose que celle-là ! Nos paisibles aïeux n'y songeaient guère, parce que personne ne les troublait chez eux ; ce

sont les révolutions qui enfantent les partis.

M. de Hercé continua la messe au milieu d'un recueillement profond. Charles, prosterné à côté de lui, pensait à la femme qu'il aimait le plus sur la terre, et cherchait dans la prière le courage dont il avait besoin pour chasser cette image. Il sentait en lui-même un foyer immense d'avenir. Il se jugeait appelé à de grandes destinées et employait tous ses efforts pour ne pas rester au-dessous d'elles. Lorsqu'il se releva, après le dernier cantique, sa contenance était changée. Ce jeune homme de vingt-trois ans montrait un front grave et réfléchi. On reconnaissait en lui un général chargé de puissants intérêts ; ce n'était plus l'amant pleurant sa maîtresse ; c'était un héros marchant à la gloire et disposé à combattre jusqu'à la mort.

Il s'adressa à l'amiral, et lui demanda un canot pour descendre à terre.

« Il faut que je voie M. de Puisaye, dit-il, que je me concerte avec lui pour le débarquement. Je suis impatient d'apprendre ce qui s'est passé jusqu'ici. Nous avons des succès

peut-être ; vous comprenez, monsieur l'amiral, combien il est important que j'en sois instruit. »

L'amiral lui donna sur-le-champ le canot qu'il désirait ; il partit accompagné de Volude, qui n'avait pas voulu le quitter, et du comte de Kerven, son aide de camp.

L'émotion de Charles, en mettant le pied sur le sol breton, ne peut se décrire. Il débarqua à quelque distance des avant-postes et marcha dans leur direction, conduit par le mouvement dont ils étaient environnés.

« Je tremble, dit-il ; je trouve à tout ceci un air sinistre. Ces femmes, ces enfants qui nous regardent étonnés et qui nous parlent cet étrange langage, me troublent. Je ne puis croire que nous soyons en France. Que disent-ils, M. de Kerven ? »

M. de Kerven, Breton de naissance, interrogea quelques-unes des femmes qui les suivaient ; toutes lui répondirent à la fois et la même phrase.

« Que veulent-ils, enfin ? continua M. de Sombreuil.

— Je n'y conçois rien. Ils disent qu'ils ont faim, et ils crient à bas les émigrés.

— Comment ! cela n'est pas possible !

— Ils le répètent, mon général, et ils accablent particulièrement le comte d'Hervilly !

— Oh ! il faut arriver pomptement jusqu'à M. de Puisaye. Informez-vous où nous le trouverons. »

Au nom de Puisaye, une acclamation retentit jusqu'au ciel.

« La discorde est parmi eux, il n'en faut plus douter, continua le comte. Nous arrivons à temps. »

Un officier de Loyal-Émigrant, qu'ils aperçurent, leur expliqua la position des choses, et la disette dans laquelle ils se trouvaient.

« Quoi ! répétait Charles, acculés dans cette presqu'île avec ces fuyards, séparés en trois armées, lorsque nous en avons une en face de nous qui doit nous écraser de sa force ! Et désunis ! Le ciel ne veut pas que nous réussissions. »

M. de Puisaye, logé dans un petit village, à quelque distance du fort Penthièvre, n'était pas

à son quartier général lorsqu'ils s'y présentèrent. Leur présence fut bientôt connue ; et là, comme partout, l'admirable beauté du comte fit le sujet de toutes les conversations.

« Le général d'Hervilly est-il dans ce cantonnement? demanda M. de Sombreuil.

— Il est avec le général en chef, répliqua le duc de Levis, et il nous a ordonné de l'attendre ici.

— Je l'attendrai donc près de vous, messieurs, si vous le permettez ; j'ai beaucoup à apprendre de lui.

— Monseigneur l'évêque de Dol n'est-il pas avec votre division, mon général? reprit M. de la Jaille, aide de camp de M. de Puisaye.

— Oui, monsieur, il descendra à terre demain matin.

— Demain matin ! le jour de la bataille !

— Vous avez donc une bataille ?

— Sans doute, mon général, et il est bien temps, car il y a longtemps que nous ne faisions rien.

— M. de Puisaye est-il loin d'ici ? le savez-vous ? reprit Charles avec impétuosité.

— Il doit être au fort Penthièvre pour examiner la défense.

— Je puis le rejoindre ?

— Certainement, mon général, mais s'il n'y est plus, vous perdrez du temps à le chercher.

— C'est juste. Il vaut mieux rester ici. »

L'impatience de M. de Sombreuil augmentait à chaque instant.

« La journée avance, disait-il ; il me sera impossible de faire débarquer mes régiments ; et demain la bataille ! »

Comme il marchait de long en large dans la chambre, il s'approcha de la fenêtre.

« N'est-ce point le général en chef ? poursuivit-il en montrant un groupe de personnes qui se dirigeaient vers eux.

— C'est lui-même, monsieur le comte.

— Je cours auprès de lui. »

Et il sortit précipitamment de la maison.

A son aspect, le comte de Puisaye fit un mouvement en arrière.

« Qui nous arrive là ? demanda-t-il.

— M. le comte de Sombreuil, commandant

le second corps d'expédition, répondit le vicomte.

— Ce jeune homme?

— Lui-même.

— Il est beau comme l'Amour, dit M. d'Hervilly d'un ton légèrement ironique.

— Et courageux comme Mars, » répliqua le vicomte qui sacrifiait un instant sa haine pour blesser M. d'Hervilly.

Sombreuil approcha.

« Soyez le bienvenu, continua M. de Puisaye en le saluant de la manière la plus aimable, nous vous désirions vivement.

— Il n'a pas dépendu de moi d'arriver plus tôt, mon général. Je m'estime fort heureux de n'avoir pas tardé davantage, puisqu'on se bat demain. »

MM. de Puisaye et d'Hervilly se regardèrent.

« Oui, répéta le premier, on se bat demain; pourtant vous ne serez pas de cette affaire-ci.

— Et quelle en est la raison, mon général?

— Rentrons chez moi, nous nous expliquerons mieux. »

Chemin faisant, on ne parla que de choses indifférentes; Sombreuil, préoccupé, et voyant

avec chagrin une discussion inévitable; les deux généraux embarrassés de lui donner une explication plausible.

« Auriez-vous la bonté de me confier, monsieur le comte, pourquoi ma division serait privée du combat de demain? demanda Charles aussitôt qu'ils furent dans la chambre de M. de Puisaye,

— Parce que cela est impossible, monsieur.

— Mais, pour quelle raison?

— Il ne reste point assez de temps pour opérer le débarquement.

— Ne peut-on remettre la bataille?

— Vous êtes un jeune général, monsieur, voilà pourquoi vous ignorez qu'une surprise ne se remet pas.

— Pourquoi non? Si l'ennemi doit être *surpris*, il le sera tout autant un jour que l'autre; seulement, la réussite serait plus certaine, puisque nous serions plus nombreux.

— Le plan a été formé autrement, monsieur.

— Réfléchissez bien, mon général. Un renfort de troupes fraîches ne vous serait-il pas nécessaire? Vous avez beaucoup souffert déjà; nous

arrivons tout disposés. Mes régiments demandent à grands cris à descendre. S'ils entendent le feu, ils sont capables de prendre les canots d'assaut et de débarquer.

— C'est une insubordination que je ne puis supposer, observa le comte d'Hervilly.

— Il est donc très-décidé que la deuxième division restera sur l'escadre, mon général?

— Très-décidé, monsieur le comte.

— Alors, je vous demande la permission de combattre en volontaire et de me mettre à votre disposition, puisqu'il faut renoncer à commander moi-même.

— Je vous verrai très-volontiers près de moi, monsieur, et vous n'en doutez pas.

— Je vais alors retourner près de l'amiral. J'ai quelques arrangements à prendre pour le temps de mon absence; et si par hasard je ne reviens pas, il ne faut point que le service en souffre.

— Cela est très-bien, général, interrompit M. d'Hervilly. Continuez une sévère discipline pour vos soldats; ils n'auront ici que trop de mauvais exemples.

— Que voulez-vous ! poursuivit M. de Puisaye avec un sourire, il faut nous prendre comme nous sommes. Les troupes sans solde obéissent difficilement.

— Oui, mais les généraux sont payés pour les faire obéir, monsieur le comte.

— Je me retire, messieurs, interrompit Charles pour rompre la discussion. Il me faut retourner au vaisseau. Je dois vous dire que nous vous croyions fort loin d'ici, et que nous avions meilleure espérance du début.

— Hélas ! nous avons perdu bien du temps !

— Voilà pourquoi il s'agit de le réparer, et pourquoi le combat de demain ne peut se reculer d'une minute. »

Charles s'inclina et sortit.

En entrant dans la première pièce, il se trouva en face du vicomte ; leurs yeux se rencontrèrent, et un éclair en jaillit.

M. de Sombreuil répondit au salut hautain de son subordonné en touchant légèrement le bord de son chapeau. Le vicomte le suivit du regard.

« Ne trouvez-vous pas que le comte de Sombreuil, malgré sa beauté, a quelque chose de fatal? dit-il à ses camarades.

— Je suis de cet avis, répliqua un autre; il est pourtant beau à miracle.

— Je le connais depuis bien des années et je vous assure qu'on lui fait chaque jour des compliments comme à une femme.

— Il n'est pas fat, néanmoins.

— Vous avez entendu parler de sa romanesque histoire?

— Oh! oui, cette famille a une étrange destinée. Son frère avait aussi des aventures singulières. »

Un coup de coude fit taire l'indiscret.

« Quelqu'un d'entre vous aurait-il envie de raconter les aventures singulières de M. Stanislas de Sombreuil? » reprit le vicomte en fixant tour à tour chacun des interlocuteurs.

Chacun se tut.

« Respect aux morts! » ajouta M. de Sorcy.

M. de Sombreuil retournait tout pensif à son canot.

« Vous suivrai-je demain? dit Volude d'un air timide.

— Non, Volude, M. de Kerven me suffira, vous êtes trop jeune.

— Oubliez-vous donc que je me suis battu souvent à vos côtés?...

— Je n'oublie rien, mon ami, reprit Charles en lui serrant la main.

— Eh bien! alors?

— Eh bien! vous viendrez si vous le voulez absolument. Je suis très-inquiet de cette journée. Nous aurions besoin de tant d'accord, et nous en avons si peu! »

Le canot les attendait et les ramena au navire.

Charles fut promptement entouré de son état-major. Aucun n'osa l'interroger, mais tous les regards se fixèrent sur lui.

« Messieurs, dit-il, les plans et les dispositions du général en chef exigent qu'il livre une bataille demain. Il est impossible de la retarder; en conséquence, vous ne pouvez pas y prendre part. J'ai en vain plaidé votre cause. Mais soyez tranquilles, ce n'est pas la seule occasion, et votre

tour ne tardera pas à arriver. M. de Puisaye a bien voulu me permettre de combattre en volontaire ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous représenter convenablement, et montrer à toute l'armée que je ne suis pas indigne de vous commander. »

Après ces mots, il donna tous les ordres nécessaires en son absence ; puis, il eut une longue conversation avec M. de Dol, qu'il engagea fortement à ne pas quitter la flotte avant deux jours.

« Vous n'êtes pas un soldat, monseigneur, ajouta-t-il, et vous n'êtes pas obligé de recevoir un boulet à votre poste. »

Puis, il remonta le même canot qui l'avait emmené la première fois, et, suivi de son aide de camp et de son ami fidèle, il débarqua bientôt sur la presqu'île de Quiberon.

VI

L'ANNEAU DE DEUIL.

Tout se préparait pour la bataille lorsque M. de Sombreuil rejoignit le général en chef, il trouva celui-ci soucieux et préoccupé, regardant d'un œil inquiet la journée qui devait suivre, ce qui était d'un mauvais augure, car celui qui doute de la victoire est dejà à moitié vaincu.

« Je ne sais ce que cela signifie, dit M. de Puisaye, mais il y a des traîtres parmi nous. Hoche est prévenu qu'il doit être attaqué, la surprise est donc manquée.

— Vous n'aviez pourtant pas révélé votre projet à l'armée ?

— Non, le conseil seul en était instruit, et comment espérer maintenant réussir? Les ennemis sont dix fois plus nombreux que nous! »

M. de Sombreuil ne répondit rien, un soupçon vague traversa son imagination. Il hésita à parler; peut-être, s'il l'eût fait, la catastrophe n'eût-elle pas eu lieu. Le souvenir de son père lui ferma la bouche.

« Non, se dit-il, je n'en suis pas assez sûr, et je ne veux pas déshonorer un homme que mon père aimait.

— Je resterai près de vous, général, reprit-il tout haut, vous avez bien voulu me l'accorder, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos efforts. »

M. de Puisaye était brave, on ne peut lui refuser cette qualité. Il ne s'effraya pas de son danger personnel, mais de la responsabilité qui pesait sur lui; il sentit combien il avait aventuré son entreprise en suivant les conseils du vicomte, et il se demanda involontairement ce qu'il y avait à faire pour l'avenir.

Le comte d'Hervilly entra dans la chambre.

« Mon général, dit-il, tout est disposé, nous n'attendons plus que vos ordres.

—Eh bien! marchons! s'écria M. de Puisaye, il faut vaincre ou mourir. »

Il était deux heures du matin, le 16 juillet; les royalistes sortirent de la presqu'île au nombre de quatre mille hommes. Ils cheminèrent en silence jusqu'aux avant-postes républicains, où régnait le plus grand silence. On avait envoyé une colonne d'un autre côté sous les ordres du vicomte de Vauban, afin d'opérer une diversion; une fusée annonça son débarquement et rendit un peu d'espérance au général.

Loyal-Émigrant formait l'avant-garde. Ce régiment, presque tout composé d'officiers, montra une bravoure admirable. M. de Sombreuil marchait au milieu d'eux, accompagné de Volude.

« Croyez-vous que nous soyons attendus, Charles? dit le jeune homme.

— Je sais que nous le sommes, mon ami, répondit tout bas le comte, et Hoche est trop habile pour ne pas nous le prouver. Cette tranquillité m'alarme. Ne vous écartez pas.

— Vous savez bien, mon ami, que je ne vous quitterai jamais. »

Les tirailleurs de Loyal-Émigrant se jetèrent dans le camp ennemi et y portèrent un moment le désordre. M. de Sombreuil les suivait, lorsque la scène changea : les batteries ennemies se démasquèrent, et un carnage horrible commença alors. Les royalistes furent criblés de boulets. Leur position serrée se prêtait admirablement à ce massacre, et aucun général ne songea à y remédier.

« Déployez-vous, » s'écria Sombreuil, qui prit sur lui un commandement dont personne n'usait, et qui se tenait au fort de la mêlée.

Il fut obéi, mais trop tard. Le régiment du Dresnay eut vingt-six officiers de tués sur quarante-huit, la moitié de ses grenadiers et presque tous ses soldats. Le marquis de Talhouet, qui les commandait, succomba à côté de son fils ; le marquis de Kergariou, cousin de celui dont il a été souvent question dans ce récit, fut coupé à coups de sabre. Le commandeur de la Laurencie, chef d'escadre, fut emporté par un boulet, ainsi que le célèbre Froger de l'Éguille.

« Royal-Marine est écrasé, disait M. de Lage à M. de Sombreuil, dans un instant de repos, ou pour parler plus juste, d'attente.

—Regardez, répliqua le comte en lui montrant le général en chef, debout, au milieu des morts et des mourants et près duquel ses deux aides de camp, le baron de Gras et le marquis de la Jailles, venaient de tomber.

Le vicomte de Sorcy restait seul à ses côtés.

Les royalistes reculaient ; Sombreuil et M. d'Hervilly faisaient des efforts inconcevables pour les rallier; mais à leurs troupes découragées on opposait sans cesse des troupes fraîches, qui se renouvelaient à chaque instant et dont l'artillerie était de beaucoup supérieure à la leur. Cependant le comte de Rothalier, qui commandait les canonniers, se mit en devoir de forcer un retranchement. Cette audace étonna les républicains, ils reculèrent à leur tour ; tout allait être sauvé lorsque le comte d'Hervilly reçut un coup de biscaïen dans la poitrine ; il ne voulut pas qu'on l'emportât et continua de commander

l'attaque. Un envoyé de M. de Puisaye ordonna tout à coup de se retirer.

« Mon Dieu ! s'écria Sombreuil, nous étions vainqueurs !

— N'importe, s'écria M. d'Hervilly d'une voix mourante, il faut obéir. »

M. de Rothalier fut alors chargé de protéger la retraite, et il le fit avec une bravoure sublime. Son fils unique fut tué à ses côtés ; il jeta un long regard sur lui, et reprit le commandement de l'arrière-garde avec le même sang-froid.

Hoche poursuivait ces malheureux débris avec des bataillons pleins d'ardeur, et peut-être cette journée eût-elle été complétement décisive si le vicomte de Vauban, dont la surprise avait manqué, ne fût pas débarqué à temps pour protéger la rentrée des émigrés dans la presqu'île.

Aussitôt après le combat, les royalistes se comptèrent : ils avaient perdu huit cents hommes !

M. de Puisaye était atterré. Il rassembla de suite son conseil, Charles fut appelé à en faire partie. Il se trouva le premier au rendez-vous, et en entrant dans la pièce où l'on devait se réunir, il

aperçut un homme assis près d'une table et occupé à écrire. Cet homme releva la tête, c'était M. de Sorcy ; il salua silencieusement le comte et continua son travail.

« Un instant, monsieur, je vous prie, j'ai besoin de vous parler.

— Que désirez-vous, mon général ?

— Il est dans le monde une personne bien malheureuse. Cette personne, que vous devinez facilement, qui m'intéresse plus que je ne puis vous le dire, qu'est-elle devenue ?

— Qui cela, mon général ? Mme d'Éponnes ?

— Mme d'Éponnes est désormais sous ma protection, monsieur, répliqua Charles avec beaucoup de hauteur, vous n'avez aucun compte à rendre d'elle. Je vous parle de Mme de Fécand. »

Ce fut au tour du vicomte à répondre.

« Cette pauvre égarée, monsieur, n'a plus rien à démêler avec votre famille, grâce à Dieu! elle est en sûreté, et je vous prie de ne plus penser à elle.

— Voilà ce que je voulais savoir, monsieur, et, à l'avenir, je n'aurai pas besoin de vous

connaître autrement que comme l'aide de camp du général en chef. »

M. de Sombreuil laissa tomber ces mots d'un ton si méprisant, que le vicomte porta involontairement la main à son épée. En ce moment plusieurs personnes entrèrent, ils ne se rejoignirent plus ; les étincelles de haine qui brillaient dans les yeux de M. de Sorcy s'éteignirent pour faire place à une physionomie impassible. Il ne paraissait être en effet que le secrétaire du conseil.

M. de Puisaye parut.

Le salut qu'il échangea avec les autres chefs révélait toute la détresse de son âme.

« Messieurs, dit-il, parmi les malheurs de cette journée, il faut compter une grande perte. M. le général d'Hervilly ne survivra point à sa blessure.

Une espèce de stupeur se répandit dans l'assemblée.

« Nous ne pouvons pas nous dissimuler, messieurs, reprit M. de Puisaye, que notre position ne soit affreuse ; nous avons perdu nos meilleurs

soldats ; nous manquons de vivres ; nous avons sur les bras une bande affamée de paysans qui dévorent le peu qui nous en reste. Notre armée, de beaucoup affaiblie par les détachements que j'ai dû envoyer, et surtout, hélas ! par les coups des républicains, notre armée a devant elle la perspective de plusieurs journées comme celle-ci, avant de succomber tout à fait, car elle ne se rendra pas sans défense, et nous périrons jusqu'au dernier. Je viens vous proposer une mesure dictée par la prudence et par l'humanité. Nous avons encore dans la rade les vaisseaux qui nous ont amenés, la division du comte de Sombreuil n'a pas mis le pied sur le sol breton, notre second corps d'expédition attend à Southampton, des vents favorables, retournons vers l'Angleterre, réunissons toutes nos forces, et revenons ensuite avec des plans mieux combinés, venger et nos pertes d'aujourd'hui et celles que nous avons déjà faites. De cette manière la victoire me paraît certaine. Qu'en pensez-vous, M. de Sombreil ? »

Le discours du général en chef avait fait une

vive impression sur les membres du conseil, ils se regardaient entre eux ; ils étaient ébranlés ; lorsque M. de Sombreuil parla, toute l'attention se concentra sur lui.

« Puisque vous me faites l'honneur de me demander mon opinion, mon général, répondit-il, je prendrai la liberté de vous dire qu'elle est absolument contraire à la vôtre. Je sens mon cœur se révolter à l'idée de fuir ; de fuir devant les assassins de nos familles, de nos princes, devant les sujets indignes du roi martyr. Et quelle idée donnerions-nous à l'Europe de la noblesse française ? car l'Europe nous regarde, messieurs, et nous ne sommes pas libres de déshonorer les noms transmis par nos ancêtres. Ici, dans ce loyal pays, entourés de paysans restés fidèles, nous démentirions notre fidélité ! Oh ! vous n'y avez pas songé, mon général, ce serait une honte. Nous avons fait de grandes pertes, soit, de grandes fautes peut-être, il ne m'appartient pas de les juger ; tout cela est réparable. Nous sommes encore les maîtres de la presqu'île et de la mer ; un message envoyé à lord Moira

pressera son arrivée, et le projet si judicieusement conçu par M. le comte de Puisaye s'exécutera. Seulement, nous garderons notre position, que les ingénieurs assurent pouvoir tenir deux mois, et l'on ne dira pas que nous avons fui. Pour un gentilhomme, la fuite est un crime ; il faut savoir mourir ! »

Un murmure d'approbation accueillit ces nobles paroles. Cependant, quelques chefs essayèrent des observations qui tinrent la majorité indécise. Le vicomte, dont la gloire de Sombreuil augmentait la haine, fit tout ce qui dépendait de lui pour entraîner ses voisins dans le parti contraire ; M. de Puisaye soutenait son projet, l'hésitation était manifeste. Charles se leva avec impétuosité.

« Partir, messieurs ! s'écria-t-il, vous ne le pouvez pas, quand les baïonnettes républicaines seraient dressées contre vous. Et ces femmes, ces enfants et ces malheureux réfugiés que vous protégez seuls, qui n'ont plus ni asile, ni patrie, que deviendront-ils, si vous les abandonnez ? Vos ennemis, furieux de vous voir échapper à leur

rage, se vengeront sur eux de ce que vous leur aurez ravi. Le noble caractère du général Hoche le met à l'abri d'un pareil soupçon, mais est-il donc le maître ? N'a-t-il pas près de lui le féroce Tallien ? et nous savons tous ce que c'est que Tallien ! Non, l'honneur nous ordonne de défendre jusqu'au dernier soupir les infortunés qui se sont donnés à nous. Fortifions ces grèves incultes ; vivons-y de privations s'il le faut, mais restons-y autour de notre drapeau et devant les réfugiés qui nous implorent. Ne pensez-vous pas, messieurs, que c'est notre devoir ? »

Une acclamation lui répondit. Il avait attaqué une corde qui n'est jamais muette chez les Français : la générosité !

Il se retourna modestement vers M. de Puisaye et ajouta :

« Mon général, nous attendons vos ordres.

— Vous êtes un noble soldat, monsieur de Sombreuil, reprit M. de Puisaye d'une voix émue ; vous avez une éloquence chaleureuse et une conviction profonde, on ne saurait vous résister, je me rends à votre avis. J'enverrai,

aujourd'hui même, une dépêche à M. Pitt pour le prier de hâter notre réunion avec le second corps d'armée. D'ici là, nous tâcherons de nous défendre, nous et nos malheureux compatriotes ; mais nous sommes bien peu nombreux !

— Le corps du chevalier de Tinteniac a-t-il réussi dans son entreprise, demanda le duc de Levis ; avez-vous de ses nouvelles, mon général?

— Hélas ! le chevalier de Tinteniac est mort ! murmura le comte en baissant la tête.

— Lui aussi ! s'écria M. de Rothalier.

— Il ne faut donc compter que sur nous-mêmes, interrompit vivement Sombreuil, qui voyait le découragement revenir. Nous en aurons toute la gloire, et, si nous succombons sur ces plages historiques, dans l'avenir on dira de nous, comme des quarante Bretons morts pour la cause de leur pays, en montrant le champ de bataille : Ici ils sont tombés ! »

L'enthousiasme se communiqua de nouveau. On vota par acclamation l'envoi d'un message au ministère anglais, et la prolongation du séjour dans la presqu'île.

Sombreuil donna, ce jour-là, une opinion bien élevée de ses talents et de son caractère.

« C'est un héros que ce jeune homme, disait, en quittant le conseil, le marquis de Saint-George; il a la tête d'un vieux général et le cœur d'une femme ! »

M. de Sombreuil resta quelques instants en arrière, jusqu'à ce que le général en chef fût seul avec son aide de camp. Alors il se rapprocha d'eux.

« Vous me pardonnez ma hardiesse, mon général ; je l'espère, du moins. Je n'ai pas été maître de moi-même lorsque vous avez parlé de reculer devant nos ennemis.

— Vous avez fait votre devoir, monsieur ; vous avez suivi votre conviction, je ne puis que vous en louer.

— Maintenant, mon général, oserais-je vous adresser une demande ?

— Parlez, vous avez acquis le droit de tout dire.

— Daignez confier à ma division la garde du fort Penthièvre. C'est le poste le plus dangereux

et le plus important ; c'est la clef de la presqu'île. Le jour où on nous aura repris le fort Penthièvre, nous serons perdus !

— On ne nous le reprendra pas, mon général, s'il plaît à Dieu, » dit le vicomte.

M. de Sombreuil n'eut pas l'air de s'apercevoir de l'interruption et continua :

« Mes troupes sont fraîches ; elles sont animées d'un enthousiasme et d'un courage qui n'a point encore été désenchanté ; c'est à elles qu'il faut remettre l'héritage de vos régiments décimés, ne le pensez-vous pas ? »

M. de Puisaye paraissait réfléchir profondément.

« J'y songerai, répondit-il enfin.

— C'est demain que commence le débarquement de la division, mon général, le temps nous presse.

— Il est très-difficile de faire ce que vous désirez, monsieur le comte, je ne sais...

— Quelle raison donner au régiment d'Hervilly qui habite le fort ? Il attribuerait sa disgrâce à la mort de son colonel, et cela ferait un mau-

vais effet dans l'armée, poursuivit M. de Sorcy.

—Mon général, je vous laisse à vos méditations et je vais prendre un peu de repos, répliqua Sombreuil ; nous pouvons, je crois, rester tranquilles le reste de cette journée.

— Vous devez avoir besoin de dormir ; la nuit a été si fatigante, pour vous surtout, et à votre âge on dort si bien !

— Je n'ai plus mon âge, mon général, j'ai souffert plus qu'un vieillard. »

Un sourire sardonique passa sur les lèvres du vicomte, Charles ne s'en aperçut pas.

Il sortit de la maison et se dirigea vers celle qui lui avait été désignée pour logement et où il avait laissé Volude. Il n'y trouva plus son jeune compagnon ; le docteur seul l'y attendait.

« Savez-vous où est le chevalier, docteur? demanda Charles.

— Je l'ignore absolument, répondit M. Bernier, je rentre à l'instant pour chercher une de mes trousses ; vous comprenez, mon général, que j'ai de l'ouvrage, hélas !

— Monsieur d'Hervilly, le sauverez-vous?

— Non, mon général, c'est un homme perdu, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il souffrira longtemps peut-être avant de mourir.

— Je suis inquiet de Volude ; dans vos courses, docteur, si vous le rencontrez, envoyez-le-moi. »

Le docteur sortit. Charles, resté seul, se jeta sur un mauvais grabat, dans un coin de la chambre : il était épuisé de fatigue. Sa première pensée, néanmoins, fut pour Gabrielle, il songea à lui écrire par le courrier qu'on allait dépêcher en Angleterre, et il sortit de son sein le médaillon qui renfermait son portrait qu'il contempla longtemps.

Un léger bruit lui fit tourner la tête, M. de Lage était devant lui. Sa physionomie, d'ordinaire si triste et si calme, offrait une expression étrange ; il pouvait à peine s'exprimer, et il mit quelques instants à répondre aux questions de Charles.

« Qu'avez-vous, mon ami, au nom du ciel !

— Oh ! Charles, j'ai vu une chose horrible !

— Qu'est-ce donc ?

— Une folle, une pauvre folle !

— Ici ?

— Oui, au bout du village, elle est le jouet des soldats, et si vous saviez combien elle est touchante, et si vous saviez qui elle est !

— Qui est-elle ?

— Mme de Fécand !

— Mon Dieu !

— Elle-même.

— Son frère m'avait dit ce matin qu'elle était en sûreté. Oh ! je vais l'arracher à ces insultes. Mon pauvre Stanislas ! tu l'aurais fait pour Gabrielle ! »

Il se leva et courut, guidé par Volude, vers l'endroit qu'il lui avait désigné. Lorsqu'il y arriva, une scène étrange se présenta à ses regards.

Mme de Fécand était placée au milieu d'un cercle de soldats. Sa beauté n'avait rien perdu de sa délicatesse, elle était même peut-être plus remarquable ; ses longs cheveux épars sur ses épaules, et relevés d'un côté par une espèce de guirlande de verdure, encadraient admirablement son visage. Sa robe de soie en lambeaux, ra-

justée avec une sorte d'élégance, révélait les habitudes d'une femme de qualité ; une dentelle déchirée pendait autour de ses bras, un long ruban blanc, teint de sang, lui servait de ceinture. L'excessive distinction de ses pieds et de ses mains formait un contraste frappant avec tout ce qui se trouvait autour d'elle ; elle semblait une princesse des contes de fées soumise à un enchantement.

Agenouillée ainsi au milieu de ce cercle, elle chantait. Elle chantait une chanson infâme, expression des sanglantes saturnales de cette époque : *Dansons la carmagnole !* et elle donnait à ce refrain sautillant une expression de douleur indéfinissable ; de grosses larmes tombaient de ses yeux ; il était visible que si l'esprit avait oublié, le cœur se souvenait toujours.

A côté d'elle, la soutenant sur son sein, Charles vit une jeune fille, au regard noble et fier, à la contenance assurée, dont les traits révélaient à la fois le courage et la modestie. Cette jeune fille parlait aux soldats qui se jouaient de la pauvre folle, et sa parole les avait tous frappés de stupeur, car elle leur disait :

« Vous êtes des lâches ! »

Cette jeune fille, c'était Pulchérie ! A l'aspect de M. de Sombreuil et de Volude, elle devint rouge et se retira en arrière ; elle sentit qu'elle n'avait plus besoin de protéger Geneviève.

« Qu'est-ce cela, messieurs? demanda Charles d'une voix sévère ; n'avez-vous donc point de pitié ? »

C'étaient des grenadiers du régiment d'Hervilly ; ces anciens républicains enrôlés à la prise du fort Penthièvre. Ils ne connaissaient pas M. de Sombreuil ; mais ils ne purent se tromper aux insignes de son grade.

« Mon général, répliqua l'un d'eux, elle est folle !

— C'est justement à cause de cela que vous lui devez davantage. Retirez-vous. »

Les mutins obéirent en retournant plusieurs fois la tête.

« Mademoiselle, reprit Charles en s'inclinant respectueusement devant Pulchérie, vous êtes arrivée à temps pour faire une bonne action. Je vous en remercie, car cette infortunée a droit à

toute ma sollicitude. Voulez-vous que nous essayions de la conduire au docteur ? »

Pulchérie remercia en balbutiant, et resta aussi interdite que le chevalier, dont les regards ne l'avaient pas quittée.

Ils s'approchèrent de la marquise. Elle continuait toujours son chant. Charles lui prit la main; elle ne s'y opposa point.

« Madame, lui dit-il, c'est moi, c'est Charles. »

A sa voix, elle releva la tête.

« Oh ! dit-elle en joignant les mains, parlez encore.

— Vous me reconnaissez donc ?

— Oui, je reconnais votre voix. Il y a bien longtemps que je ne l'avais entendue.

— Je suis Charles de Sombreuil.

— Sombreuil ! »

Elle poussa un cri affreux et tomba inanimée sur la terre.

« Oh ! mon Dieu ! dit le comte, je l'ai tuée !

— Non, non, elle respire encore, ce n'est qu'un évanouissement; hâtons-nous de la transporter vers mon père.

M. de Sombreuil appela quelques chouans qui les regardaient, et les pria de se charger de la marquise.

« Oui, répondirent-ils; elle n'est pas méchante. »

Le triste cortége se mit en marche, Pulchérie persistant dans son pieux ministère et soutenant la tête de Geneviève.

« La malheureuse, disait Charles au chevalier, comment se trouve-t-elle là ?

— Son frère l'abandonne apparemment.

— Oh ! je ne la lui rendrai pas !

— Vous y serez contraint peut-être.

— Non, de par le ciel, dussé-je l'envoyer à Hoche en lui faisant savoir son histoire; je suis sûr qu'il la ferait placer dans un hôpital où elle serait soignée au moins !

— Il est assez généreux pour cela. »

On arriva à la chaumière ; Mme de Fécand fut placée sur le lit où Charles s'était étendu un instant, et l'on dépêcha un domestique à la recherche de M. Bernier.

Depuis l'arrivée de Pulchérie, malgré les événements qui s'étaient succédé, M. de Sombreui

n'avait pensé qu'à Gabrielle. Il n'osa pas interroger la jeune fille, un sentiment de délicatesse, facile à comprendre, le retint. Lorsque la malade fut couchée, Mlle Bernier vint d'elle-même au-devant des désirs du comte.

« J'ai quitté madame la duchesse et Mlle de Sombreuil il y a trois jours, monsieur le comte; elles m'ont chargée de ces lettres et de ce petit paquet pour vous. »

Charles se retira à l'écart pour lire les lettres. Volude et Pulchérie restèrent seuls.

« Et vous êtes venue, mademoiselle, malgré tous les dangers? s'écria le chevalier en la regardant avec admiration.

—Je n'en ai pas couru beaucoup jusqu'ici, monsieur. Un bâtiment de commerce m'a transportée de Douvres dans cette baie, un canot m'a déposée à terre, et me voilà.

— Mais vous ne savez pas dans quelle position presque désespérée nous sommes! Traqués dans cette presqu'île, sans vivres, sans canons, nous pourrons peut-être reculer notre mort, mais nous finirons par succomber.

— Ma place est près de mon père lorsque de grands périls le menacent, monsieur le chevalier; je n'ai que lui seul au monde, et s'il meurt je veux le suivre. »

En disant ces mots, Pulchérie se débarrassa d'un grand manteau dont elle était presque enveloppée, et la singularité de son costume frappa M. de Lage. Elle portait un habit semi-religieux et au cou un crucifix de bois noir.

« Que signifie cela, mademoiselle ? s'écria-t-il.

— Dans une guerre sainte comme celle-ci, chacun doit participer à l'accomplissement de cette œuvre. Je serai près de mon père en sœur de charité. Vêtue de la sorte, les pauvres malades auront plus de confiance en moi, et je serai plus respectée des autres. »

Charles se rapprocha d'eux, la pâleur sur le visage.

« Je ne suis pas superstitieux, mademoiselle, interrompit-il, mais ce présage me frappe. Mme d'Éponnes m'envoie un anneau, elle se sera probablement trompée : voyez ! »

C'était une bague de deuil, entièrement émaillée de noir, et sur le milieu de laquelle était sculptée une colonne brisée. Derrière la bague se lisait cette inscription :

LE ROI. — 21 janvier.
LA REINE. — 16 octobre
MON MARI. — 31 juillet.

Pulchérie devint toute tremblante en lisant ces dates funestes.

« Oh ! c'est une erreur, dit-elle.

— C'est une erreur qui deviendra peut-être un présage.

— Quelle folie !

— Mademoiselle, lorsqu'on est loin de ce qu'on aime, on n'a de superstition que pour le malheur. »

Il disait vrai. On croit si vite à de nouvelles souffrances quand on souffre, et il est si difficile de ne pas douter de l'avenir, lorsque le présent est sans espérance. »

Il passa néanmoins l'anneau à son doigt.

« Le 31 juillet, répétait-il. Oui, nous irons peut-être jusque-là!

—Voilà la cause de cette erreur, reprit Pulchérie : au moment de nous séparer, il faisait nuit; madame la duchesse m'a accompagnée jusqu'au bas de l'escalier, et en m'embrassant, elle m'a remis une bague qu'elle venait d'ôter à cette intention, dans l'obscurité. « Tenez, me dit-elle, donnez-lui cela. Je ne l'ai jamais quittée depuis mon enfance, cela lui portera bonheur. C'est un anneau bénit. » J'ai pris la bague, je l'ai mise dans une boîte sans la regarder, j'ai pensé qu'elle aurait ainsi plus de prix à vos yeux.

—Et vous le voyez, répéta de nouveau Charles, c'est un anneau de deuil. Le 31 juillet! Mon père et Stanislas ont péri le 8 août. »

M. Bernier entra, il embrassa tendrement sa fille, puis il s'occupa de Mme de Fécand. Il se fit raconter jusqu'aux moindres circonstances de ce qui s'était passé.

« Je vais la saigner, dit-il. Si après cela elle revient à elle, si elle reconnaît M. le comte, ne fût-ce qu'une minute, il y aura de l'espoir; mais

si elle reste dans le même état, il faut y renoncer, elle est incurable. »

Il ouvrit la veine de Geneviève. Le sang coula goutte à goutte, elle fit un mouvement, puis elle voulut se lever sur son lit; on fut obligé d'employer la force pour la retenir.

« Oh! s'écria-t-elle, pourquoi me forcer de me coucher déjà? Je n'ai pas le temps, il faut que j'aille à la prison.

— Vous ne voulez pas rester avec moi? poursuivit Charles.

— Je veux aller à la prison. »

Et elle se mit à recommencer la carmagnole d'un ton joyeux, qui faisait plus de mal peut-être que sa mélancolie de tout à l'heure.

Le médecin secoua la tête.

VII

DISSENSIONS.

Dans la soirée, au moment où Pulchérie, fatiguée de veiller sur Mme de Fécand, venait de s'endormir auprès d'elle, on frappa à la porte. M. de Sombreuil, Volude et le docteur se promenaient de l'autre côté de la maison, Pulchérie n'entendit pas. On frappa de nouveau, puis la porte s'ouvrit, et le vicomte de Sorcy entra dans la chambre, suivi de Mercier.

« Elle est ici, monsieur le vicomte, mes camarades l'ont vu transporter ce matin.

— Il n'y a personne, Mercier, on ne nous répond pas. Ils l'auront mise ailleurs.

— Qui va là? s'écria Mlle Bernier, réveillée en sursaut, et que l'obscurité empêchait de reconnaître ceux qui parlaient.

— Nous sommes des amis, madame, soyez tranquille, reprit le vicomte; n'est-ce point ici que demeure M. le comte de Sombreuil?

— Oui, monsieur. Et que lui voulez-vous?

— Est-il chez lui?

— C'est une question à laquelle je ne répondrai pas avant de savoir ce qui vous amène.

— Peu de chose. On m'a assuré qu'il avait recueilli chez lui une malheureuse privée de raison.

— Après?

— Cette femme est ma sœur, et je viens le débarrasser de cet embarras. »

Pulchérie ne répliqua pas, elle cherchait à allumer une bougie placée sur une table; lorsqu'elle y eut réussi, elle l'éleva à la hauteur de la tête du vicomte. Après cet examen, elle répéta lentement :

« Ah ! vous êtes monsieur le vicomte de Sorcy ?

— Moi-même. Vous savez donc que la marquise de Fécand est ma sœur ?

— Je vais prévenir M. le comte. »

Elle ouvrit une fenêtre et appela son père. Elle lui parla bas quelques instants, il revint presque aussitôt accompagné de Charles et de M. de Lage.

« Que désirez-vous, monsieur ? dit le général.

— Mercier, que voilà, m'a raconté qu'avec votre générosité ordinaire, vous aviez arraché ce matin ma pauvre sœur aux insultes des soldats d'Hervilly, et que vous lui aviez donné un asile. Je viens vous témoigner ma reconnaissance, mon général, et vous prier de remettre Mme de Fécand entre mes mains.

— Je ne vous la rendrai pas, monsieur. »

Le vicomte se redressa fièrement.

« Et de quel droit la garderiez-vous, monsieur ? Nous ne sommes pas ici à la guerre, et votre commandement cesse.

— Du droit de l'humanité, monsieur : cette

malheureuse victime vous craint et vous déteste, elle se plaint, dans son délire, de votre sévérité pour ne rien dire de plus; vous l'avez laissée sans protection, sans asile, sans pain, au milieu des armées. Elle a cessé de vous appartenir.

— Il m'est facile de réclamer auprès du général en chef. Vous outre-passez vos pouvoirs, monsieur le comte.

— Je sais que malheureusement M. de Puisaye vous écoute trop, mais néanmoins il faudra bien qu'il m'entende, les témoins ne manqueront pas.

— Madame de Fécand n'a d'autre soutien au monde que moi, je suis libre de la placer où il me plaira, je ne dois de compte à personne.

— Et moi je vous en demanderai en face de toute l'armée, si vous m'y forcez. Je dirai tout ce que vous êtes, tout ce que je sais; mon père me le pardonnera!

— Encore une fois, monsieur, rendez-moi ma sœur, interrompit le vicomte dont la fureur se contenait à peine.

— Encore une fois, non!

— Vous voulez en faire un instrument pour

me perdre, n'est-ce pas, monsieur? apprendre à tous que je l'ai abandonnée après l'avoir laissé vendre à un monstre! C'est là ce que vous direz, n'est-il pas vrai? »

Sombreuil haussa les épaules et ne répondit pas.

« Oh! cela ne sera pas, continua M. de Sorcy; cela ne sera pas, et je vais l'emporter sur-le-champ. »

Il s'approcha du lit où la marquise dormait. Charles, plus prompt que lui, se précipita devant elle; mais il fut encore prévenu par le docteur.

« Messieurs, dit celui-ci en étendant solennellement la main sur la tête de la malade, je vous prends tous à témoin qu'il y a danger de mort pour cette femme, si elle quitte cette chambre; et si elle est exposée à de nouvelles scènes, elle ne les supporterait pas.

— C'est bien, monsieur, répliqua le vicomte qui s'était subitement calmé; je vais amener un autre médecin pour constater ce fait; vous pouvez être accusé de partialité dans cette affaire.

— Je ne crains aucun de mes honorables col-

lègues, répliqua M. Bernier, et je me range d'avance à leur avis. »

Le vicomte fit quelques pas vers la porte ; il se retourna ; un sourire infernal parut sur ses lèvres.

« Mais en vérité, monsieur, l'intérêt que vous prenez à ma sœur est singulier. Auriez-vous donc oublié la belle duchesse d'Éponnes, et voudriez-vous...

— Misérable ! » s'écria Charles en se précipitant vers lui.

Volude l'arrêta.

« Quel intérêt je prends à cette malheureuse créature? reprit le comte; mais un intérêt que votre cœur, sans noblesse et sans générosité, est incapable de comprendre : celui des souvenirs, celui de la pitié ! Mon frère n'est-il pas mort pour elle, et à cause d'elle? Ne l'aimait-il pas plus que sa vie? n'a-t-il pas tout sacrifié à cet amour? et s'il ne l'avait pas aimée ainsi, n'aurait-il pas sauvé sa tête en émigrant? Et puis, elle a tant souffert, cette femme, elle a eu un si long martyre ! Sa raison y a succombé, et maintenant vous me demandez quel intérêt elle m'in-

spire, lorsque je la retrouve sur les chemins, au milieu des soldats, en haillons, et vous voulez que je vous la rende, à vous qui l'avez amenée là! Il faudrait que je fusse, comme vous, le dernier des hommes.

— Voilà bien des injures, mon général; vous abusez de votre position qui m'interdit toute autre réponse que le silence.

— Eh! monsieur, qu'importent mon grade et le vôtre! Nous sommes gentilshommes tous les deux, voilà des armes, des témoins, marchons!

— Un instant, mon général, dit le docteur, nous nous y opposons formellement. Vous n'êtes pas libre. Une pareille querelle pourrait compromettre l'avenir de l'expédition; elle produirait le plus mauvais effet dans l'armée. Vous ajournerez ce combat.

— Cela est indispensable, Charles, » ajouta Volude.

M. de Sombreuil baissa la tête. Il reprit après un instant de silence :

« Vous avez raison, messieurs; je méconnaissais mon devoir; je n'appartiens ni à la ven-

geance, ni à l'affection. Je vous prie, M. de Sorcy, de remettre notre querelle jusqu'à ce que nous ayons satisfait aux engagements qui nous sont imposés. Le jour où nous serons libres, je suis à vos ordres. Ne l'oubliez pas.

— Et d'ici là, messieurs, ma sœur?...

— D'ici là votre sœur sera remise entre les mains du saint évêque de Dol, monseigneur de Hercé, qui débarque demain avec ma division; elle ne peut être mieux placée.

— J'y consens, mon général, et, comme vous, je sens que nous avions tous les deux méconnu notre position réciproque, répliqua le vicomte d'un air hypocrite; mais ne croyez pas qu'il soit nécessaire de me rappeler l'honneur que vous m'avez promis, il y a trop longtemps que je le désire pour ne pas m'en souvenir. »

Et s'inclinant profondément il sortit.

« Et nous sommes entre les mains d'un pareil homme! dit Charles lorsqu'il fut parti. Oh! mes amis, croyez-le bien, les émigrés sont perdus!

— Quels sont vos ordres, mon général? inter-

rompit le docteur, qui avait suivi M. de Sorcy.

— Nous allons retourner à la flotte sur-le-champ; M. de Kerven, que j'y ai renvoyé ce matin, a dû me faire préparer une embarcation. Vous, docteur, vous resterez dans cette chaumière, auprès de la malade. Ne la quittez pas un instant, vous m'en répondez. Songez que le vicomte est capable de toutes les trahisons. Je le reconnais maintenant, je répugnais à le croire. Stanislas l'avait mieux jugé que moi !

— A quelle heure pensez-vous être ici demain, mon général ?

— Je ne le sais pas encore, fort tard, je suppose, mais je vous enverrai M. de Dol par les premières chaloupes. Mlle Pulchérie se trouvera aussi sous sa protection.

— Je l'accepte, monsieur le comte, pour la pauvre abandonnée et pour moi. Soyez tranquille, aucuns soins ne lui manqueront.

— Vous êtes un ange, mademoiselle, et Dieu veillera sur elle à cause de vous. »

Pendant toute la scène qui venait de se passer, Volude, appuyé près de la cheminée, avait

écouté sans faire un mouvement ; il regardait Pulchérie, il regardait Charles, et son cœur se gonflait de larmes qu'il n'osait répandre. Au moment de quitter la chambre, son ami l'appela. Il fut quelques instants à se remettre, et marcha derrière lui comme un homme privé de raison.

« Voulez-vous rester ici, Volude ? lui demanda le comte.

— A moins que vous ne l'ordonniez, Charles, je désirerais ne pas vous quitter.

— Peut-être serait-il plus prudent de vous laisser près du docteur.

— Ne craignez rien, mon général, on n'osera rien entreprendre. C'est un jeu dangereux ; dans la position des choses, ma protestation et le nom de monseigneur de Hercé nous défendront de tout, répliqua le docteur.

— Venez donc alors, chevalier, le canot doit nous attendre. »

Avant de fermer la porte, le comte fit de la main un signe amical à Pulchérie, elle lui rendit une profonde révérence, et retourna près de Geneviève.

Quand M. de Sombreuil arriva aux vaisseaux, une grande fermentation régnait parmi les émigrés. Ils savaient l'échec de la journée, et supportaient impatiemment la nécessité qui les retenait loin de leurs camarades. Le général fut entouré, pressé de questions, il s'expliqua avec sa mesure et sa dignité ordinaire, puis il demanda à l'amiral sir John Warren quelques moments d'entretien.

« Où en êtes-vous réellement ? dit sir John aussitôt qu'ils furent seuls.

— Un esprit de vertige semble s'être emparé de ceux qui commandent là-bas, sir John, je ne comprends pas ce qu'ils veulent. Je ne sais quelle influence secrète les excite, mais ils nous conduiront à notre perte.

— Vous avez été battus ?

— Et nous devions l'être. Hoche connaissait le projet d'attaque.

— Et à présent ?

— A présent, on attendra le retour de la frégate que vous avez envoyée ce matin à M. Pitt.

— Quelle est votre opinion, général ? Que comptez-vous faire ?

— Demain dès la pointe du jour nous commencerons le débarquement de la division, et je vous le jure, monsieur l'amiral, une fois que je serai à la tête de mes braves régiments, ou je mourrai, ou nous avancerons, mais je ne quitterai point la partie.

— Le comte d'Hervilly est blessé ?

— Mortellement, et me voilà chargé d'une responsabilité bien immense. Lorsque j'y réfléchis, je crains de succomber. Le poids est trop lourd pour moi.

— Si vous le voulez, nous allons arrêter nos signaux, nos plans de campagne. Il faut tout prévoir, d'après ce que vous venez de m'apprendre. Au moins vous aurez toujours un refuge sur nos vaisseaux.

— Je vous remercie, sir John, mais ce ne sera pas moi qui en profiterai. »

M. de Sombreuil passa le reste de la nuit au travail. Aussitôt que l'aurore parut, on sonna la diane et le débarquement commença. M. de

Hercé et les soixante prêtres qui l'avaient suivi ouvrirent la marche. Charles vit jusqu'au dernier homme, et ne quitta la plage qu après les avoir tous comptés et passés en revue, avec la sollicitude et la prévoyance d'un général consommé.

Lorsque les premières colonnes se mirent en marche, un ordre émané du quartier général leur assigna pour cantonnement le côté opposé de la presqu'île, le plus éloigné du fort Penthièvre. M. de Sombreuil comprit alors d'où venait l'hésitation de M. de Puisaye, ses dispositions étaient réglées d'avance par ce pouvoir occulte auquel il obéissait aveuglément, et il n'osait prendre sur lui de les changer.

« Je tremble, dit-il au chevalier, je crains une trahison. Le soin de nous éloigner du fort, de nous isoler du reste de l'armée, me semble suspect. Nous allons rester confinés derrière ces villages, et nous nous trouverions bien vite acculés, si l'ennemi s'emparait de nos avant-postes, ce que nous ne pourrions ni prévoir ni empêcher. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au comte de Rouhaut, commandant le régiment de

Damas, conduisez les troupes à leur destination, je me rends auprès du général en chef, je vous rejoindrai dans la nuit. »

M. de Sombreuil s'achemina vers l'habitation de M. de Puisaye. Il avait hâte de se plaindre de la place assignée à ses soldats et du refus de sa demande. M. de Puisaye lui répondit encore d'une manière évasive et embarrassée. Il chercha à s'excuser sur des engagements pris, puis il changea de conversation.

« J'ai appris une chose qui m'a sincèrement affligé, général. Il y a eu hier entre vous et un de mes officiers une explication grave.

— Vous avez déjà été prévenu, mon général? C'est de bonne heure ! répliqua Charles avec un sourire amer.

— Je sais tout ce qui se passe dans le camp, monsieur, et cela est mon devoir. Pourtant ce ne sont point mes espions qui m'ont instruit de cette querelle, c'est un ancien serviteur de votre famille et de celle du vicomte, c'est Mercier; il est venu tout tremblant me supplier de remettre la bonne harmonie entre vous.

— Je puis vous promettre que l'ordre ne sera plus troublé à l'avenir, mon général; quant à mes sentiments particuliers, ils ne regardent que moi, et vous me permettrez de me taire à cet égard.

— Mais....

— Pardon, mon général. Brisons là, s'il vous plaît. Monseigneur de Hercé est-il installé dans sa nouvelle demeure?

— Il est avec vos protégées. Je suis allé le visiter ce matin.

— Je vais m'y rendre en vous quittant, si vous n'avez pas d'autres ordres à me donner.

— Aucuns. Vous n'ignorez point ce qui a été convenu ; j'ai toute confiance en vous, et je n'ai pas besoin d'y rien ajouter. »

Charles sortit de chez M. de Puisaye, rêveur et préoccupé, regardant au-dessus de lui le ciel étoilé, cette lune brillante, entendant dans le lointain les bruits du camp et ceux de la flotte. Insensiblement, il s'éloigna et se trouva bientôt seul au milieu de ces falaises désertes, de ce pays désolé. Son imagination et son cœur s'attristèrent.

« C'est là cette patrie que j'ai tant désiré re-

voir ! c'est là cette vengeance que j'ai appelée de tous mes vœux ! Oh ! pourquoi ne suis-je pas resté heureux et sans gloire près de Gabrielle ? Pourquoi ai-je abandonné cette vie douce et calme du foyer domestique ? Pour une vaine renommée, pour un espoir plus vain encore, car il ne sera pas comblé. Que tout est sombre autour de moi ! Que tout est sombre surtout au fond de mon âme ! »

Un rayon de la lune tomba sur l'anneau qu'il portait au doigt.

« Le 31 juillet, murmura-t-il, c'est bien prompt ; et d'ici là, je ne la reverrai plus ! »

Un cri, retentissant dans le silence, arriva à son oreille.

« Qui vive ? » dit-il en s'arrêtant subitement et en portant la main à ses pistolets.

Des pas précipités se firent entendre ; une main chérie serra bientôt la sienne.

« Charles ! Charles ! s'écria le chevalier d'une voix affaiblie par l'inquiétude et par la rapidité de sa course ; vous êtes bien cruel de vous exposer ainsi !

— Vous m'avez donc cherché jusque dans ce désert, Volude ? Mon ami !

— Oh ! maintenant, nous sommes deux cœurs qui veillons sur vous, qui tremblons au moindre danger ; il y a plus d'une heure qu'*elle* vous attend, elle !

— Rejoignons donc alors nos amis, puisqu'ils se tourmentent ainsi de mon absence. Je me suis laissé entraîner par mes pensées. J'allais... j'allais, sans savoir où.

— Vous tournez le dos à nos cantonnements. Cette lumière que vous apercevez là-bas est celle du fort Penthièvre ; nous sommes très-près des républicains.

— Et qui vient à nous en rampant de cette sorte ? interrompit Charles.

— Ce ne peut être qu'un de nos soldats égaré.

— Ou transfuge ; il faut éclaircir cela. »

Ils se mirent à genoux et restèrent sans mouvement. Sombreuil arma un de ses pistolets. La lune était très-basse. Les ombres se prolongeaient gigantesques sur cette falaise blanche, et disparaissaient subitement lorsque des nuages ca-

chaient la lumière. Les hommes, car ils étaient deux, avançaient toujours dans la direction des retranchements de Hoche. Leur voix arrivait distinctement jusqu'à M. de Sombreuil, dont la position lui permettait de tout voir sans être vu.

« J'ai cru que je ne sortirais jamais du fort, disait l'un des deux. Cet imbécile de Janon s'était endormi à son poste, et je craignais de faire du bruit en l'éveillant; il était cependant essentiel que notre projet s'exécutât ce soir, car le temps presse.

— Ce sont des transfuges, murmura Charles à l'oreille de son ami; ne faites pas un geste, chevalier, lorsqu'ils seront à portée, je délivrerai l'armée d'un de ces misérables.

— Je ne sais pourquoi j'ai cru voir remuer quelque chose ici tout à l'heure, reprit l'autre soldat.

— Tu t'es trompé, je t'assure; tout le monde dort au camp, même la sentinelle; depuis que le comte d'Hervilly ne peut plus s'en occuper, la discipline est déjà relâchée.

— Tu crois que l'attaque sera prompte?

— Sans aucun doute. »

Un coup de pistolet se fit entendre ; le plus rapproché des traîtres tomba. Charles et Volude se mirent à la poursuite de l'autre ; mais il avait de l'avance sur eux, et il s'enfuit dans la direction des bleus, de sorte qu'il fut impossible de l'atteindre.

— Il faut savoir quel est cet homme, continua Charles, et nous rendre ensuite auprès de M. de Puisaye pour lui faire part de ce qui vient de se passer. »

Ils retournèrent sur leurs pas et joignirent bientôt le cadavre, dont les traits leur étaient inconnus ; seulement, il portait l'uniforme du régiment d'Hervilly. Ils le fouillèrent et trouvèrent sur lui quelques pièces de monnaie, une cocarde tricolore ; il n'avait aucuns papiers.

« N'importe, nous devons prévenir le général en chef. »

Ils se mirent en chemin. Tout à coup Sombreuil s'arrêta et serra fortement le bras de son ami.

« Où serons-nous, Volude, dans un mois à pareille heure ?

— Je serai où vous serez, Charles, répondit la douce créature.

— Au ciel peut-être ! répondit le comte. Et elle, mon Dieu ! »

Ils se firent reconnaître du factionnaire et se dirigèrent vers la maison où siégeait le quartier général.

« Je veux parler à M. de Puisaye sur-le-champ, dit M. de Sombreuil à un laquais, à moitié endormi à la porte.

— Il est donc nécessaire de le réveiller?

— Certainement. Je suis le comte de Sombreuil. »

Quelques minutes après, il fut introduit.

« Qu'y a-t-il, général? » demanda M. de Puisaye avec une nuance d'humeur très-marquée.

Charles lui raconta ce qu'il venait de voir, sans y ajouter la moindre réflexion.

« Que voulez-vous, mon cher comte? répliqua le général en chef, nous ne pouvons pas empêcher la désertion.

— Mais un complot est formé, un complot décisif sans doute, et lequel? et comment le savoir?

— On m'en dénonce dix par jour, de plus dangereux que celui-là.

— Et vous n'y croyez pas !

— Je ne sais que croire. Je perds la tête au milieu des influences diverses qui m'entourent. Cependant, j'attends de puissants secours, et d'ici là notre position est inexpugnable.

— Et la trahison, mon général ?

— Je n'aime ni les alarmistes ni les alarmés, monsieur ; vous allez retourner sur-le-champ à votre division, et vous ne la quitterez que lorsque je vous en donnerai l'ordre.

— Il suffit, mon général. »

Dès qu'ils eurent fermé la porte, Volude se pencha vers M. de Sombreuil, et lui dit tout bas :

« Le vicomte était dans la pièce à côté ; il a tout entendu.

— Allons près de monseigneur, chevalier ; lui seul peut défendre la pauvre femme puisqu'on me bannit. »

L'évêque reçut le comte comme son fils. Il l'assura qu'il parlerait à M. de Puisaye et qu'il espérait obtenir de lui une surveillance plus

active. En effet, on plaça deux canonnières anglaises en vue du fort; mais elles n'empêchèrent absolument rien du tout ; les déserteurs qui les avaient vues passèrent de l'autre côté.

Le lendemain de bonne heure, Sombreuil était assis près d'une table et écrivait à la duchesse, lorsqu'un messager de M. de Dol demanda à lui parler sur-le-champ. Il lui remit deux lettres, une de monseigneur de Hercé et une de Gabrielle, arrivée pendant la nuit par une frégate apportant la confirmation des pouvoirs de M. de Puisaye.

La lettre de Mme d'Éponnes contenait les regrets les plus tendres et des craintes bien justifiées, hélas ! Elle ne pouvait pas se consoler de l'erreur des bagues, et, comme Charles, ce présage frappait son imagination. Elle appelait la fin de cette guerre et finissait par ces mots :

« Si vous ne revenez pas promptement, mon « Charles, s'il me faut subir encore une séparation prolongée, je n'aurai plus ni patience ni « courage. Je sais bien que vous acquérez de « la gloire ; je sais bien que ce nom , qui doit

« être le mien, s'entoure d'une auréole ; mais « quand vous ne seriez pas un héros, je serais « tout aussi fière de votre amour et je pleurerais « moins mes beaux jours enfuis. Néanmoins fai- « tes votre devoir. Soyez digne de vous-même, « de votre famille, j'oserai dire et de moi. Vous « avez près de vous votre ami, je suis plus tran- « quille. Et Pulchérie ? C'est maintenant que « j'envie son sort et que j'apprécie son âme « Pourtant, Charles, n'oubliez pas que je vous « aime et que je mourrais si vous me trompiez. »

« Elle jalouse ! et de Pulchérie ! oh ! mon Dieu ! »

Il ne savait pas que la passion est souvent lucide, qu'elle lit dans la pensée et qu'elle devine ce qu'on se cache à soi-même. Il ne savait pas que dans l'absence on s'alarme de tout. La présence de l'objet aimé illumine la vie, mais dans l'ombre on a peur, on se crée des monstres, on se crée des douleurs, on s'impose des larmes, jusqu'à ce que le soleil reparaisse et que l'on croie parce que l'on aime.

M. de Hercé apprenait à Charles qu'une

entrevue avait eu lieu entre des agents du général en chef et des républicains sortis de leurs retranchements. Elle n'avait amené aucuns résultats. On avait de bonnes nouvelles de l'intérieur de la Bretagne. Les troupes, concentrées sur le même point, dégarnissaient les villes, qui commençaient à se soulever. Les campagnes n'avaient jamais cessé de l'être ; de toutes parts les populations fermentaient ; on interceptait les convois, et les bleus manquaient de vivres. Si le renfort qu'on avait demandé ne se faisait pas attendre, nul doute qu'on ne parvînt à révolutionner tous les départements de l'Ouest et à traiter avec la convention de puissance à puissance.

« Que Dieu vous entende, monsieur le comte, dit M. de Kergariou à qui Charles communiqua cette lettre, et que cela finisse !

— Que feriez-vous, mon général, si l'armée vous était donnée à commander en chef dans les circonstances où nous nous trouvons ? demanda M. de Kerven.

— Je déploierais le drapeau blanc, messieurs, je me mettrais à votre tête, je crierais : Vive le

roi ! et je me jetterais au milieu de l'armée républicaine. Nous la traverserions, croyez-moi, et une fois entourés des braves Bretons, la victoire nous suivrait partout.

— Et que feriez-vous de ces cinq mille femmes, enfants ou vieillards qui ne pourraient vous suivre, monsieur le comte?

— Vous avez raison, monsieur, répondit-il en soupirant, j'oubliais que nous n'étions pas tous soldats. »

En ce moment il pensait à Pulchérie et à Mme de Fécand.

Un ordre arriva pour sortir des cantonnements et se diriger vers les redoutes de Hoche. Chacun croyait à une bataille, ce fut une parade, et il fallut rentrer sans avoir même brûlé une amorce.

Les jours qui suivirent celui-ci, M. de Puisaye répandit parmi les républicains des proclamations emphatiques, qui ne produisirent pas le moindre effet. Des avertissements arrivèrent au contraire de toutes parts; ils auraient dû ouvrir les yeux du général en chef. Il s'endormit dans

l'espoir d'être promptement secouru et il négligea le seul moyen de salut qui lui restât, la prudence.

Le 20 juillet au soir, M. de Sorcy se promenait à quelque distance du fort avec Mercier. De gros nuages se montraient à l'horizon. Un vent impétueux faisait tourbillonner le sable et gonfler les vagues, la foudre grondait dans le lointain. Le vicomte s'arrêta et examina le temps.

« Le moment est venu, dit-il enfin, de mettre un terme à cette rébellion. La nuit sera terrible, on n'entendra pas les préparatifs et surtout on perdra tout soupçon par une tempête comme celle-là.

— Depuis longtemps je n'en ai vu de semblable.

— Cette nuit cependant nous nous embarquerons, selon toutes les probabilités.

— Vous ne resterez pas en France, monsieur le vicomte ?

— Non, mais j'y reviendrai bientôt, car ce sera le dernier coup porté aux émigrés et la république sera enfin tranquille.

— Que dois-je faire ?

— T'enfuir dès qu'il sera temps ; porter à Hoche le mot d'ordre ; combiner avec lui l'attaque que tu régleras avant de partir avec tes camarades, et guider ensuite les bataillons républicains par le bord de la mer jusqu'à l'entrée du fort. M'as-tu compris ?

— Parfaitement, monsieur le vicomte.

— Et tu m'obéiras en tout?

— Jusqu'à la mort !

— C'est bien. Maintenant, se dit-il, je tiens en ma puissance l'homme de ce monde que je hais le plus. S'il m'échappe, Tallien est là, il se chargera de ma vengeance ! »

VIII

CAPITULATION.

Ainsi que l'avait prévu le vicomte, le temps se couvrit de plus en plus, et l'orage grossit à l'horizon. La nuit vint bien plus tôt qu'à l'ordinaire ; les royalistes, M. de Puisaye tout le premier, très-loin de soupçonner une trahison, s'enfermèrent dans leurs cantonnements et cherchèrent à oublier la tempête par le sommeil.

M. de Sombreuil, retiré dans sa chaumière, à Saint-Julien, écrivait à Gabrielle, pendant que le chevalier, couché dans son manteau,

dormait à ses côtés. Le bruit du tonnerre, celui des vagues en fureur, le vent qui ébranlait le pauvre logis jusque dans ses fondements, et faisait vaciller la lumière, lui inspiraient de tristes idées.

« Mon Dieu ! se disait-il, je lui parle peut-être pour la dernière fois ! »

Sa lettre se ressentit nécessairement de cette pensée. Peu à peu, il se laissa aller à ses impressions ; il ouvrit son cœur à la seule femme qu'il eût aimée, il lui confia ses rêves, ses projets, ses espérances déçues et les craintes indéfinissables qui s'étaient emparées de lui.

Puis, la fatigue le brisa ; ses yeux se fermèrent ; sa tête tomba sur sa poitrine ; il s'endormit.

Tout à coup, Volude et lui s'éveillèrent en même temps ; plusieurs coups de canon des chaloupes partirent à la fois.

« On se bat ! s'écria Sombreuil ; debout, chevalier, appelez le comte de Kerven, que la division se tienne prête, on va nous appeler sans doute, et nous aurons notre tour. »

Les coups de feu se faisaient entendre sans interruption et de presque tous les points de la presqu'île.

« C'est une affaire générale, ajouta Charles. Enfin! Notre sort va se décider. »

Hélas! il n'avait que trop raison, le sort des émigrés se décida en cette malheureuse journée.

A une heure du matin, au moment où la tempête était dans toute sa force, le premier corps de l'armée républicaine, commandé par le général Humbert, sortit en silence de ses retranchements. Mercier lui servait de guide, et indiqua un chemin au bord de la mer, sans danger à marée basse, et raccourcissant de moitié le trajet à parcourir. Une autre colonne se dirigea vers l'autre falaise; le général Hoche, les représentants Tallien et Blad se tinrent au centre; et ces derniers demeurés en arrière ne prirent aucune part aux événements de la nuit...

L'orage redoubla d'horreur, comme si le ciel se fût mis du parti des traîtres et eût voulu couvrir le bruit de la marche des soldats. Des torrents de pluie froide tombèrent de toutes parts;

les éclairs rendirent plus affreuse l'obscurité qui leur succédait ; les vagues s'élevaient comme des montagnes, et leur mouvement incessant portait la terreur dans les âmes les plus intrépides. Les bataillons ne se voyant pas se heurtèrent et s'entre-choquèrent ; il fallut bien longtemps avant de rétablir l'ordre parmi eux ; enfin, ils se mirent en mouvement.

Le centre, qui suivait la ligne droite, arriva le premier au fort, surprit la grand'garde et l'égorgea. Quelques fuyards donnèrent l'éveil au camp retranché, défendu par les restes de Loyal-Émigrant et des canonniers toulonnais. Tous se précipitèrent aux palissades, au milieu de la nuit, sans commandement pour ainsi dire; ils forcèrent les bleus à reculer et à attendre du renfort. Ils croyaient n'avoir affaire qu'à quelques tirailleurs ; des pots à feu lancés par les chaloupes anglaises éclairèrent la scène, les royalistes virent qu'ils étaient entourés de toutes parts et qu'il ne leur restait plus qu'à vendre chèrement leur vie.

Cependant les autres généraux arrivaient au

fort. L'obscurité et le bouleversement des éléments étaient tels, que non-seulement les défenseurs du camp retranché, mais encore les fidèles défenseurs de la forteresse n'entendirent aucun bruit. Les républicains montrèrent un grand courage pendant la marche, où ils eurent à vaincre des obstacles de toute espèce. Ils ignoraient la trahison, et ils s'attendaient à une vive résistance. Arrivés au pied des glacis, on commanda l'assaut et chacun se mit à grimper devant lui, à tâtons, le fusil armé. De temps en temps les éclairs, plus rares, illuminaient la route; mais les chouans semblaient ensevelis dans un repos inexplicable, les sentinelles ne donnèrent point l'alarme, et le premier grenadier qui parvint au rempart fut extrêmement surpris en trouvant une main amie pour le soutenir et l'introduire dans la place. Il n'y eut pas un coup de fusil de tiré.

Les bleus maîtres du fort, la garnison arbora la cocarde tricolore; le peu d'émigrés qui se trouvaient là voulurent résister, on les massacra dans le corps de garde où ils s'étaient réfugiés.

Un cri unanime de Vive la république ! annonça la victoire.

L'adjudant-général Ménage se précipita alors, suivi de toute sa division, dans le camp retranché, où un effroyable carnage commença. Chaque royaliste livra un combat partiel ; les canonniers se firent tuer sur leurs pièces, désormais impuissantes faute de munitions, et quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper, pour aller porter cette affreuse nouvelle au quartier général.

Une autre trahison livra les derniers officiers du régiment d'Hervilly, fusillés par leurs propres soldats qui se réunirent aux transfuges. Le comte de Grammont, le comte d'Atilly succombèrent après des efforts impuissants. Désormais, c'en était fait de la cause royale !

Il était deux heures du matin lorsque cette grande œuvre fut accomplie. Le général Hoche s'arrêta au fort Penthièvre et attendit le jour pour commencer sa poursuite. La générosité bien connue de son caractère ne permet pas de douter que ce délai et la lenteur qu'il mit dans ses manœuvres, ne fût un prétexte pour donner

le temps aux royalistes de se rembarquer. Leur loyauté, les obstacles que la marée et le vent leur opposèrent, rendirent inutile cette bonne volonté, si noble et si digne d'un héros.

Au jour, les colonnes se mirent en route au petit pas. Les royalistes se réunirent en troupes et reprirent alors cette guerre de tirailleurs, qui les avait rendus si redoutables dans la Vendée; ils s'embusquèrent derrière les murs, autour des maisons, le moindre arbre, le plus petit buisson leur servaient de refuge. Chaque village demandait un siége régulier. Pourtant, malgré tous ces retards, cette masse imposante avançait toujours, régulière comme un jour de parade, et grossissant à mesure que ses ennemis diminuaient.

A quelque distance du fort, MM. de Vauban, de Boisberthelot, de Rotalier et d'Haize, réunirent à peu près quinze cents hommes de différents régiments, et animés d'une ardeur chevaleresque, se précipitèrent au milieu des bleus pour aller reprendre leur conquête. Ils chargèrent à la baïonnette, se battirent en désespérés; le général Hoche les fit écraser par son artillerie, et là

encore ils laissèrent des victimes. Puisaye n'apprit qu'alors les événements de la nuit. Son premier mouvement fut de rallier toutes ses troupes, de courir au-devant de l'ennemi et de mourir les armes à la main, lorsqu'une multitude effrayée de femmes, d'enfants, de vieillards se jetant entre lui et les vainqueurs, et poussant des cris affreux, mit le désordre dans les rangs qu'il venait à peine de former, et se précipita vers le bord de la mer dans l'espoir de se rembarquer.

M. de Puisaye les regarda fuir, considéra le peu de monde qui l'entourait, et croisant fortement ses mains sur sa poitrine :

« Mon Dieu ! s'écria-t-il, nous sommes perdus!

— Mon général, dit le vicomte, il n'y a plus qu'une ressource.

— Laquelle ?

— Il faut à tout prix prévenir la flotte anglaise; une diversion de sa part nous donnera le temps de sauver les débris de l'expédition.

— Sans doute, il est nécessaire de s'entendre avec l'amiral.

— Vous seul le pouvez, mon général ; vous

seul avez l'habileté nécessaire pour tout organiser avec lui, sans allées et venues, sans malentendu surtout; un canot vous attend, rendons-nous-y sur-le-champ.

— Mais, qui commandera?

— A quoi sert de commander une armée en déroute? Chacun se défend sans ordres, et le moindre soldat devient général.

— La division Sombreuil a-t-elle marché?

— Non, mon général; vous avez défendu au comte de quitter son cantonnement.

— Eh bien! je vais en personne lever cette consigne. Pendant ce temps, faites tout préparer; je vous rejoins, et nous partirons ensemble. »

Le comte de Puisaye mit son cheval au galop dans la direction de Saint-Julien. Bientôt il découvrit l'avant-garde de la colonne, toute prête à se mettre en mouvement, et le jeune général lui-même à qui l'inquiétude ne pemettait pas de se tenir en place.

« Qu'y a-t-il, monsieur le comte, au nom du ciel? » s'écria-t-il dès qu'il aperçut M. de Puisaye.

Les deux chefs se retirèrent à l'écart.

« Le fort est pris, dit très-vite et très-bas le comte de Puisaye, les républicains sont maîtres de la presqu'île, dans quelques heures nous serons tous morts ou prisonniers.

— Nous avons donc été trahis ?

— Certainement.

— Eh bien ! mon général, il faut reprendre le fort.

— C'est aussi mon opinion, et je vais pour y réussir me concerter avec sir John Warren. Je lui ai déjà envoyé un messager, qui s'est mal expliqué sans doute, car le feu ne commence pas. Je me rendrai moi-même à son bord.

— Vous, mon général !

— Et pendant ce temps marchez vers l'ennemi, occupez-le, contenez-le, jusqu'à ce que le secours vous arrive ; je vous réponds de tout.

— Vous nous abandonnez, monsieur le comte ?

— Je reviendrai dans peu d'instants, général, soyez tranquille. D'ici là, je vous remets le commandement, il ne saurait être en de meilleures mains.

— Mais, monsieur, vous ne songez pas à notre

salut, vous ne songez pas à votre gloire quand vous parlez ainsi ? On dira que vous fuyez ; et nous, arrivés d'hier, sans aucune autorité sur ces masses bretonnes qui ne connaissent que vous, nous nous ferons tuer à notre poste, je vous en réponds ; c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Je suis trop connu pour être accusé d'une lâcheté, monsieur ; et...

— Prenez-y garde, monsieur le comte ; cela y ressemble tellement, qu'il faut bien compter sur votre honneur pour croire que vous reviendrez.

— L'avenir nous jugera, monsieur. Exécutez mes ordres et ne me calomniez pas. »

En achevant ces mots, il partit ventre à terre, et on le perdit bientôt de vue.

Charles resta stupéfait à la même place, ne sachant quel parti prendre, sentant que désormais toute la responsabilité des événements retombait sur lui. Il chercha les moyens de s'élever à la hauteur de sa nouvelle position, et les trouva dans son courage. Volude s'approcha de lui.

« Vous êtes bien préoccupé, Charles ; vous

ne voyez pas que les régiments attendent vos ordres, ils murmurent déjà de leur inaction. Où devons-nous aller ?

— Volude, répondit le comte, le général en chef nous abandonne, le fort est entre les mains de Hoche, les bleus avancent vers nous à grands pas, que feriez-vous à ma place ?

— Je prierais Dieu ! et je marcherais en avant.

— Vous m'avez dicté mon devoir. Je cacherai ces tristes nouvelles à la division jusqu'à ce que je sache si réellement Puisaye est un lâche ; alors, réduits à nos propres forces, nous vendrons cher notre vie. Donnez l'ordre de se mettre en mouvement. »

Cet ordre, accueilli avec acclamation, s'exécuta sur-le-champ dans toute la colonne. Sans connaître les détails de la nuit, les émigrés comprirent qu'une lutte sanglante allait s'engager. Ils n'avaient pas encore combattu et ils brûlaient de combattre. Le général se mit avec son état-major à la tête des quatre régiments et longea le bord de la mer.

En entendant le canon des chaloupes, com-

mandées par le comte de Vaugiraud, il acquit la certitude que M. de Puisaye avait atteint la flotte; un quart d'heure après, il ne doutait plus de son abandon. Charles réfléchit quelques minutes, tourna son cheval, fit arrêter sa troupe, la réunit en carré, et se plaça au milieu. Il venait d'adresser en lui-même ses derniers adieux à Gabrielle, car en acceptant solennellement l'héritage du comte de Puisaye, c'était livrer sa tête, dans la position où se trouvaient les royalistes.

« Messieurs, dit-il, c'est avec une profonde douleur que je vous apprends le but vers lequel nous marchons. Les républicains ont surpris cette nuit le fort Penthièvre; ils s'avancent à grands pas vers nous, et c'est désormais nous qui devons les combattre. Presque tous nos camarades ont péri; notre général en chef s'est réfugié sur la flotte anglaise. Nous sommes donc chargés de protéger ces malheureux paysans, auxquels nous restons seuls, et qui nous implorent. Je n'ai pas besoin d'exciter votre enthousiasme; je compte sur vous comme sur moi. Montrons ce que nous sommes, et que la trahison et la lâ-

cheté soient impuissantes devant notre courage. »

Une acclamation générale de rage, de douleur et de vengeance, répondit à ces paroles. Le nom de Puisaye fut chargé de toutes les imprécations possibles.

« N'est-ce pas, messieurs, que nous allons reprendre le fort? continua Sombreuil.

— Oui, mon général; guidez-nous, nous vous suivrons partout, cria-t-on dans tous les rangs.

— En avant donc, et vive le roi ! »

Jamais la beauté de Charles n'avait brillé d'un plus vif éclat; jamais la grandeur de son âme, l'énergie de son caractère, la puissance de son courage n'avaient été poussées à un plus haut degré. C'était un héros, un héros sans reproche, le dernier des preux, le dernier rejeton de cette noblesse française qui, depuis le commencement de la monarchie, a tout sacrifié à l'honneur.

L'exaltation de ses soldats ne peut se décrire; sous un pareil chef, ils se sentaient capables de tout; ils reprirent le chemin du fort avec une ardeur sans exemple, et arrivèrent en très-peu de temps au port d'Orange.

Durant toute la route ils furent assaillis par des fuyards, qui se dirigeaient vers la côte, cherchant un moyen de se rembarquer. Le comte de Rothalier avait eu le bonheur de sauver son artillerie et de se placer avec elle dans les chaloupes envoyées pour la recevoir. Quelques officiers l'accompagnaient, ceux qui n'avaient pu le joindre s'étaient rassemblés derrière les murs et dans les jardins du village du Kerdavid, et là tenaient l'ennemi en échec.

Sombreuil attaqua alors le général Humbert, et cette attaque fut si subite, si brillante, si admirable que, pendant plus d'une heure, les républicains reculèrent, malgré leur nombre. Charles était partout, il se multipliait, sa valeur en donnait à tous. Deux chevaux furent tués sous lui, il ne reçut pas la plus légère blessure. Il ne perdait pas de vue son projet de reprendre le fort et de faire une trouée dans les bataillons ennemis, lorsqu'il s'aperçut qu'une autre colonne l'avait devancé et qu'il allait se trouver entre deux feux.

Dans ce moment décisif il ne perdit ni l'espérance, ni la présence d'esprit : la position n'était

pas tenable, il fit serrer les rangs et ordonna la retraite vers la mer, pour faciliter l'embarquement des blessés et des malheureux paysans. Il se plaça, à pied, à l'arrière-garde, faisant tête aux républicains, marchant en bon ordre, arrêtant les tirailleurs de Hoche par des efforts incroyables. Jamais peut-être on ne déploya plus d'habileté jointe à plus de valeur.

Ils revinrent ainsi au port d'Orange; là un spectacle affreux, une de ces scènes que l'histoire des révolutions peut seule présenter, les attendait. Une multitude de femmes et d'enfants couraient sur le rivage, appelant à grands cris les embarcations anglaises, qui s'avançaient, et se précipitaient tous à la fois pour y monter, sans calculer le nombre. Quand elles étaient remplies, ils fallait bien repousser ceux qui s'obstinaient à y entrer et user de violence pour en sauver au moins quelques-uns. Alors les hommes se jetaient à la nage, les femmes élevaient leurs enfants et les montraient aux matelots en les suppliant de les sauver, dans cette langue bas-bretonne qui ajoutait ses accents sauvages aux cris que leur

arrachait la terreur; l'orage de la veille avait recommencé, mille tonnerres retentissaient sur les flots et couvraient quelquefois le bruit de la mousqueterie; on transportait les blessés, et les malheureux qu'on laissait en arrière se cramponnaient à eux; un grand nombre fut noyé, d'autres étouffés par la foule, d'autres succombèrent aux coups qu'ils reçurent, car il y eut une mêlée épouvantable, un mélange horrible de hurlements, de jurements bretons, de sanglots et de larmes.

A chaque embarcation qui touchait terre les mêmes scènes se renouvelaient. Lorsque M. de Sombreuil parut, elles s'éloignèrent toutes, pour ne pas s'exposer au feu de la mousqueterie.

« Toute cette multitude qui n'avait pu y « trouver place, dit un auteur que j'ai déjà cité, « fut un moment muette d'épouvante, regardant « alternativement, d'un côté les blancs qui s'a- « vançaient, de l'autre les Anglais qui s'éloi- « gnaient. Tout à coup quelques boulets répu- « blicains tombent au milieu de cette foule « serrée. Aussitôt des milliers de voix se font

« entendre, poussant des cris d'un farouche « désespoir, exprimé dans une langue énergique « et fortement accentuée, inconnue à la plupart « des émigrés ; ils demeurèrent stupéfaits. Il y « avait quelque chose de si sublime, de si saisis- « sant dans ce désespoir de toute une popula- « tion ! On voyait là des femmes à genoux, priant « ou pleurant ; leurs petits enfants priant avec « elles, les bras tendus vers cette mer qui les « repoussait avec furie ; des vieillards, effrayés « pour leurs familles, pleurant aussi, cherchant « en vain quelque refuge, quelque moyen d'éva- « sion ; de jeunes hommes, jusqu'ici connus « pour braves, étaient épouvantés eux-mêmes ; « ils jetaient leurs armes pour essayer de sauver « leurs parents. Aussitôt que ces malheureux « s'aperçurent que les insurgés battaient en « retraite, ils se précipitèrent en masse pour « les devancer, dans une horrible confusion. « Mêlés dans les rangs, ils empêchaient les « combattants de les défendre. «

Au milieu de cet affreux tumulte, un vieillard soutenait les pas d'une jeune fille, qui traînait

après elle une autre femme dont les cris déchirants dominaient tous les autres. Ce vieillard, c'était l'évêque de Dol ; ces deux femmes, c'étaient Pulchérie et Mme de Fécand. Ils arrivaient au bord de la mer lorsque les dernières embarcations s'éloignaient. Mlle Bernier se laissa tomber épuisée.

« Suivez les paysans, monseigneur, dit-elle, emmenez cette pauvre insensée, moi, je ne saurais aller plus loin.

— Je ne vous abandonnerai pas, mon enfant ; ni vous, ni cette infortunée : reposez-vous un instant et nous nous remettrons en route.

— Mais s'ils vous prennent, monseigneur, votre saint caractère vous expose à une mort certaine, moi, que pourront-ils me faire ?

—Non ; nous nous embarquerons ensemble aussitôt que nous aurons pu atteindre une chaloupe.

— Je ne m'embarquerai pas sans mon père, monseigneur ; allez donc, accompagnez notre malade et ne vous inquiétez plus de moi.

— Je ne quitterai cette place qu'avec vous, Pulchérie. »

En ce moment, une bombe vint frapper à quelque distance ; l'instinct de la vie les fit reculer vers les colonnes royalistes. La folle resta immobile à sa place, frappée de stupeur, et lorsque, revenus de leur premier effroi, ils s'approchèrent d'elle pour l'engager à les suivre, elle leur opposa une résistance opiniâtre.

« Mon Dieu, ayez pitié de nous, s'écria le prélat, devons-nous donc mourir ici ! »

Pulchérie employa encore les prières, les menaces, la violence ; ses forces se brisaient contre la force énergique de la folie. Encore quelques secondes et les républicains étaient là, et ils périssaient écrasés par leur mitraille. Ce moment d'angoisses eut toute l'horreur de la mort. Tout à coup Mme de Fécand se leva d'elle-même, et se mit à courir dans la direction des fuyards, en poussant des cris sauvages, et en chantant son épouvantable Carmagnole. Ses compagnons l'eurent bientôt rejointe, et elle ne fit pas la moindre difficulté pour leur obéir, selon cette humeur capricieuse, particulière aux êtres privés de raison.

Sombreuil soutint de la sorte une retraite de cinq heures ! combattant à chaque pas, laissant sur sa route une bordure de cadavres, défendant pied à pied le terrain, et ne perdant pas une seule minute la présence d'esprit nécessaire à une pareille défense. Les scènes que nous avons décrites se renouvelèrent plusieurs fois, et plusieurs fois aussi la valeur intrépide du jeune chef sauva les débris de ses compagnons.

« Si nous pouvons atteindre le fort Neuf, disait-il à Volude qui ne l'avait pas quitté, nous protégerons facilement la fuite de ces malheureux.

— Et nous ?

— Vous vous embarquerez tous, et s'il reste une place sur le dernier canot, ce sera la mienne.

— Le vôtre vous attend, Charles, vous le savez.

— Il sera pour vous, pour monseigneur de Dol et ses protégées.

— Charles, vous oubliez toujours que nous sommes inséparables ! »

Une nouvelle attaque des républicains inter-

rompit la conversation. Le fort Neuf était devant eux ; il ne restait plus à M. de Sombreuil d'autre ressource que de s'y jeter lui et les sept cents hommes qu'il avait conservés; il s'y décida. Le fort Neuf, espèce de redoute entourée d'une muraille, avec un magasin à poudre, offrait un abri assez sûr pour quelques heures, mais il devait nécessairement céder à un coup de main.

Aussitôt que les émigrés furent entrés dans le fort, les embarquements qui ne pouvaient plus être troublés, recommencèrent derrière ses remparts. M. de Sombreuil vint lui-même au milieu de cette foule, pour chercher les amis qu'il voulait soustraire à la captivité. Le chevalier les aperçut tout d'abord et courut vers Pulchérie, pâle et défaite, mais belle de résolution et de courage. Elle soutenait la marquise dont l'exaltation avait fait place à un affaissement total. En reconnaissant Charles, ses joues reprirent de vives couleurs.

« Monseigneur, dit le comte, je puis vous sauver encore, une barque m'attend à quelque distance, un signal la fera approcher sur-le-

champ. Retournez en Angleterre et dites à celle qui devait être ma femme, que je suis mort en faisant mon devoir. Mademoiselle Pulchérie, je vous la recommande.

— Je puis prêt, monsieur le comte, mais mon troupeau me manque et je ne puis abandonner mon troupeau. J'ai amené ici cinquante prêtres de mon diocèse ; ils m'ont suivi, parce que je leur ai dit de me suivre, et je serais un infâme si je les laissais en face du danger. Dès qu'ils ne peuvent pas partir, je reste.

— Et vous, Pulchérie? demanda le général en lui prenant le main.

— Moi ! monsieur le comte, oh ! je reste aussi ! »

En disant cela, la jeune fille le regarda, et dans ce regard il y avait tout ce que son âme renfermait d'amour, de dévouement, tout ce qu'elle avait si religieusement caché pendant plus d'une année, ce fut le seul aveu qu'elle se permit jamais, mais il avait plus d'éloquence que toutes les paroles. Charles baissa les yeux devant ce regard, il sentait son ingratitude, il sentait

la douleur de son ami, il sentait un regret peut-être.

« Suivez-nous donc dans le fort, puisque vous le voulez ainsi. Vous y retrouverez quelques-uns de vos prêtres, monseigneur; vous y retrouverez votre père, mademoiselle.

— Nous partagerons votre sort, quel qu'il soit, » répliqua l'évêque.

Et ils se mirent en marche.

Volude portait presque la marquise. Elle avait changé d'humeur et pleurait à chaudes larmes. Puis elle parlait de Stanislas, avec des mots si touchants, avec des plaintes si tendres, que le cœur se brisait en l'écoutant. Les portes du fort se refermèrent sur eux et l'on pensa à se défendre.

Les deux partis se trouvaient en présence, mais tellement éloignés que le feu cessa. Les canonnières anglaises tiraient seules et quelquefois les boulets atteignaient les malheureux qui cherchaient à se rembarquer. De là l'erreur généralement répandue qu'ils avaient tiré indistinctement sur les royalistes et les républicains, de

là la réponse de Shéridam à M. Pitt, lorsqu'il se félicitait de ce que le sang anglais n'avait pas coulé dans l'expédition.

« — Non, mais l'honneur anglais a coulé par « tous les pores. »

Cela est faux. La conduite de la flotte anglaise fut noble et honorable, ceux qui ont assisté à ce drame se sont plu à lui rendre justice; l'amiral et ses officiers ont sauvé tout ce qu'ils ont pu, en exposant même leur vie.

Une suspension d'armes tacite laissa aux combattants le loisir de se reconnaître. M. de Sombreuil assembla une espèce de conseil, afin de décider ce qu'il y avait encore à faire. Les avis furent unanimes pour une défense désespérée; quelques voix parlèrent d'embarquement, elles furent étouffées.

« Nous avons eu un lâche parmi nous, messieurs, reprit un officier; notre commandant nous a abandonnés dans la détresse où nous sommes, c'est assez d'une tache à la noblesse française, effaçons-la par notre sang, mourons à côté de ce brave chef qui nous a si vaillamment con-

duits et qui ne nous abandonnera pas, lui !

— Oui, mourons avec Sombreuil ! cria-t-on de toutes parts.

— Messieurs, il y a ici un magasin à poudre, interrompit un jeune enseigne de vaisseau, si vous y consentez, je m'offre pour y mettre le feu au moment de l'assaut, nos ennemis sauteront avec nous.

— Silence, monsieur, répliqua vivement Sombreuil, ne nous donnez pas de pareilles tentations, ce serait un crime ; nous avons devant nous de malheureux insurgés, nous avons la flotte, nous avons les républicains même.

— Et nous avons notre âme, continua l'évêque, c'est surtout à elle qu'il faut songer à l'instant où nous sommes.

— Nous combattrons jusqu'à ce que la plage soit libre, messieurs ; pour ceux qui survivront il y aura des barques et l'escadre anglaise ; pour ceux qui succomberont, une noble tombe et l'immortalité. »

Ce moment était le plus solennel peut-être de cette longue agonie ; les royalistes et les républi-

cains allaient en venir aux mains dans quelques minutes, ce dernier combat devait faire couler des flots de sang, car les uns se battaient avec le courage du désespoir et les autres avec la furie de gens à qui l'on résiste lorsqu'ils devraient triompher.

Hoche, placé à une distance assez éloignée avec les représentants qui venaient de le rejoindre, examinait de son coup d'œil d'aigle la position du terrain.

« Je suis fatigué de combats, dit-il, et je voudrais bien mettre un terme à leurs souffrances.

— Ce ne sera pas long, répondit Tallien, ils ne peuvent pas tenir.

— Oui, mais cette boucherie me répugne, ce sont de braves soldats, et ce jeune Sombreuil est admirable.

— Vous allez les attaquer, citoyen général?

— Le feu des canonnières anglaises nous tue beaucoup de monde, je désirerais vivement l'arrêter. »

En ce moment, Hoche tourna la tête du côté du fort et vit avec surprise, au milieu de la plaine,

le général Humbert en conférence avec M. de Sombreuil.

Il piqua son cheval et courut vers eux.

IX

ROYALISTES ET RÉPUBLICAINS.

Pendant la suspension des hostilités, au moment où les royalistes délibéraient, quelques-uns d'entre eux se montraient sur les murailles et les républicains s'en approchèrent. Les grenadiers crièrent alors :

« Rendez-vous ! rendez-vous ! il ne vous sera point fait de mal, on épargnera les prisonniers. »

Soixante ou quatre-vingts transfuges qui se trouvaient encore parmi les émigrés sortirent du fort et se joignirent à l'armée de Hoche en répétant :

« Nous sommes républicains ! »

Ils jetèrent leurs armes, quelques-uns même les déchargèrent contre leurs anciens compagnons.

Le général Humbert, mû par un sentiment de pitié sincère et courageux, s'avança alors entre les deux partis, son chapeau élevé au-dessus de sa tête, en criant avec force :

« Rendez-vous prisonniers ! bas les armes ou la mort ! »

Quelques soldats de Damas vinrent prévenir Sombreuil qui, enfermé avec les chefs, n'avait point connaissance de ces faits.

« Que faut-il faire, messieurs ?

— Parler au général Humbert, sans aucun doute, répliqua le comte de Rouhaut ; peut-être nous offrira-t-il quelque moyen de salut.

— J'accepterai tout ce qui sera honorable, mais je vous jure de ne rien céder qui ne soit digne de vous et de moi.

— Le général vous attend, monsieur le comte, allez donc et que Dieu vous conduise ! » ajouta monseigneur de Hercé.

Charles sortit du fort, accompagné de Volude et de son aide de camp. En approchant du général Humbert, il le salua noblement et lui demanda si les paroles qu'il venait de prononcer devaient être regardées comme une proposition d'arrangement.

« C'est le général en chef seul qui peut décider de votre sort, monsieur; mais je ne doute pas qu'il ne consente à tout ce qui empêchera l'effusion du sang. »

Tout en parlant, Humbert regardait Sombreuil avec surprise. Sa grande jeunesse, sa beauté, sa contenance fière et digne, le frappaient d'étonnement.

« Veuillez donc faire prévenir le général Hoche que je l'attends ici, monsieur.

— Cela n'est pas nécessaire, il nous a vus sans doute et il s'avance vers nous. »

Hoche arrivait en effet avec ses aides de camp, et une douzaine de guides à cheval. L'aspect de Sombreuil produisit sur lui la même impression que sur Humbert.

Tous les yeux étaient fixés sur eux, car de l'en-

trevue de ces deux hommes allait dépendre la vie ou la mort de presque tous ceux qui se trouvaient là. Le comte parla le premier.

« Les soldats que je commande, dit-il, sont déterminés à périr dans le fort les armes à la main; laissez-les se rembarquer, général, vous épargnerez le sang français.

— Je suis fâché de ne pouvoir consentir à votre demande, monsieur, mais cela m'est impossible.

— Le général Humbert, les grenadiers même de votre armée ont offert aux miens une capitulation, la ratifierez-vous, général?

— J'ai tout fait pour éviter de grands malheurs jusqu'ici, je ne reculerai pas devant cette dernière épreuve. Mettez bas les armes, et j'engage ma parole que tous vos soldats seront traités en prisonniers de guerre.

— J'accepte en leur nom, général.

— Je regrette d'être obligé d'ajouter que les chefs sont exceptés de cette capitulation et qu'ils doivent se regarder comme étant sous une accusation de haute trahison envers la république.

— Pardonnez-moi, général, la position des émigrés ne vous est sans doute pas connue. Il n'y a d'autres chefs que moi depuis...

— Depuis que M. de Puisaye vous a abandonnés ; je sais cela.

— Eh bien ! oui, monsieur. Puisque vous ne l'ignorez pas, je dois convenir que nous avons été lâchement trahis. Il ne reste dans ce fort que sept cents émigrés, tous égaux de grade, excepté moi, tous redevenus soldats pour défendre la cause que nous avons embrassée. Moi seul je dois être excepté, moi seul je dois mourir, d'après les lois de la guerre, et je suis prêt dès que vous l'ordonnerez.

— La renommée n'est point trompeuse, monsieur ; elle vous rend la justice que vous méritez. Ce que vous faites là est digne de vous. Ce dévouement ne sera pas inutile. Tous les émigrés sont compris dans la capitulation.

— Vous avez droit à ma reconnaissance, général, à celle de mes malheureux compagnons, à celle de la France entière, qui s'honore de votre gloire.

— Je vous demande cependant deux choses, comme bases de ce traité : la première de faire cesser le feu des Anglais, la seconde, d'empêcher les embarquements.

— Vous allez être satisfait sur ces deux points, général. Je cours transmettre à mes camarades vos propositions. S'ils les acceptent, je vous donne ma parole que pas un d'eux ne cherchera à s'échapper.

— Quant à vous, monsieur, croyez bien que je ferai tout au monde pour adoucir votre sort.

— Pourvu que je sauve mes compagnons d'armes, je mourrai content. »

Il reprit au galop le chemin du fort, dans lequel il entra à cheval. Le premier objet qui frappa ses yeux fut Pulchérie, pâle, muette, oubliant la marquise, les regards fixés sur lui, les mains jointes, véritable image du désespoir.

« Rassurez-vous, mademoiselle, votre père sera sauvé. J'ai capitulé pour toute l'armée, » lui dit-il en passant.

Le retour de Sombreuil produisit un effet

galvanique sur cette multitude abattue par des craintes mortelles. Tous l'interrogèrent à la fois, il n'y avait plus ni discipline ni subordination.

« Messieurs, dit-il à haute voix, j'ai obtenu des généraux républicains un traité qui vous garantit la vie sauve à tous. »

Il eut la générosité de taire l'exception qui le concernait, et que les émigrés n'eussent point acceptée.

Une division complète se manifesta alors parmi les royalistes : les uns témoignaient leur joie des conditions proposées, les autres refusaient de les accepter.

« Nous combattrons jusqu'à la mort, nous sommes encore assez nombreux pour nous défendre, s'écria le chevalier de Lantivy-Kerno, et nous saurons mourir en nous défendant.

— Vous n'êtes pas seuls, messieurs, les pauvres réfugiés périront victimes de votre résolution.

— Ils périront toujours, mon général; car les républicains ne tiendront pas leur parole.

— Eh quoi! monsieur, répliqua vivement

le comte, vous ne croyez pas à la parole française ! »

Le tumulte augmenta. Des reproches, presque des injures furent adressés au général, qui supporta tout avec une admirable tranquillité.

« Pour ceux qui n'ont pas confiance, voilà l'escadre anglaise, répondit-il en montrant la mer.

— C'est une trahison !

— Une trahison, messieurs, parce que je vous offre le seul moyen de salut qui vous reste, le seul que vous puissiez raisonnablement souhaiter. Et dans quel but ? La suite vous apprendra que ce n'est pas pour garantir ma tête, c'est parce que mon devoir me l'ordonne ; et je mourrai sans reproches, grâce au ciel. »

Le bruit avait été entendu des républicains, qui s'étaient rapprochés du fort. Hoche envoya un officier, pour rappeler au comte la promesse qu'il lui avait donnée de faire cesser le feu des Anglais.

« Cela est juste, monsieur, et dans quelques minutes vous serez satisfait. Que ceux d'entre

vous, messieurs, qui refusent d'accepter la capitulation quittent le fort et se rendent sur le rivage. Je ne me suis point engagé pour eux, ils sont libres. Les autres devront m'attendre ici, je reviendrai promptement. Voilà le dernier acte d'autorité que j'exercerai jamais. Je désire qu'il soit compris et que ma volonté s'exécute sur-le-champ. »

Ce ton de fermeté imposa aux plus mutins, et un bien petit nombre se décida à partir. L'officier républicain, témoin de cette scène, ne put s'empêcher de dire à ceux qui l'entouraient :

« Si le général Hoche était le maître, je garantirais qu'il ne tomberait pas un de vos cheveux ; mais prenez garde à Tallien.

— Notre parole est donnée maintenant, il est trop tard, » répondit tranquillement M. de Kergariou.

Sombreuil s'approcha du bord de la mer et força son cheval à y entrer, en élevant son sabre en l'air et en faisant des signaux à la flotte anglaise. Ils ne furent point aperçus. M. Gesril du Papin, lieutenant de vaisseau, qui se trouvait

auprès de Charles, s'offrit de se rendre à la nage, et malgré une fièvre ardente, à bord de l'amiral, pour lui transmettre la capitulation.

« Allez, monsieur, répliqua Sombreuil, et tâchez de ne point vous faire de mal.

— Je vais revenir, mon général.

— Pendant que vous y serez, restez-y, lui dit à l'oreille l'officier républicain.

— Je sais trop ce que je dois à mon général et au vôtre, pour suivre ce conseil, monsieur; je reviendrai. »

En effet, malgré les instances des Anglais, il refusa de rester. Sa réponse fut toujours la même :

« Je suis prisonnier de guerre, j'ai engagé ma parole, je n'y manquerai pas. »

Ce trait ne fut pas le seul qui illustra la noblesse française dans cette circonstance mémorable.

Le comte de Lamoignon apporta son frère blessé jusqu'à la chaloupe, il l'y déposa lui-même, et revint se constituer prisonnier.

Une barque venait de partir; des insurgés,

portant sur leurs bras le duc de Levis, blessé à l'affaire du 16, se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture et parvinrent à l'embarcation.

« Sauvez notre général, s'écrièrent-ils ; nous n'entrerons pas.

— Sauvez aussi mon drapeau, s'écria un officier de d'Hervilly ; je mourrai content. »

On enveloppa le duc de Levis dans le drapeau, on le glissa sur le bord du canot ; ceux qui le portaient s'éloignèrent avec l'officier.

Malheureusement on ignore le nom de ces braves.

Pendant que ces scènes se passaient, les grenadiers, qui s'étaient approchés du fort, se mêlaient aux royalistes, leur tendaient la main et les assuraient qu'ils seraient traités en prisonniers de guerre, s'ils voulaient se rendre. Ce fut dans ce moment que Sombreuil rentra.

« Messieurs, dit-il, il faut remettre nos armes et sortir d'ici ; non pas en désordre, mais dans nos rangs, mais comme des soldats vaincus par le sort et non par le courage. »

Ils obéirent à sa voix, se placèrent sur deux

lignes et commencèrent à défiler. Le comte sortit le dernier, jetant un regard sur Pulchérie, à genoux près de la porte, aussi immobile en apparence que la pauvre Geneviève. Il s'approcha d'elle.

« Mademoiselle, lui dit-il, je vous demanderai une derrière preuve d'affection. Avant de quitter la France avec le docteur, venez me revoir à Auray. Venez demain, ce sera plus sûr.

— Mais vous, monsieur le comte, vous ne... nous suivez pas, reprit-elle d'une voix tremblante.

— Moi !... mon sort est fixé, mademoiselle, vous le connaîtrez demain. »

Et poussant son cheval au galop, il alla se mettre à la tête de la colonne qui s'avançait vers les républicains.

Le général Hoche et les représentants Tallien et Blad firent quelques pas au-devant de lui.

« Voulez-vous bien me donner votre épée, monsieur ? » lui demanda Hoche.

Charles la tira et la lui présenta sans répondre, la main tremblante et le visage pâle.

« Citoyens représentants, ajouta le général en chef, voici le comte Charles de Sombreuil.

—Votre famille a été bien malheureuse, répliqua Tallien avec une remarquable émotion, tant la séduction exercée par ce jeune homme était puissante !

— J'espérais la venger, répondit-il.

— Vous ne me quitterez pas, si vous l'avez pour agréable, continua Hoche. Nous irons ensemble jusqu'à Auray, et là il sera décidé de votre sort, selon les lois de la république. Oh ! monsieur, il y a souvent dans notre métier des heures bien pénibles !

—Je vous comprends, général, et je sentirais comme vous, si j'étais à votre place. »

Ces deux grandes âmes devaient s'apprécier.

Il se passa alors un singulier spectacle. Ces hommes qui, depuis plusieurs heures, s'entretuaient avec férocité, qui depuis plusieurs années combattaient les uns contre les autres, une fois que la capitulation fut connue, se traitèrent comme des frères. Les grenadiers et les émigrés marchaient de concert, se soutenant mutuelle-

ment, et aucun n'avait la plus légère idée de vengeance personnelle. Quelques soldats profitèrent du désordre pour voler les prisonniers, Hoche les fit sévèrement punir.

Arrivés au fort Penthièvre on distribua des vivres aux républicains, qui les partagèrent sur-le-champ avec les royalistes, moins favorisés. Ce fut un échange continuel de bons procédés, de soins même. Ces sortes de choses ne peuvent arriver qu'en France, où l'esprit de parti ne tue pas entièrement l'esprit national.

Volude ne se sépara pas un instant de son ami. Il le suivit dans toutes ses entrevues et marcha encore derrière lui pendant le voyage du fort Penthièvre. De temps en temps, Charles se retournait pour lui sourire. Cependant sa tristesse frappa tout le monde.

« Quel est ce jeune homme, qui ne vous quitte point, général? demanda Hoche.

— C'est le chevalier Volude de Lage, mon ami, mon frère.

— Il est bien jeune!

— C'est pour lui surtout que je vous ai prié

de ne point révéler le sort qui m'attend. Je tâcherai de le faire partir en lui donnant une mission, car s'il apprenait qu'il ne me reverra plus, il voudrait mourir à mes côtés.

— Vous étiez digne d'avoir un ami semblable, monsieur.

— Je laisse sur la terre de bien belles et de bien nobles affections, général. Il me sera permis, n'est-ce pas, de faire mes derniers adieux, de les confier à un messager de mon choix, et nul n'en aura connaissance ?

— Je vous l'ai dit, monsieur, rien de ce qui dépendra de moi ne vous sera refusé.

— Où me conduit-on, général ?

— A Auray d'abord, ensuite vous cesserez d'être sous ma responsabilité ; je vous remettrai entre les mains des représentants, mon affaire est faite, le reste les regarde. »

Lorsque tous les royalistes furent arrivés au fort Penthièvre, Hoche les réunit et se présenta au milieu d'eux.

« J'ai votre parole, leur dit-il, que vous ne chercherez pas à vous échapper. Vous allez vous

rendre à Auray, où une nouvelle destination vous sera donnée. Promettez-moi donc de nouveau, et cela est essentiel à votre sûreté, que vous ne vous écarterez pas de la route tracée, et que l'on vous retrouvera tous demain à votre poste.

— Nous le jurons, » répondirent-ils.

Hélas ! ils ont tenu leur serment !

On les divisa en trois colonnes. La première, toute composée de réfugiés, obtint la liberté en arrivant à Ploërmel, et fut ainsi dissoute.

La seconde, forte de trois mille hommes, fut acheminée vers Auray, escortée par quatre cents fantassins. En arrivant, il ne manquait pas un prisonnier. Ils avaient souvent guidé leurs gardes dans un pays qu'ils connaissaient si bien, et aucun d'eux ne songea à les égarer. On enferma cette division, arrivée à sept heures du soir, dans l'église du Saint-Esprit.

La troisième, conduite sans plus de précaution, fut logée dans l'église des Cordeliers. Mais le lendemain au jour plus de quatre cents royalistes, qui n'avaient pu suivre à cause de leurs blessures

ou de leurs fatigues, entrèrent dans la ville et vinrent demander aux habitants le chemin de la prison, afin de s'y rendre.

Le même bon accord continua entre les républicains et l'armée royale. Les habitants d'Auray contribuèrent, autant qu'il fut en leur pouvoir, à les entretenir dans ces sentiments. Ils apportèrent des vivres aux deux partis, soignèrent les blessés, et se montrèrent aussi charitables que dévoués.

Le comte de Sombreuil, logé dans une petite chambre de l'auberge du *Pavillon d'en haut*, s'y installa avec Volude et un officier de gendarmerie qu'on leur avait donné pour gardien. Charles, qui désirait causer avec son ami, fit prier le général Humbert de venir lui parler.

« Général, lui dit-il, vous habitez cette maison, vous voyez comment elle est organisée; lors même que je voudrais m'échapper, je ne le pourrais pas. Recevez ma parole d'honneur de n'en pas même faire la tentative, et permettez que monsieur s'éloigne.

— Je prends sur moi de le laisser dans le cor-

ridor, c'est tout ce que je puis faire, et encore ne le ferai-je que pour vous.

— Merci, monsieur, je n'oublierai pas cette obligeance. Encore un mot, une jeune fille doit se présenter ici ce soir ou demain matin, je pourrai lui parler sans témoin, n'est-ce pas?

— Le général en chef a ordonné qu'on eût les plus grands égards pour vos volontés, général, vous verrez cette jeune fille. »

Dès que Humbert eut fermé la porte, Charles et Volude se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et le chevalier se mit à sangloter d'une manière déchirante.

« Je vous en supplie, Volude, dit Charles, soyez plus courageux, ne m'ôtez pas mes forces, j'en ai grand besoin, car mon rôle n'est pas fini.

— Mon cœur se brise, Charles, reprit le jeune homme, j'ai tant souffert, j'y succombe. Oh! mon Dieu! j'ai craint pour vous, pour elle, pour mon oncle, pour tous ce que j'aime : à présent nous voilà sauvés!

— Prenez du repos, chevalier, vous devez être aussi fatigué que moi. Jetez-vous sur ce lit,

j'en ferai bientôt autant. Je dois d'abord écrire à l'amiral Warren. J'ai un compte à rendre à l'Angleterre, qui m'avait confié le commandement. Allez, mon ami, et ne nous attendrissons pas. Nous sommes appelés à une rude épreuve. Elle ne sera pas longue, heureusement, il ne faut que de la volonté pour la subir. »

M. de Lage obéit. Il se mit d'abord en prière, puis il approcha son lit de celui de Charles, se coucha, et, quelques minutes après, sa respiration douce et égale apprit à M. de Sombreuil qu'il dormait.

Le comte s'assit alors devant une table, ôta de son cou le portrait de Gabrielle, et le couvrit de baisers.

« Je ne la reverrai plus, murmura-t-il, jamais, jamais ! »

Un moment de désespoir affreux pénétra son cœur. Il regarda dans l'avenir, et la vie d'amour et de gloire qu'il allait perdre lui sembla d'un prix inestimable. Il se représenta le bonheur qui l'attendait près de la duchesse, les lauriers qu'il aurait à cueillir, si de nouveaux dangers se pré-

sentaient, l'affection de sa sœur, celle de Volude, celle de Pulchérie, et abandonner tout cela à vingt-cinq ans !

Ce fut sous le poids de cette douleur qu'il écrivit sa fameuse lettre à sir John Warren, et qu'il rejeta sur le véritable auteur de ce désastre, la faute qui aurait pu lui être imputée. Il y a dans ce testament une grande amertume, peut-être, mais qu'on songe à tout ce qu'il perdait ! En voici la fin :

« L'abandon de mes compagnons eût été « pire que le sort qui m'attend, je crois, demain « matin. J'en méritais un meilleur, vous en « conviendrez avec tous ceux qui me connais- « saient. Beaucoup diront : Que pouvait-il faire ? « d'autres répondront : Il devait périr ! Oui sans « doute, et je périrai aussi.

« Adieu, je vous le dis avec le calme que « donne toute seule la pureté de conscience, « l'estime de tous les braves gens qui partagent « aujourd'hui mon sort, et qui le préfèrent à la « fuite des lâches, cette estime est pour moi « l'immortalité. Je succombe à la force des armes

« qui me furent longtemps heureuses, et dans « ce dernier moment je trouve encore une jouis- « sance, s'il peut en exister pour moi, dans l'es- « time de mes compagnons et dans celle même « de l'ennemi qui nous a vaincus. Adieu à vous, à « l'avenir, à la vie, adieu à toute la France (1). »

Lorsqu'il eut terminé sa lettre, il resta quelques instants encore enseveli dans ses réflexions, dans ses regrets, on frappa à la porte et l'officier de gendarmerie se présenta.

« Général, dit-il, il y a là une femme qui désire vous voir.

— Qu'elle entre, » répondit-il vivement.

Puis il prit la lumière, s'approcha de son ami, s'assura qu'il dormait d'un profond sommeil et alla au-devant de Pulchérie.

« Mlle Bernier ! continua-t-il en lui prenant la main, que je vous remercie de votre exactitude ! Comment êtes-vous venue ?

— A pied, avec madame la marquise et monseigneur. Il est allé rejoindre son clergé à la

(1) Authentique.

prison des Cordeliers, une dame charitable nous a donné un asile à moi et à ma compagne, je l'ai laissée entre ses mains et me voici.

— Où est le docteur ?

— Aux Cordeliers, comme les autres.

— Vous le reverrez bientôt ?

— Demain matin je me rendrai près de lui, ce soir je suis tout à vos ordres.

— Mlle Pulchérie, je viens vous demander un grand service.

— Un service à moi !

— Le plus grand que je puisse recevoir.

— Oh ! je suis trop heureuse ! parlez, monsieur le comte.

— Il faut d'abord vous apprendre un secret. Mais vous me jurez de ne le révéler que lorsqu'il n'y aura plus moyen de le cacher à personne ?

— Je vous le jure.

— Eh bien ! écoutez-moi. J'ai capitulé pour mes compagnons d'armes, mais la première condition est que je serai seul excepté de la capitulation.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Pulchérie en se

soulevant à demi sur son siége, et en tendant les bras vers lui, cela n'est pas possible!

— Cela est; je serai probablement fusillé demain matin.

— Les émigrés l'ignorent; ils ne le souffriront pas. Je vais leur répéter cette infamie, ils se soulèveront, et peut-être ne seront-ils pas les plus faibles ici.

— Et votre serment, Pulchérie?

— Que m'importe mon serment, quand il s'agit de votre vie! Monsieur le comte, il faut éveiller monsieur le chevalier, l'envoyer aux prisons, organiser une révolte. Il n'y a pas de temps à perdre, mon Dieu!

— Ce n'est pas là ce que j'attends de vous, mademoiselle.

— Et quoi donc, monsieur le comte!

— Je dois mourir, rien ne peut me sauver, j'ai donné ma parole; mais lui!... lui, cet enfant si cher, si jeune, lui qui n'a pas juré de livrer sa tête, il faut qu'il vive.

— Il ne vivra pas sans vous, répliqua Pulchérie en secouant la tête.

— Il vivra, car je vous le lègue. C'est à vous de le conserver à ma sœur, à celle qui allait être ma femme ; il est désormais leur seul appui. Il ne me quittera que pour vous. Le docteur et lui seront libres sans doute à la pointe du jour : emmenez-le, empêchez qu'il n'apprenne la triste nouvelle, allez rejoindre Mme d'Éponnes, et pensez quelquefois à moi.

— Monsieur le comte, vous pouvez beaucoup sur ma volonté, je suis désolée de vous refuser ainsi, mais je ne vous tromperai point, ce serait mal, je ne partirai pas demain matin.

— Quoi, lorsque je vous en conjure ?

— Non, monsieur.

— C'est la première, c'est la dernière prière que je vous adresse, Pulchérie ! »

Elle fondit en larmes.

« Ordonnez-moi tout autre sacrifice, j'en ai fait de si cruels que tout me paraîtra facile ; mais point cela, je vous en supplie à genoux, monsieur le comte.

— Et pourquoi tenez-vous tant à rester à Auray ?

— Ceci est un secret entre Dieu et moi.

— Vous me refusez le salut de Volude que j'aime tant, qui vous aime tant ! Ce serait néanmoins la seule consolation que je pusse recevoir.

— Ne me parlez pas ainsi, je ne vous résisterais plus.

— Laissez-vous fléchir, Pulchérie.

— Et la pauvre insensée?

— Vous ne vous en séparerez point, mademoiselle, n'est-ce pas? vous la conduirez à ma sœur; je suis sûr qu'elle en prendra soin. Eh bien! que décidez-vous?

— J'obéirai, dit-elle d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine.

— C'est moi qui vous devrai tout alors. Dans quelques heures je vous enverrai le chevalier.

— Ne vous verrai-je plus? grand Dieu ! s'écria-t-elle.

— Si, demain matin avant de partir, on ne saura rien encore.

— Je ne puis, je ne puis le croire; vous, si jeune, si beau, si noble, si vaillant, ils vont vous tuer !

— Ne pensez pas à cela, dans ce moment c'est de Volude qu'il s'agit. »

Les larmes de Pulchérie redoublèrent.

« Vous reverrez ma sœur, vous lui raconterez nos malheurs, nos combats, vous lui direz que je suis mort digne d'elle et de ceux que nous avons perdus.

— Je la verrai, je verrai aussi madame la duchesse.

— Oh ! ce sera une grande douleur que la sienne.

— Poutant vous l'aimez !

— Il faut vous retirer maintenant ; il me reste peu de temps devant moi pour préparer Volude et le décider à une séparation. L'idée seule de vous être utile l'y déterminera peut-être, je vous ferai appeler demain et vous partirez ensemble.

— Êtes-vous bien sûr, monsieur le comte, qu'on lui rendra la liberté ?

— On me l'a promis, et je donne ma vie en échange.

— Il faut au moins d'autres formalités.

— Non, un mot de Hoche et des représentants.

— Je crains que vous ne vous abusiez, monsieur le comte.

— S'il en était ainsi, ce serait un infâme guet-apens, dont la république aurait à répondre devant Dieu et devant les hommes. »

Ils se levèrent et se dirigèrent vers la porte.

« Mademoiselle, lui dit Charles, n'oubliez pas votre promesse, j'y compte, et, pour gage, donnez-moi votre main. »

Pulchérie, au milieu de ses sanglots, tendit la main à Charles, qui y déposa un chaste baiser ; il la regarda descendre lentement l'escalier, plus morte que vive, et lorsqu'il ne l'entendit plus :

« Voilà déjà un adieu éternel! » pensa-t-il.

M. de Lage se retourna dans son lit et bientôt s'éveilla tout à fait.

X

LE CHAMP DES MARTYRS.

« Vous ne vous couchez pas, Charles, dit-il. Qui donc était près de vous ? Il me semble que j'ai entendu parler.

— C'était Pulchérie.

— Oh ! pourquoi m'avoir laissé dormir ?

— Parce qu'elle m'en a prié, Volude. »

Le chevalier soupira profondément.

« Oui, elle voulait m'entretenir de vous, d'un service qu'elle vous demandera.

— Lequel ?

— Elle est obligée de partir de suite, et elle compte sur vous pour l'accompagner, ainsi que son père et la pauvre marquise.

— Et vous?

— Moi... je dois rester quelques jours encore... Des comptes à régler avec l'amiral, des explications à donner au général Hoche...

— Eh bien! je vous attendrai.

— Non, mon ami, je vous en conjure; allez avec Pulchérie près de ma sœur, près de la duchesse. Vous les rassurerez.

— Je ne vous laisserai point seul ainsi au milieu de vos ennemis, Charles. Il est inutile de me le demander.

— Mais Pulchérie?

— Pulchérie a son père, aucun danger ne les menace. Mais vous?

— Cependant elle viendra vous chercher dès qu'il fera jour.

— Elle partira sans moi, vous dis-je. »

On entendit en ce moment le bruit d'un fusil, comme si un soldat se promenait devant la porte. Charles essaya de l'ouvrir, elle était fermée. Il

alla à la fenêtre, un factionnaire y était posé, et sa baïonnette brillait au clair de la lune.

« Que signifient ces précautions? reprit le comte.

— Vous voyez bien que vous êtes prisonnier, mon ami.

— Dans tous les cas, vous ne sauriez l'être. Il faut que j'éclaircisse ce fait. »

Il frappa violemment à la cloison; une voix lui répondit du dehors :

« Que voulez-vous ?

— Je désire parler au général Hoche.

— Le citoyen général est parti pour Rennes.

— Alors aux représentants.

— Les citoyens représentants viennent de monter en voiture pour se rendre à Paris.

— Mon Dieu ! Et qui donc commande ici ?

— Le général Humbert.

— Demandez-lui de ma part un moment d'audience. »

Quelques minutes après le général entra dans la chambre.

« Recevez mes excuses de vous avoir dérangé à cette heure, général ; mais une inquiétude

affreuse me dévore. Que signifient les départs précipités qui viennent d'avoir lieu ?

— Il me sera pénible de vous répondre, monsieur.

— Parlez sans crainte, monsieur ; nous sommes des soldats, nous nous attendons à tout, reprit Volude.

— Oh ! monsieur, s'écria Charles, à moi seul, pas devant cet enfant !

— J'ai le droit de tout savoir, monsieur le comte, et j'en userai, poursuivit M. de Lage. Général, nous vous écoutons.

— Chevalier, je vous en supplie, ne troublez pas mon entretien avec le général. S'il le faut, je vous l'ordonne.

— Vous n'êtes pas ici mon chef, vous n'êtes que mon ami, et je prends conseil de mon cœur.

— J'apprécie le motif qui vous fait agir, monsieur, répliqua le général Humbert. Mais, hélas ! il est inutile de cacher à ce jeune homme ce qu'il apprendra dans quelques heures.

— Qu'est-ce que c'est, au nom du ciel !

— Vous êtes tous prisonniers, vous ne sortirez pas d'Auray avant que la convention ait prononcé sur votre sort.

— Et quand cela sera-t-il ?

— Aussitôt que j'aurai reçu les ordres, je m'empresserai de vous les communiquer, monsieur.

— Mais enfin, comment cela est-il arrivé ? N'ai-je pas capitulé pour mes compagnons ? et le général Hoche...

— Ne l'accusez pas, monsieur, interrompit vivement Humbert. C'est le plus loyal, le plus brave militaire qu'il y ait au monde.

— Je le sais, et voilà pourquoi je me suis fié à sa parole.

— Il n'est, hélas ! pas le maître. Tout ce qu'il a pu faire, il l'a fait. Il a soutenu votre cause avec une chaleur bien digne de son admirable caractère ; il a bravé la rage de ces proconsuls tout-puissants, et qui déjà une fois l'ont puni de son honorable conduite. Il a fait tout cela, monsieur, et inutilement.

— Eh bien ! alors ?

— Il a demandé son cheval, et il s'est éloi gné en disant aux représentants : « Si mon pays n'avait pas besoin de moi, je casserais mon épée et je vous en jetterais les débris au visage, pour l'infamie que vous commettez ici. Je n'en serai pas du moins complice, je n'y participerai en rien. Couvrez-vous de fange et de boue, cela ne paraîtra pas, mais moi, ma vie est sans tache, et je n'y imprimerai pas cette honte. » Voilà ce qu'il a osé répondre, monsieur. Vous voyez s'il est courageux et fidèle à sa promesse. »

Le général Humbert avait raison. Ces paroles sont dignes de ce même guerrier qui, frappé par un assassin à Rennes, s'écria sur-le-champ :

« Qu'on ne lui fasse pas de mal. »

Il donna de grands secours à la veuve de ce misérable, que les juges avaient dû condamner. C'est là le véritable héroïsme ! c'est là la véritable vertu !

M. de Sombreuil adressa encore quelques questions au général Humbert, il répondit à toutes.

« Jusqu'à ce que nous ayons des instruc-

tions différentes, c'est moi qui commande ici. Je vous donne ma parole que vous et vos compagnons serez traités avec tous les égards dus à votre infortune et à votre valeur. Rien de ce que je pourrai vous accorder ne vous sera refusé par moi. Comptez-y.

— Je désirerais écrire une lettre à ma sœur. Puis-je espérer qu'elle ne sera pas ouverte ?

— Je vous le promets, monsieur. Mlle de Sombreuil la recevra intacte.

— Ne pourrai-je communiquer avec monseigneur l'évêque de Dol ?

— Je ne puis vous le permettre.

— Et avec la jeune personne que j'ai déjà vue ?

— Tant que cela vous plaira ; elle n'est point prisonnière.

— Encore une question, monsieur. N'a-t-on pas rendu dès ce soir la liberté aux insurgés de la première colonne ?

— Oui, monsieur.

— Alors pourquoi retenir les autres ?

— Ce sont les émigrés seulement que nous gardons. Ils sont hors la loi.

— Mon Dieu ! vous me faites trembler.

— Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur ?

— Non, général, croyez à toute ma reconnaissance, et pardonnez-moi encore une fois de troubler votre repos. »

Le général s'inclina et sortit.

« Mettons-nous au lit sans causer davantage, Volude, continua Charles pour couper court à la conversation. Je succombe. »

Volude ne répliqua pas, et bientôt le plus grand silence régna dans la chambre

Le lendemain, les deux amis furent éveillés par le bruit des sentinelles, et leur premier mot fut plein de tendresse.

« Vous me cachez un secret, Charles, dit M. de Lage ; il y a dans toute votre contenance une hésitation, une crainte qui ne vous sont point ordinaires, ne m'aimez-vous donc plus ?

— C'est parce que je vous aime, Volude ; c'est parce que je crains votre douleur que je voulais... mais je ne puis m'y résoudre, il me serait trop pénible de ne pas emporter votre adieu.

— Est-ce que nous allons nous séparer ?

— Nous séparer pour bien longtemps, mon ami, pour toujours peut-être.

— Et qui aurait ce pouvoir ?

— Dieu ! répondit-il en levant les yeux au ciel !.. et les hommes à qui j'ai livré ma tête.

— Je ne vous comprends pas, Charles.

— Réunissez vos forces, Volude, songez que vous avez de grands devoirs à remplir après moi, rendez-vous-en digne.

— Après vous ?

— Eh bien ! sachez donc la vérité. J'ai capitulé pour toute l'armée ; mais on voulait une victime, et cette victime c'est moi.

— Vous n'avez pas fait cela ?

— J'en avais le droit, et j'ai usé de ce pouvoir. Il fallait acheter le salut de nos compagnons à tout prix.

— Les républicains ont eu la lâcheté d'accepter !

— C'est la loi de la guerre. Je savais que mes camarades n'y consentiraient point ; j'ai prié Hoche de ne pas les en instruire. C'est un brave, il m'a compris.

— Et voilà pourquoi vous vouliez m'éloigner ; je devine tout maintenant !

— Hélas ! cela est vrai.

— Mais heureusement cela n'est plus possible !

— Aussi vous ai-je tout confié ; vous l'auriez appris d'une manière plus cruelle, par mes juges ! »

Le chevalier ne répondit pas. Il croisa ses bras sur sa poitrine, et ferma les yeux comme un homme qui se recueille dans une grande douleur.

« Pulchérie va venir, » reprit Charles.

Volude ne releva pas la tête.

« Elle sait tout !

— Vous l'aviez prévenue avant moi, Charles !

— Sans doute, pour la décider à vous sauver.

— Oh ! ce n'est point ainsi que l'on aime !

— M. de Kergariou et le docteur sont aux Cordeliers, elle les aura vus, elle nous donnera de leurs nouvelles et de celles de monseigneur.

— Ils ignorent ce qui nous menace, eux ?

— Comme vous l'ignoriez vous-même.

— Et Mme d'Épinnes !

— C'est d'elle que je veux vous entretenir, Volude, c'est de ma sœur. Nous sommes orphelins, il ne nous reste pas d'autre appui en ce monde que nous-mêmes, quand je n'y serai plus, qui les protégera, qui les consolera ?

— Le ciel !

— Et vous, mon ami, vous à qui je les légue, et qui me devez cette dernière marque d'affection.

— Vous savez bien, Charles, que je ne vous en refuserai aucune.

— Ainsi, vous vivrez pour elles ? »

Le chevalier éclata en sanglots ; il avait encore toute la douleur d'un enfant.

« Calmez-vous, reprit alors M. de Sombreuil, nous avons quelques jours devant nous, et je suis sûr que le brave Humbert ne vous séparera pas de moi. »

Un sergent apporta aux prisonniers leur déjeuner.

« Il faut nous mettre à table, Volude, il

faut avoir l'air tranquille ; nos ennemis nous regardent ! »

Ils mangèrent presque silencieusement avec l'officier de gendarmerie, qui, respectant leur malheur, n'osa pas leur adresser la parole.

Dès qu'ils furent seuls, le comte annonça à Volude qu'il allait écrire à sa sœur.

« N'avez-vous rien à écrire à personne, chevalier?

— A qui, Charles? ma famille, ma société, mes affections sont ici.

— Q'allez-vous faire alors?

— Prier, mon ami, prier pour vous, pour moi, pour tous ! »

Charles se plaça près de la table et commença sa lettre.

« Je ne vous raconterai pas les événements « que tout le monde vous dira comme moi, ma « sœur, hélas ! ce n'est point une relation que « je suis appelé à faire, les instants sont pré- « cieux et je me hâte d'en profiter. Ma bonne « et chère Marie, vous qui êtes une héroïne, « vous qui avez fait reculer des bourreaux im-

« pitoyables, c'est à vous que je m'adresse, et
« vous m'écouterez comme la dernière personne
« qui portera le nom désormais teint du sang de
« nous tous. Dans quelques heures peut-être je
« n'existerai plus. J'ai capitulé pour le peu qui
« restait avec moi, j'ai souvent prouvé que je ne
« craignais pas la mort ; je pouvais me permet-
« tre de sauver les autres en me sacrifiant moi-
« même. Je me suis dévoué pour eux, et j'es-
« père les sauver, on me l'a promis. Je meurs
« sans reproche, Marie, vous le direz à celle qui
« devait être ma femme, qui devait partager
« mon avenir. Je ne sais combien de temps m'est
« encore accordé ; je lui écrirai avant la fin, et
« je remettrai mon adieu suprême à la pauvre
« fille qui nous a suivis jusque dans le désastre
« et dans nos prisons. Ce sera par elle, par mon
« Volude que vous apprendrez tout. J'ai fait
« mon devoir, chère sœur, cette pensée me
« consolerait si on pouvait l'être d'une infortune
« telle que la mienne ; elle m'aidera au moins
« dans ce terrible moment où il me faudra re-
« noncer à tout ce que j'aime. On m'a assuré

« que cette lettre vous parviendrait sûrement.
« Vous serez donc prévenue avant Gabrielle, et
« vous pourrez la préparer au coup qui la frap-
« pera. Si nous n'avions pas été lâchement
« trahis, indignement abandonnés, si cet homme,
« dont mon instinct m'avait révélé la bassesse,
« n'avait pas dirigé les opérations du général
« en chef, et égaré son honneur jusqu'à l'en-
« traîner dans sa fuite, nous serions vainqueurs
« aujourd'hui. Mais la Providence ne l'a pas
« permis : ses desseins sont impénétrables, et
« il faut s'y soumettre. Mon cœur se déchire
« en pensant que je ne la verrai plus, que je
« ne vous verrai plus, et qu'à cette heure où
« je vous écris, vous vous leurez toutes deux
« d'espérances trompeuses. C'est périr bien
« jeune ! adieu, Marie ; je ne veux pas me lais-
« ser aller aux pensées de mon cœur, je dois
« garder toutes mes forces pour mourir. Je
« vous écrirai encore ; on m'a promis que je ne
« serais point gêné dans mes volontés, et j'ai
« toute confiance en mon loyal vainqueur. Priez
« pour moi ; j'ai besoin de vos prières et de

« vos regrets, et surtout prenez soin d'elle ! »

Au moment où Charles finissait sa lettre, Pulchérie entra.

« Il se répand des bruits horribles, monsieur le comte, dit-elle, les connaissez-vous ?

— Je les connais.

— Le général Hoche est parti, lui, notre protecteur à tous. Tallien est allé à Paris pour demander votre mort.

— Je sais cela.

— Et la capitulation sera regardée comme nulle, et les émigrés pris les armes à la main seront fusillés ; mon père, mon pauvre père !

— Rassurez-vous, mademoiselle, cela n'est pas possible ; j'ai la parole des représentants.

— Oh ! monsieur, depuis hier j'ai appris à connaître cette convention et ses membres ; en pays étranger, nous ne nous doutions pas de ce qui se passait. Ce sont des gens sans foi ni loi, sans honneur, nous sommes perdus, vous dis-je, puisque votre sort dépend d'eux.

— Et que comptez-vous faire, Pulchérie ?

— Je resterai près de vous, près de mon père, tant... que ce sera possible, je ne suis pas venue pour autre chose, et puis...

— Et puis? »

Pulchérie ne répondit que par des sanglots. Volude les regardait et une indicible pitié se répandit sur tous ses traits.

« Peut-on souffrir ainsi lorsqu'on est tant aimé? » murmura-t-il.

Huit jours se passèrent, pendant lesquels non-seulement Mlle Bernier, mais encore les femmes de la ville d'Auray obtinrent la permission de visiter les prisonniers. Le général Humbert et tous ses soldats se montrèrent d'une humanité et d'une compassion parfaite. Ils ne cessèrent de les accabler de soins et d'égards, en quoi ils furent parfaitement secondés par les habitants du pays, dont la bienveillance ne se démentit pas un instant.

Le 28 juillet au matin, M. de Sombreuil et le chevalier déjeunaient ensemble, Pulchérie venait d'arriver, et leur racontait l'admirable résignation de M. de Kergariou, la confiance et la piété qu'il

faisait passer dans les cœurs de tous ses compagnons, lorsque la porte s'ouvrit. L'officier de geudarmerie, chargé de la garde spéciale du comte, entra un paquet cacheté à la main.

« De la part du général, monsieur, je vous prie de lire d'abord cette lettre particulière, et j'ai ordre de vous conduire à la prison où se trouvent les émigrés arrêtés avec vous.

— Je vais quitter cette maison ?

— Pour quelques instants seulement. Vous y reviendrez jusqu'à votre départ pour Vannes. »

Charles parcourut la dépêche du général, il devint très-pâle.

« Le général Humbert est abusé, monsieur, dit-il, il est nécessaire que je le voie.

— Le général est absent pour quelques heures ; à son retour, il s'empressera de répondre à votre désir. Voulez-vous bien me suivre aux Cordeliers.

— Mais vous ne savez pas ce qu'il y a dans cette enveloppe, monsieur ! s'écria le comte, vous ne le soupçonnez pas !

— On ne m'en a point fait part.

— Eh bien ! il faut que j'aille annoncer à ceux

qui se sont fiés à ma parole que je les ai trompés, il faut que j'aille avouer à mes amis que je les ai conduits à la mort, car on me donne un démenti : on prétend qu'il n'y a pas eu de capitulation. Comme si nous ne fussions pas morts jusqu'au dernier plutôt que de nous rendre, si je n'avais pas cru à la foi jurée ! Oh ! mon Dieu ! cela est horrible ! »

Et Sombreuil pleurait à chaudes larmes ; lui, ce jeune héros, auquel l'aspect de la mort n'avait pas inspiré la moindre terreur !

Volude s'approcha de lui et lui prit la main.

« Ne craignez rien, mon ami, lui dit-il, vous ne recevrez pas un reproche.

— Mais moi, moi ! Ne sais-je pas ce qui s'est passé ? Croyez-vous donc que j'oublie la résistance de quelques-uns des nôtres ? Que penseront-ils à présent ?

— Monsieur le comte, devant votre martyre, ils n'auront pas une pensée défavorable pour vous.

— Comment, ils ont osé fausser la parole donnée à des compatriotes ! Ils croient que j'aurais livré aux bourreaux mes compagnons d'armes,

que j'aurais fait cesser le feu de nos alliés, si je n'avais pas compté sur l'honneur des Français dans toutes les opinions ! C'est de la démence !

— Monsieur le comte, rappelez vos esprits, votre courage ; il faut aller où le devoir vous appelle. C'est à vous qu'est réservée la mission d'adoucir cette nouvelle désastreuse. Vous êtes obligé de vous présenter vous-même devant ceux qui pourraient vous accuser de les avoir trompés, cela seul leur prouvera que vous avez été trompé vous-même. Je vous parle ici au nom d'une femme qui vous aime et qui m'a chargée de veiller sur vous. Si elle était ici, elle qui chérit votre gloire, elle vous dirait comme moi : « Allez aux Cordeliers, parce que vous avez une justification à offrir et que votre mémoire ne doit pas être soupçonnée. »

— Je vous remercie, mademoiselle, vous me rappelez à moi-même. Je suis prêt à partir.

— Songez que toute l'Europe vous regarde !

— Et que mes ennemis m'observent. Je leur montrerai ce que c'est qu'un gentilhomme français.

— Je vous accompagnerai, mon ami, si monsieur ne s'y oppose pas, reprit le chevalier.

— Je n'ai reçu à cet égard aucun ordre, répliqua l'officier de gendarmerie, vous pouvez nous suivre, monsieur.

— Et moi, je me rends de mon côté à la prison, dit Pulchérie. Mon père sera un peu consolé par ma présence. »

MM. de Sombreuil et de Lage traversèrent à pied l'espace qui les séparait de l'église où les émigrés avaient été enfermés, par ordre du général. Lorsqu'ils se présentèrent à la porte, tout le monde se leva à leur aspect et l'on vint au-devant d'eux.

Le spectacle qu'offrait ce temple dépouillé de ses ornements, ces pauvres malheureux couchés sur la paille, les uns malades, les autres blessés, tous souffrants et inquiets, ce spectacle, dis-je, avait quelque chose d'étrange et de douloureux tout à la fois. Quelques personnes charitables, parvenues jusqu'à eux, les entouraient de soins, pansaient les plaies des blessés et soignaient les maux de ceux qui avaient besoin de secours.

M. de Hercé et son clergé priaient et faisaient prier leurs compagnons d'infortune. Souvent, dans la journée, les louanges de Dieu retentissaient devant cet autel désert. Quelques laïques donnèrent des exemples d'une piété fervente; M. de Kergariou entre autres, se montra constamment admirable, et malgré de nombreuses blessures, qui le faisaient horriblement souffrir, il n'eut pas un instant de découragement, pas une plainte, pas un murmure.

Charles l'aperçut le premier et courut à lui.

« Monsieur, lui dit-il, vous me connaissez depuis l'enfance, n'est-ce pas que vous ne me croyez pas capable d'une infamie?

— Quel délire vous égare, mon général, répondit M. de Locmaria en se soulevant avec effort; comment pouvez-vous supposer que quelqu'un vous en accuse?

— Votre témoignage me suffit, monsieur, et maintenant je me présente devant ces messieurs avec plus de confiance.

— Qu'y a-t-il, monsieur le comte, demanda l'évêque de Dol.

— Ce qu'il y a? oh! mon père, donnez-moi votre sainte bénédiction et enseignez-moi à me préserver du désespoir.

— Priez Dieu, monsieur, il vous enverra sa grâce. »

Les émigrés rassemblés autour de Sombreuil l'interrogeaient tous à la fois. Il fit signe de la main qu'il allait parler.

« Messieurs, continua-t-il, j'ai combattu avec vous dans bien des occasions. Pendant notre courte expédition, vous m'avez accordé l'honneur de vous commander, j'ai tout fait pour m'en rendre digne. Le lâche abandon où on nous a laissés m'a forcé à diriger seul une campagne dont je ne connaissais ni les plans, ni les dangers. Vous en avez vu le résultat, vous avez vu à quelle extrémité nous avons été réduits, et ce que j'ai été contraint d'accepter pour sauver votre vie. J'ai capitulé, messieurs, vous en avez été témoins, et ce que je vous avais caché alors je ne crains pas de vous l'avouer aujourd'hui, seul j'ai été excepté de cette capitulation, je devais payer pour tous. »

Il y eut une exclamation générale de regret et de colère.

« Calmez-vous, messieurs, ajouta le comte en souriant amèrement, la convention est plus juste que le noble général Hoche. Elle a déclaré que vous étiez aussi coupables que moi, elle prétend que nous nous sommes rendus sans condition, et on ordonne que vous soyez jugés et condamnés comme moi par une commission militaire, selon la loi contre les émigrés. »

Le silence le plus absolu répondit à ces mots.

« Vous vous taisez, messieurs, poursuivit Charles, vous m'accusez donc dans le fond de vos cœurs? Vous trouvez peut-être que j'ai agi légèrement en me confiant à la parole du plus brave et du plus généreux des républicains. Vous regrettez la mort sur le champ de bataille. Et moi, que croyez-vous donc que je pense? doutez-vous de mon désespoir? doutez-vous de mon honneur, messieurs!

— Que le ciel nous en préserve, mon général! s'écrièrent plusieurs voix.

— Ce que j'ai pu faire, je l'ai fait. J'ai donné

ma vie pour les vôtres, devant Dieu je ne pouvais rien de plus!

— Aussi nous nous gardons d'un mot qui vous offense, mon général, et nous saurons mourir en martyrs, si nous n'avons pas pu mourir en héros, reprit M. de Kergariou.

— Et moi je vais parler au général Humbert, je vais lui découvrir l'indignation qui me transporte et protester entre ses mains contre l'arrêt infâme que j'étais chargé de vous communiquer. Adieu, messieurs, ou plutôt au revoir. Maintenant que notre sort est le même, il me sera permis, je suppose, de revenir près de vous. Nous nous retrouverons devant les juges. »

Pendant toute cette scène, Pulchérie à genoux au pied de l'autel, les mains jointes, les regards suspendus à ceux du comte, l'avait écouté avec une admiration qu'elle ne songeait point à cacher. Deux larmes tombaient sur ses joues sans qu'elle s'en aperçût; lorsqu'il eut quitté l'église elle se jeta dans les bras de son père.

« Oh! lui dit-elle, quand on a aimé un tel homme, on ne peut plus aimer que Dieu sur la terre. »

Cependant M. de Sombreuil venait de rentrer à l'auberge, le général Humbert l'y attendait : on le conduisit immédiatement près de lui.

« Général, dit-il, savez-vous que votre république est sans foi ?

— Je vous l'ai déjà fait observer, monsieur, le général Hoche et l'armée sont innocents de tout ce qui se passe.

— Je le crois, monsieur, et si je ne le croyais pas, cette arme serait bientôt sur votre front, répliqua Charles en montrant un pistolet placé près de la cheminée.

— Je comprends ce que vous éprouvez, monsieur, mais ne perdez pas courage. Le conseil de guerre est choisi par le général Hoche, il sera favorable à vos officiers, n'en doutez pas.

— Vous me comprenez, général, et vous me parlez de patience ! Vous ne songez donc pas que j'ai répondu à mes camarades de leur vie, et que maintenant ils peuvent me reprocher de les avoir livrés à la mort ! vous ne songez donc pas qu'il y a là sept cents gentilshommes qui se sont rendus parce que je leur ai dit de se rendre, et qui seront

fusillés dans trois jours. Mais c'est à en devenir fou.

— Monsieur, tout le monde vous connaît et...

— Et tout le monde connaît la convention. Tout le monde connaît ces tyrans deux fois régicides, bourreaux de tout ce qu'il y avait d'honorable en France, tout le monde sait quelle confiance on doit avoir dans ces misérables, et moi, moi, j'ai livré mes pauvres soldats! »

Ses regards se portèrent sur le pistolet qu'il venait de toucher, et avant qu'on eût le temps de prévoir ce qu'il allait en faire, il le dirigea vers sa tête, le coup partit! Volude s'élança sur lui et détourna la balle, qui ne fit que lui labourer le crâne.

Il fut néanmoins renversé sans connaissance. Humbert et toutes les personnes présentes le crurent blessé dangereusement, et on se hâta d'envoyer chercher un médecin.

« Courez à la prison, s'écria M. de Lage, amenez le docteur Bernier, il le sauvera, si cela est possible. »

Dix minutes après le docteur entrait dans l'ap-

partement. Charles commençait à reprendre ses esprits, et Pulchérie, qui avait suivi son père, reçut son premier regard.

« Où suis-je? lui dit-il; qu'est-il donc arrivé?

— De la tranquillité, du repos, mon général, cela vous est indispensable, répondit le médecin.

— Il faut le reporter dans son lit, ajouta Humbert.

— Non, non, général, murmura faiblement le comte, accordez-moi une grâce, laissez-moi les rejoindre, que je meure au milieu d'eux.

— Vous ne mourrez pas, mon général, interrompit le docteur; cette blessure n'est qu'une égratignure, la faiblesse vient de la perte du sang; je vous le répète, il faut du calme.

— Transportez M. de Sombreuil aux Cordeliers, puisqu'il le désire. Qu'on le soigne comme moi-même, plus que moi-même, entendez-vous? reprit le général.

— Je ne le quitterai pas, répliqua le docteur.

— Ni moi, ajouta Pulchérie?

— Dans quelques heures, il sera complétement remis, poursuivit M. Bernier.

— Oh ! quelle souffrance doit être la sienne ! continua Humbert ; une âme si loyale, si noble !

— Le général Hoche souffre autant que moi, j'en suis sûr, dit le comte.

— Monsieur, demanda Volude, nous sera-t-il permis de rester sans gardiens dans ces derniers instants ?

— Je vais donner ordre qu'ils restent en dehors, monsieur, ils ne vous troubleront pas. »

Le triste cortége s'achemina vers l'église. Le bruit de l'accident les avait précédés, et on assurait tout haut que Charles était mort.

« Vous le voyez, messieurs, dit Charles d'une voix éteinte, je n'ai pas été maître de mes craintes et de mon désespoir.

— Et vous avez failli commettre un crime, monsieur, interrompit l'évêque. »

Le comte ne répondit pas.

« Placez-moi près de monseigneur, reprit-il après un instant ; c'est avec lui que je désire m'entretenir maintenant. Docteur, avant tout, effacez les traces de ce moment de délire. Cherchez un remède quelconque qui me rende de l'énergie.

Je vais paraître devant mes juges, et je ne dois pas leur montrer un front abattu. Vous comprenez que l'avenir de ma santé n'est pas une question, ajouta-t-il avec un étrange sourire; donnez-moi quelques jours de vie et de force, voilà tout ce qu'il faut.

— Aussitôt que le sang sera arrêté complétement, nous agirons, mon général.

— Je m'en rapporte à vous, docteur, c'est le dernier service de votre amitié. »

M. Bernier s'approcha de Pulchérie, debout et muette comme la statue de la douleur, et lui donna quelques instructions. Pendant ce temps, M. de Hercé se plaça à côté de Charles, pour l'entendre et le consoler.

« Vous avez été bien coupable, mon fils !

— Je le sais, monseigneur, et j'en suis profondément repentant; mais si vous saviez mes souffrances, si vous saviez les tourments que j'éprouve! Oh! mon cœur est déchiré. J'ai tout sacrifié à l'honneur; vous en avez été témoin. Mes affections les plus chères; ma Gabrielle, cette femme que j'ai aimée si longtemps; ma

sœur, que j'ai laissée orpheline; j'ai refusé de suivre un indigne exemple en abandonnant mes compagnons; j'ai donné, sans hésiter, ma vie pour la leur; eh bien! mon nom restera marqué d'une tache ineffaçable; on dira que je les ai conduits à la mort; ils le croiront peut-être! Oh! Monseigneur! priez Dieu de m'ôter ces pensées, car elles me feraient regretter de n'avoir pas reçu dans le crâne la balle qui m'a touché.

— Vous vous trompez, monsieur le comte, vous n'avez à craindre ni les reproches de nos amis ni ceux de la postérité. Votre conduite a été noble, elle a été héroïque; c'est un témoignage que tous vous rendront. N'en prenez point d'orgueil, c'est le seigneur qui l'a voulu ainsi. Il vous a envoyé pour montrer ce que peut la valeur, soutenue par sa grâce toute-puissante, au milieu des épreuves. Remerciez-le, demandez-lui pardon de vos fautes, et songez à l'autre vie où les récompenses vous attendent. »

Une longue conversation suivit ces mots. Le prélat employa tous les efforts de son zèle et de son éloquence à faire passer dans le cœur du

jeune homme la sainte quiétude qui remplissait le sien. Pendant ce temps, Volude s'entretenait avec son oncle. L'âme de cet enfant si pur n'avait qu'une pensée à confesser ; c'était son chaste amour pour Pulchérie ? si promptement dominé par l'amitié qu'il portait à Charles.

« Regardez-la, monsieur, disait-il en lui montrant la jeune fille. Elle est à côté de son père, elle l'écoute ; mais ses yeux, mais son cœur sont près de Charles. Elle ne songe qu'à lui ; et moi, moi je l'aime ! En ce moment où mon salut éternel devrait être mon unique affaire, c'est d'elle que je m'occupe. Est-ce que Dieu me pardonnera cet oubli ? »

M. de Locmaria, saint et austère guerrier, comprenait les passions de la jeunesse. Il savait combien on doit de pitié à ceux qui souffrent par le cœur ; il tendit les bras à son neveu, et recueillit sur son sein les larmes que lui arrachaient à la fois le repentir et la jalousie.

Quelques minutes après, M. de Hercé vint appeler Pulchérie de la part du comte, et la conduisit près de lui. Elle était visiblement troublée

et se mit à genoux au pied du lit, à côté de l'évêque. Elle songeait à Dieu devant l'homme qui lui était si cher et qu'elle allait perdre : c'est toujours le premier mouvement d'une grande et véritable douleur.

« Mademoiselle, dit Charles, excusez-moi ; je dispose de vos moments; mais peut-être ne me sera-t-il pas permis de vous revoir, et j'ai bien des choses à vous dire.

— On laisse entrer ici toutes les dames de la ville, monsieur le comte ; on ne me refusera pas de les accompagner.

— Il est possible qu'après le jugement il n'en soit pas ainsi. N'importe, il est plus prudent de ne rien négliger. Permettez-moi une question : que comptez-vous faire après ?...

— Monseigneur vous dira quelle est ma résolution, monsieur ; il la connaît depuis longtemps.

— Quelle est-elle ?

— C'est de me consacrer à Dieu et de prendre le voile. Je vais être orpheline et seule sur la terre ; il me faudra bien alors regarder le ciel.

— Ainsi, vous abandonnerez les deux amies que vous avez laissées en Angleterre, et qui pleureront comme vous ; vous abandonnerez une malheureuse insensée...

— Non, monsieur, soyez sans inquiétude : avant de renoncer au monde j'irai rejoindre celles qui m'attendront ; je passerai près d'elles tout le temps qu'elles jugeront nécessaire ; quant à la marquise, mon sort est à jamais lié au sien. J'entrerai dans l'ordre de Saint-Vincent-de-Paule, et partout où on m'enverra je conduirai la pauvre femme que ma voix seule parvient à faire obéir.

— Vous ferez cela !

— Je ferai plus, monsieur, continua-t-elle en s'animant insensiblement jusqu'à l'exaltation la plus violente, je verrai tout ici. Je vous suivrai partout ; je recueillerai tous vos regards, toutes vos paroles pour les reporter à qui elles appartiennent. J'irai avec vous jusqu'au moment fatal ; j'entendrai votre dernier adieu ; je me chargerai de vos larmes ; elle recevra tout par moi. Oh ! j'aurai du courage, l'habitude de la souffrance en donne à tous !

— Merci, merci, mademoiselle ; j'emporte une reconnaissance sans bornes.

— Vous ne me devez rien, monsieur ; c'est mon cœur qui le veut.

— Que puis-je faire pour vous prouver ce que je ressens en ce moment, et ce qu'il m'est impossible de vous exprimer.

— Donnez-moi vous-même une mèche de vos cheveux.

— Pulchérie ! dit sévèrement l'évêque en se levant.

— Faut-il y renoncer, monseigneur ? mon affection n'est-elle pas assez épurée ? je me soumets sans murmurer ; mais, mon Dieu ! j'ai foi au ciel heureusement ! »

M. de Sombreuil la regardait sans rien dire, presque aussi ému qu'elle ; il fit un geste pour prendre les ciseaux qui pendaient à la ceinture de la jeune fille ; l'évêque arrêta sa main.

« Mlle Bernier doit retourner près de son père, monsieur, et s'occuper d'abord de lui ; car sa vie est menacée comme les nôtres. Elle a une

grande mission à remplir, et j'espère qu'elle s'en montrera digne. »

Pulchérie s'inclina profondément et obéit à l'ordre qu'elle venait de recevoir. Elle resta avec le docteur jusqu'à l'heure où les gardiens firent sortir de l'église toutes les personnes qui n'étaient point prisonnières. Elle ne retourna pas une seule fois la tête du côté de Charles ; ce fut certainement une torture affreuse ; il lui restait si peu de temps à le voir !

Le lendemain, la commission militaire, présidée par le brave Laprade, chef de bataillon de la 72e demi-brigade, entra en séance. On vint chercher M. de Sombreuil et les principaux officiers. Charles, réconforté par la prière, par les exhortations du saint évêque, avait revêtu son plus riche uniforme ; jamais peut-être sa physionomie ne fut plus sereine.

Une grande foule l'attendait à la porte. Chacun voulait voir de près ce jeune héros, dont on racontait des choses merveilleuses ; chacun voulait assister à son interrogatoire, et la salle se trouva

remplie seulement par les grenadiers, témoins de sa noble conduite.

Il entra au tribunal la tête haute, le regard fier et la contenance modeste ; le président lui parla avec une émotion involontaire et une sorte de respect. Lorsque Charles se leva pour répondre, son admirable beauté produisit l'effet ordinaire ; il y eut une rumeur dans tout l'auditoire.

« Votre nom ? demanda le président.

— Charles de Viriot, comte de Sombreuil.

— Votre âge ?

— Vingt-quatre ans.

— Vos qualités ?

— Général, commandant le deuxième corps de l'expédition royaliste en Bretagne.

— Connaissiez-vous les lois contre les émigrés, lorsque vous avez pris les armes contre la France ?

— Je les connaissais.

— Pourquoi les avez-vous bravées ? pourquoi êtes-vous venu porter la guerre dans votre patrie ?

— Parce que j'ai juré obéissance au roi Louis XVIII, et qu'il m'a ordonné de le faire.

— Pourquoi ne reconnaissez-vous pas la république française, puisque beaucoup de princes étrangers l'ont reconnue?

— Ces princes-là ne sont pas Français, monsieur!

— Vous saviez quels maux affreux la guerre civile traîne à sa suite, vous êtes bien coupable de les avoir apportés dans ce pays, qui est le vôtre.

— Oui, monsieur; mais je savais aussi que mon pays gémissait sous une domination odieuse, et j'espérais l'en délivrer; j'espérais venger la mort du roi, de la reine, celle de l'infortuné Louis XVII, celle de mon père et de mon frère, qui sont montés sur l'échafaud le même jour, monsieur, poursuivit-il avec un tremblement dans la voix. »

Son émotion gagna l'assemblée; presque tout le monde pleurait; les juges avaient beaucoup de peine à s'en défendre.

« Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense? reprit le commandant Laprade.

— Rien pour moi, je connais mon sort et j'y

suis préparé ; mais tout pour mes compagnons d'armes. J'ai vécu et je mourrai royaliste. Prêt à paraître devant Dieu, je jure qu'il y a eu une capitulation, et qu'on s'est engagé à traiter les émigrés comme prisonniers de guerre. J'en appelle à votre témoignage, grenadiers, et il se tourna vers les soldats qui remplissaient la salle ; c'est devant vous que j'ai capitulé. »

Trois cents voix répondirent à la fois, et un enthousiasme général accueillit ces paroles.

« Cela est vrai, s'écrièrent-ils ; nous y étions !

— Ils ne doivent pas mourir, ajoutèrent-ils tous, et le général non plus. Si brave, si jeune, nous ne le souffrirons pas ; qu'on nous donne sa grâce, nous ne voulons pas qu'on l'égorge. »

La commission se retira pour délibérer. Pendant ce temps, les militaires continuèrent leurs assurances aux prisonniers.

« Prenez courage, répétait un officier placé à côté de Charles, prenez courage, nous vous sauverons, l'armée entière demandera qu'on vous sauve ; et d'ailleurs, on ne trouvera pas un peloton pour vous fusiller.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, monsieur, répondit Charles, c'est de mes camarades; on m'a promis, et cette promesse est sacrée.

— C'est vous surtout qui intéressez, monsieur, et c'est vous que nous voulons arracher au supplice. »

Charles leva les yeux au ciel.

Le tribunal rentra et se déclara incompétent, motivant son arrêt sur la déclaration de Sombreuil, confirmée par les témoins les plus irrécusables.

Cette décision fut accueillie par une joie générale; la nouvelle en parvint bientôt jusqu'aux Cordeliers, où les amis de M. de Sombreuil attendaient avec une impatience extrême le résultat de la séance.

« Nous avons fait tout ce qu'il nous a été possible de faire, monsieur, dit le commandant Laprade au moment où on reconduisait le comte en prison, que Dieu inspire au représentant Blad, qui vient d'arriver, de bonnes dispositions à votre égard.

— Et Tallien?

— Oh ! cet exécrable Tallien ! son nom dans votre bouche me fait horreur. C'est lui qui a entraîné la convention tout entière ; c'est lui qui a demandé votre mort. Lorsqu'il a vu votre courage et votre défense ! lorsqu'il sait à quelles conditions vous vous êtes rendus ! Sans lui, l'influence de Hoche l'eût emporté, et nous n'aurions pas tous à rougir du rôle qu'on nous impose.

— Que vouliez-vous attendre de mieux d'un régicide ?

— Il ne m'appartient pas de juger les autres actions de Tallien, monsieur, nous ne serions pas d'accord peut-être ; mais ici, c'est un manque de parole, et nous autres soldats, nous n'excusons jamais cela. »

Un officier vint prévenir qu'on attendait M. de Sombreuil. Il remercia de nouveau le président et suivit son escorte.

La première personne qui le reçut à la porte de l'église, ce fut Volude, le visage rayonnant d'espérance.

« Vous êtes donc sauvé, mon ami ! lui dit-il.

— J'espère au moins que vous l'êtes » répliqua

Charles, dont le sacrifice était fait, et qui repoussait toute illusion personnelle.

Pulchérie se tenait en arrière avec quelques femmes de la ville ; l'œil de Charles l'eut bientôt distinguée.

« Votre père vous sera rendu, mademoiselle, murmura-t-il en s'approchant de la jeune fille. J'en suis bien heureux, je vous assure. »

Mlle Bernier leva sur lui ses grands yeux chargés de pleurs.

« Et vous ? demanda-t-elle si bas qu'il l'entendit à peine.

—Moi !... répondit-il en hésitant ; qu'importe ? J'aurai fait mon devoir. »

Une vive espérance s'était répandue parmi les émigrés, et tout le reste de la journée, on ne parla que d'avenir, que de projets, que des craintes enfuies. Nous sommes ainsi faits, nous prenons bien vite nos désirs pour des certitudes.

Charles ne partageait qu'avec peine les idées de ses compagnons. Il communiquait ses doutes à M. de Dol, et la raison du jeune général se trouva aussi lucide que l'expérience du vieillard.

« On veut notre perte, dit le prélat; on veut effrayer ceux qui tenteraient de suivre notre exemple; rien ne nous sauvera.

— Et on craint notre courage, si nous redevenions libres, monseigneur. Je n'en doute pas plus que vous, notre mort est jurée. »

Pendant la nuit qui suivit, les songes les plus doux voltigèrent sur ces malheureux qui osaient croire à la vie. Les uns se voyaient au sein de leur famille, quelques-uns près de leurs maîtresses, d'autres sur de nobles champs de bataille. Charles regardait le portrait de Gabrielle, le couvrait de baisers, l'appelait des noms les plus tendres, et demandait à Dieu de mourir froidement, pour ne pas s'humilier devant ses ennemis.

« Lorsque je songe à notre séparation éternelle, le désespoir me gagne, et je ne me sens plus la tranquillité nécessaire à un martyr, disait-il à l'évêque de Dol, qui priait à ses côtés. »

M. de Kergariou souffrait horriblement de ses blessures. Le docteur et le chevalier le veillaient. Sa résignation et sa patience étaient un enseignement pour tous.

« Croyez-vous que cela se prolonge longtemps? répétait-il à M. Bernier. Cette agonie est affreuse. Mais si Dieu le veut, il faut s'y soumettre.

— Vous êtes dans la force de l'âge, monsieur ; et nous devons espérer que vous ne succomberez point.

— J'espère en l'autre vie, moi, docteur ; et c'est moi qui ne me trompe pas. »

Aussitôt qu'il fit jour, les portes de la prison furent ouvertes, et un inconnu se présenta à la tête d'un détachement de soldats. C'était le général Lemoine. Il annonça assez durement aux prisonniers que la commission était cassée, la garnison d'Auray changée, et qu'on allait les envoyer à quatre différents conseils de guerre, nommés depuis la veille au soir : deux à Vannes, un à Auray, un à Quiberon.

« D'où viennent ces ordres? demanda M. de Sombreuil.

— Du représentant Blad et de moi, répliqua cet homme. Et vous, M. de Sombreuil, vous serez transféré à Vannes ; c'est là que vous attendent vos juges.

— Je suis prêt à m'y rendre, monsieur, répondit le comte. Laissez-moi seulement embrasser ceux que je vais quitter. »

Au premier mot de séparation, Volude s'était emparé du bras de Charles.

« Voici la liste des accusés qui vous accompagnent. »

M. de Sombreuil la lut avidement. Les noms du chevalier, du docteur, de l'évêque de Dol s'y trouvaient, ainsi que M. de Kergariou.

« Parmi les personnes désignées, il en est quelques-unes de blessées dangereusement et intransportables, monsieur.

— Soyez sans aucune crainte. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous soignons les blessures, et nous savons nous y prendre. On fera ce qui sera nécessaire. »

Les listes furent distribuées aux prisonniers, et bientôt commença une scène déchirante. Des amis, des frères, auxquels la consolation de mourir ensemble était refusée, faisaient retentir les voûtes de leurs gémissements. Ils se recommandaient mutuellement leurs dernières volontés,

au cas où l'un d'eux parviendrait à échapper au supplice. Ils suppliaient leurs gardes de ne pas les séparer, de leur permettre de rester réunis. Il fallut l'autorité et l'exemple de M. de Sombreuil et du clergé pour mettre fin à ces plaintes.

« Du courage, mes frères, disait le prélat, l'absence ne sera pas longue, et l'honneur sera le même.

— Messieurs, ajoutait le comte, nous ne sommes pas seuls, et nous devons songer à ceux qui nous regardent. »

A huit heures, les prisonniers désignés pour Vannes montaient en voiture, ils étaient gardés par un bataillon belge et les enfants perdus de l'armée, cependant quelques-uns de ceux que l'on conduisit à pied parvinrent à s'échapper. Vannes n'est qu'à peu de distance d'Auray, aussi la marche ne fut pas longue. On les logea dans une petite chapelle à moitié ruinée, où ils avaient à peine la place de se coucher.

« Quelle différence ! disait Charles, ce n'est pas là notre brave général Humbert et nos bons grenadiers ! »

Deux heures après leur arrivée, ils subirent un interrogatoire dans leur prison. On venait d'apporter M. de Kergariou dans un état horrible, il fut cependant interrogé comme les autres. Les commissaires étaient émus de pitié, et ils cherchaient à trouver des moyens d'absolution pour ceux qui en voudraient profiter. La jeunesse de Volude, son dévouement pour son ami, connu de toute l'armée, les intéressèrent particulièrement, l'un d'eux alla jusqu'à lui dire :

« La loi absout tous les émigrés qui n'avaient pas seize ans lorsqu'ils quittèrent la France, vous devez être de ce nombre?

— La vie ne vaut pas un mensonge, répondit le courageux enfant ; je les avais.

— Bien, mon ami, murmura M. de Locmaria, vous êtes digne de toute ma tendresse, j'en remercie le ciel.

— Qu'avez-vous fait, Volude? » poursuivit Charles d'un air de reproche.

Le jeune Louis de Rieux, comte d'Asserac, dernier rejeton des ducs de Bretagne, était à côté de Sombreuil lorsqu'il fut interrogé.

« Je n'ai rien à dire pour ma défense, répliqua-t-il ; je suis venu de mon plein gré combattre la république, mon sang va couler dans le pays de mes ancêtres, et il n'est pas un Breton qui ne soit fier de sa mort.

— Vous ne voulez donc pas qu'on vous sauve, continua un des commissaires. Vous êtes d'étranges accusés ! »

Il en fut de même partout. Les juges essayèrent autant qu'ils purent de diminuer le nombre des victimes, et tous les militaires montrèrent une espèce d'émulation pour en dérober le plus possible au supplice ; il y eut beaucoup de sursis d'accordés, et l'on admit toutes les raisons, même les plus invraisemblables.

Dès le lendemain de leur arrivée, M. de Sombreuil et ses compagnons furent conduits au tribunal. Ils étaient condamnés d'avance, et on n'écouta pas leurs réclamations. Ni le président, ni le rapporteur ne prononcèrent un mot au sujet de la capitulation, invoquée par les émigrés. Le comte Joseph de Broglie, outré de tant de mauvaise foi, s'emporta d'une manière violente,

les traita de lâches, de parjures, et finit par des imprécations contre la république, qui devaient peu la disposer en sa faveur.

M. de Sombreuil, au contraire, conserva la dignité la plus noble, et parla avec un sang-froid admirable.

« Je l'ai déjà assuré à la commission d'Auray messieurs, et je le répète ici devant vous, j'ai capitulé pour toute l'armée. Moi seul j'étais excepté de ces conventions, aussi je ne vous demande ni grâce ni merci. C'est la justice que j'attends de vous, nous sommes tous soldats, tous Français, nous savons ce que vaut l'honneur, et vous n'y manquerez pas plus que nous n'y avons manqué. Je m'en rapporte donc à vous, messieurs, je n'ajoute plus rien, nous ne voudrez pas accepter le rôle imposé par des infâmes à des gens de cœur. »

Le conseil délibéra et rentra quelques instants après. Le plus grand silence régnait dans l'assemblée, chacun attendait avec anxiété le jugement qui allait être rendu. Le président le prononça d'une voix émue, et condamna le comte

de Sombreuil, le comte Joseph de Broglie, M. de Hercé, le chevalier de Lage, M. de Locmaria, le docteur, le comte d'Asserac, enfin tous ceux qui les accompagnaient à être fusillés le lendemain matin.

Jamais peut-être un arrêt de mort ne produisit un effet plus profond. La foule s'écoula sans parler, beaucoup pleuraient et les plus tranquilles étaient certainement ceux qui devaient mourir.

« Messieurs, dit l'évêque, je vous demanderai la permission d'ajouter une observation à ce que nous venons d'entendre. Prêt à paraître devant Dieu, qui nous jugera tous, vous ne douterez pas, je l'espère, de la vérité de mes paroles. Mon domestique, par attachement, ne m'a jamais quitté, il est dans la même prison que moi et ne doit pas être victime de sa fidélité. Je vous déclare, sur ma conscience, qu'il n'a pas eu connaissance de vos lois qui ordonnaient, sous peine de mort, la rentrée, dans un délai fixé, de tous les Français absents ; ainsi il ne peut être coupable. »

Le domestique fut amené, interrogé sur-le-

champ, et on eut le courage de prononcer sa condamnation.

Rentrés dans la chapelle, les prisonniers se trouvèrent seuls. Volude avait tout oublié sur la terre, pour ne songer qu'à Dieu et au sentiment dominant de son âme. Il ne pensait ni à la mort, ni à sa jeunesse, moissonnée dans sa fleur, toutes ses idées se tournèrent vers Pulchérie et Charles, les seules créatures qu'il eût aimées de toute la puissance de son affection.

« Je remercie les républicains, disait-il, ils pouvaient nous séparer, ils nous ont laissés ensemble.

— Votre sort me déchire, mon ami, à votre âge, périr ainsi!

— Croyez-vous que nous la revoyions, Charles? demandait-il.

— Je l'espère, Volude, j'ai bien des choses à lui dire.

— Oh! elle reviendra! mon ami, ajouta le chevalier après un moment de silence, nous allons mourir tous les deux, et je veux avant entendre de votre bouche que vous n'avez jamais eu

aucun reproche à me faire, que j'ai employé toute ma vie à vous prouver ma tendresse. Je veux que vous me disiez que j'ai pu contribuer à vous rendre l'existence douce, que vous m'avez aimé, que vous m'aimez encore, Charles, n'est-ce pas que cela est vrai ?»

Et il se jeta dans ses bras, avec des sanglots.

« Vous avez toujours été un ange, Volude, et c'est moi qui ai besoin de votre pardon, car je vous ai causé, sans le vouloir, bien des peines.

— Vous ne l'aimez pas, vous, Charles ! vous ne pouvez sentir tout cela. Qu'il n'en soit plus question.

— Messieurs, interrompit l'évêque, il faut nous préparer au terrible passage. La bonté de Dieu nous laisse cette nuit tout entière, nous devons en profiter. Nous, ministres de Dieu, nous sommes prêts à remplir les fonctions du sacerdoce. Cette enceinte est bien petite, mais nous pouvons vous entendre et prier. »

En effet chacun des ecclésiastiques présents se retira dans une place sinon écartée, du moins le plus isolée possible, et les confessions com-

mencèrent. Pendant ce temps M. de Locmaria monta les marches de l'autel et appuyé sur la table sainte, il psalmodia l'office des morts, auquel tous les assistants répondirent.

On était alors au mois de juillet, il faisait une chaleur atroce, la chapelle était hermétiquement fermée, les prisonniers suffoquaient et ce supplice était au-dessus de tout. Ils n'avaient ni bu ni mangé depuis vingt-quatre heures, la faim et soif les tourmentaient, leur martyre commençait déjà, ils ne se plaignaient pas. C'était un spectacle sublime que ces héros, prêts à mourir pour Dieu et leurs serments, ne s'occupant que de l'autre vie, ayant foulé sous leurs pieds toutes les pensées de ce monde et regardant leurs douleurs comme l'expiation de leurs fautes.

Cependant le chevalier, épuisé de chaleur, de fatigue et de besoin, tomba presque mourant dans les bras de Charles.

« Mon Dieu ! répétait celui-ci, un verre d'eau à cet enfant, et je donnerais ce qui me reste de vie ! Volude, Volude, revenez à vous ! voici bientôt l'heure et tout va finir. »

Une faible lueur colorait déjà les vitres de la chapelle, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre au dehors, les portes s'ouvrirent et plusieurs femmes furent introduites. C'étaient les dames d'Auray, c'était Pulchérie, qui courut vers son père.

« Votre charité, mesdames, nous suivra donc jusqu'à la mort, dit l'évêque en les apercevant.

— Oh! cette horrible chaleur est déjà un commencement de supplice, » s'écrièrent-elles.

Aussitôt, sur l'ordre de l'officier qui les avait suivies, les soldats s'élancent aux fenêtres et les brisent, ils étaient émus jusqu'aux larmes. Des vivres furent distribués.

Dès que Charles aperçut Pulchérie, il s'approcha d'elle, Volude revenu à lui suivit le comte.

« Tiendrez-vous toutes vos promesses Pulchérie? dit M. de Sombreuil; aurez-vous le courage de vous trouver près de nous au moment suprême?

— Je l'aurai, répondit la jeune fille en levant sur lui ses yeux noyés de larmes.

— Eh bien ! je vous remettrai là ce portrait de ma bien-aimée Gabrielle, ses cheveux et les lettres que j'ai préparées pour elle et Marie. Je n'ai pas besoin de vous demander d'aller promptement les rejoindre.

— Encore une fois, monsieur le comte, je tiendrai toutes mes promesses.

— Mademoiselle, murmura timidement le chevalier en joignant les mains, oh ! je vous en conjure, priez pour moi toute votre vie ! »

Il n'osait pas compter sur un regret, il demandait une prière.

« C'est moi qui vous supplie de me protéger du haut du ciel, où vous serez bientôt répondit-elle, pendant que je souffrirai sur cette terre. »

Ce fut là leur dernier adieu !

« Messieurs, dit l'officier de service, les chasseurs de la 19e demi-brigade, commandée pour vous fusiller, ont refusé d'obéir ; ce refus a encouragé les autres et maintenant pas un régiment n'acceptera, cela nous rend un peu d'espérance.

— On trouve toujours des bourreaux, » répondit froidement Charles.

En effet, on en trouva. Un bataillon des volontaires de Paris, espèce de rebut de l'armée, consentit à exécuter l'arrêt qui marque d'une tache sanglante la gloire militaire de la république. A neuf heures, on vint avertir que tout était prêt et séparer les condamnés des âmes charitables qui entouraient de soins leurs derniers moments. Pulchérie se jeta dans les bras de son père.

« Mon enfant, dit le docteur, tu n'auras pas la force de nous suivre.

— Mon père, je vous verrai quelques minutes de plus, et Dieu me soutiendra ; d'ailleurs, je l'ai juré. »

Au moment de partir, un ordre arriva qui sursit à l'exécution de quelques-uns, dont étaient le docteur Bernier et le comte d'Asserac.

« Dieu soit loué ! s'écria Pulchérie, je n'assisterai pas au supplice de mon père ! »

M. de Kergariou fut aussi du nombre de ceux qui restèrent. Le comte de Sombreuil et Volude

marchèrent les premiers, soutenant le vénérable évêque de Dol, qui ne cessa de les exhorter et de leur parler du ciel pendant tout le trajet. Une foule religieuse les suivait; on se mettait à genoux sur leur passage, on demandait la bénédiction du prélat, on pleurait à chaudes larmes. Pulchérie, les yeux secs, accompagnait le funèbre cortége; elle avait recueilli tout son courage, elle voulait être digne de sa mission et du héros qu'elle aimait avec tant de désintéressement. Charles l'apercevait toujours le plus près possible de lui. Arrivé au lieu de l'exécution, qui était la promenade de Vannes, il demanda à l'officier commandant la permission de la faire approcher. On y consentit, elle s'avança, plus blanche qu'un lis coupé sur sa tige.

« Voilà ce que vous devez lui remettre, Pulchérie, et à vous, pour vous et pour elle, mon dernier adieu, ma dernière parole. Jusqu'à la fin vous avez été l'ange fidèle du malheur, que Dieu vous récompense et que ma reconnaissante affection m'acquitte envers vous ! »

Il déposa un long baiser sur le portrait, le

regarda encore et le remit à Pulchérie, qui reçut ce dépôt en chancelant.

Alors s'exécuta une mesure infâme. On attacha les mains derrière le dos aux condamnés, Charles voulut faire résistance.

« Il faut tout souffrir, mon fils, dit l'évêque. »

Il tendit ses bras aux bourreaux.

« Permettez-moi d'embrasser encore mon ami, » dit-il.

Charles et le chevalier résumèrent dans cet embrassement solennel cette amitié qui durait depuis leur naissance et qui allait finir avec eux. Puis on leur lia les mains et on les aligna devant la troupe.

« Me laisserez-vous commander le feu ? » demanda le comte.

L'officier fit un signe de consentement.

Ils se mirent à genoux.

« J'incline un genou devant Dieu, ajouta Sombreuil, je présente l'autre à mes ennemis. Mon père, donnez-nous votre bénédiction. »

M. de Hercé avait sur la tête un grand cha-

peau à bord rabattu ; Charles le lui ôta avec ses dents.

« Ils pourraient vous manquer, mon père, dit-il, d'ailleurs un prince de l'Église doit mourir la tête découverte. »

L'évêque prononça les paroles de pardon et se remit à genoux à côté d'eux.

« Êtes-vous prêts, messieurs? » demanda Charles.

On s'approcha pour leur bander les yeux.

« Non, non, poursuivit-il, des gentilshommes français veulent voir leurs ennemis en face. »

Il commanda alors d'une voix assurée. Lorsqu'il eut dit : En joue! il regarda Pulchérie, agenouillée à quelques pas ; toute son âme était dans ce regard, et la pauvre enfant y trouva la récompense de son dévouement, puis il retourna la tête vers les soldats dont les fusils étaient braqués sur lui.

« Vous visez trop haut, » leur dit-il.

Il attendit un instant, leva les yeux au ciel, et prononça :

« Feu! »